Football MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

MON TESTAMENT DE FOOTBALLEUR PAR JUST FONTAINE

TROIS RENNAIS CHEZ LES TRICOLORES
GOUJON, LONCLE ET JUBERT

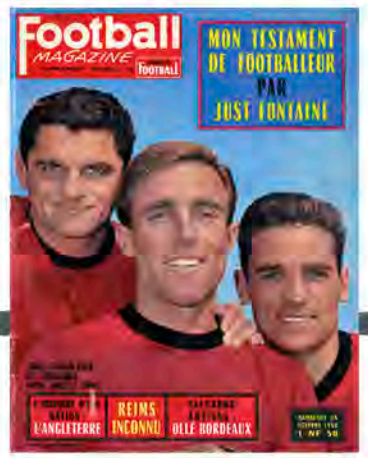
L'HISTOIRE D'UNE NATION : L'ANGLETERRE

REIMS INCONNU

SALVADOR ARTIGAS : OLLÉ BORDEAUX

NUMÉRO 33
OCTOBRE 1962
1 NF 50

PHOTO JACQUES BOISLEAU



NOTRE COUVERTURE :
Goujon, Loncle et Jubert ou la Bretagne en équipe de France.
Photo J. Boislème

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

SOMMAIRE N° 33. — OCTOBRE 1962

- LE TESTAMENT DE JUST FONTAINE, page 6
- L'HISTOIRE D'UNE NATION : L'ANGLETERRE, page 10
- UNE EQUIPE, ONZE DESTINS, page 22
- SANTOS AU MICROSCOPE, page 37
- LA DIVISION II : NON A L'EUTHANASIE, page 42
- CONFIDENCES AU MAGNETOPHONE AVEC SALVADOR ARTIGAS, page 46
- NUMA ANDOIRE : RIEN COMME LES AUTRES, page 53
- TOUT LE FOOTBALL DU MONDE, page 54

DE FONTAINE A SANTOS

NOUS pensons que nos lecteurs prendront connaissance avec plaisir de ce numéro de *Football-Magazine*. Ils y trouveront en effet un ensemble d'articles, de reportages et d'études dont les sujets aussi bien que l'originalité de la conception répondront, croyons-nous, à leurs vœux.

JUST FONTAINE PARLE

Maintenant qu'il a, définitivement hélas ! abandonné le football actif, il dit ce qu'il a retenu d'une carrière féconde et d'un métier passionnant. Fontaine, qui envisage de se consacrer un jour au journalisme, a écrit pour vous son « testament de footballeur ». C'est un document qui plaira par sa franchise et sa netteté. Il est tout Fontaine.

L'ANGLETERRE REVIT

Nous avons entrepris, à l'occasion des matches internationaux de la France, de retracer l'histoire des grandes équipes nationales. L'actualité, mais aussi la reconnaissance, nous imposaient de commencer cette série par l'Angleterre, qui déjà affrontait l'Ecosse en match international alors que le monde entier ignorait encore ce qu'était un ballon de football. Vous lirez l'aventure étrange de cette équipe nationale, qui régna longtemps sur l'Empire de la balle ronde, avant de connaître qu'elle ne régnait plus.

ONZE REMOIS SE PENCHENT SUR LEUR DESTIN

Une équipe de football, c'est un prisme où se concentrent onze faisceaux de lumière, c'est le point de rencontre de onze destins différents. Nous inaugurons dans ce numéro une nouvelle série sur les grands clubs, que nous avons intitulée : « Onze destins, une équipe ». Par quels cheminements, par quels hasards, par quelles volontés onze joueurs revêtent-ils un beau jour, en même temps, le même maillot ? Comment, avec onze garçons aux origines, aux tempéraments, aux styles divers, fabrique-t-on une équipe ? Il nous semble que vous ne regarderez plus jouer Colonna, Wendling, Kopa et leurs camarades avec les mêmes yeux lorsque vous aurez lu le reportage de Max Urbini et Gérard Edelstein.

SALVADOR ARTIGAS SE RACONTE

L'entraîneur des Girondins de Bordeaux est une « personnalité » du football, mais sa vie pleine de péripéties inattendues prouve qu'il est aussi une « personnalité » tout court. A l'heure où il est de bon ton de condamner les entraîneurs français — sans connaître les problèmes qu'ils ont a résoudre et sans apprécier leur compétence et leur sérieux — vous découvrirez Artigas et, à travers lui, un des clubs français dont l'avenir est le plus rassurant pour la santé de notre football.

SANTOS F.C. AU MICROSCOPE

Le club de Pelé et de Pépé espère toujours être champion du monde malgré la courte victoire dont il a dû se contenter, le 19 septembre, contre Benfica (3-2). Grâce à Alain Fontan, vous pénétrerez dans les coulisses du plus grand club brésilien. Vous saurez comment il est géré, comment il fonctionne, comment il vit.

Ces sujets principaux et les autres, qui constituent ce numéro de *Football-Magazine*, nous espérons qu'ils vous donneront du football français et étranger un reflet sincère et vivant.

JACQUES FERRAN.

DES PHOTOS COULEURS

- DANS LE VIF DU CHAMPIONNAT.. page 9
- JIMMY GREAVES ..... page 12
- PAUL SAUVAGE ..... page 25
- LA NOUVELLE VAGUE REMOISE .. page 32
- HUBERT ZENIER ..... page 45
- SALVADOR ARTIGAS ..... page 48

ET

- LES MAILLOTS DES EQUIPES PROS DE DIVISION II, PAR DERO ..... pp. 28-29

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

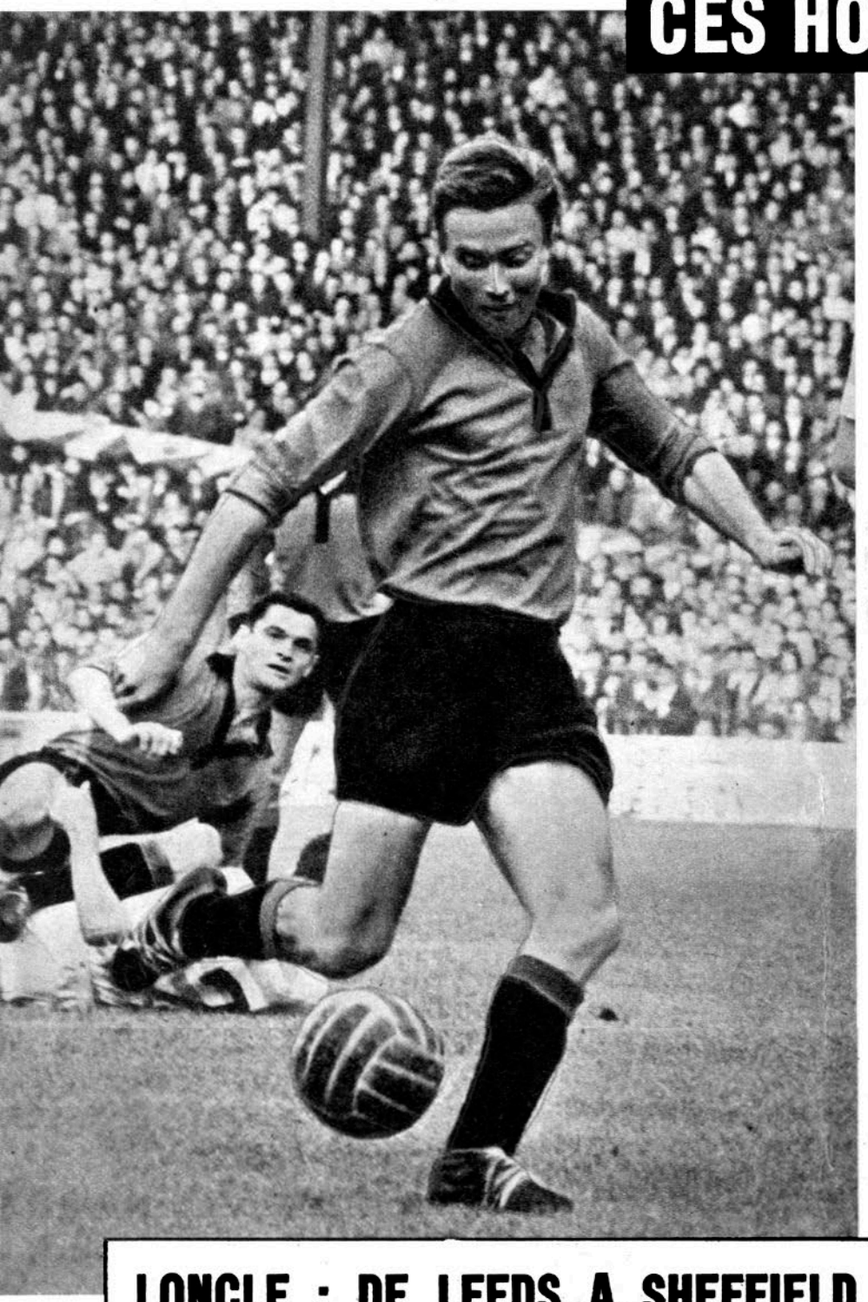
Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS.
Tél. : TAltbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95
FRANCE, UNION POSTALE : 6 MOIS : 5,50 NF. — 1 AN : 10 NF.
ETRANGER : 6 MOIS : 7 NF. — 1 AN : 13 NF.
Prix du n° à l'étranger : Belgique : 20 FB ; Suisse : 2 FS ; Italie : 375 lires

Directeur de publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET
Rédacteur en chef : Jacques FERRAN
Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI ● Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER
Rédacteur en chef technique : Vieri ANDREINI

CES HOMMES QUI FONT L'ACTUALITÉ DU MOIS

PAR J.-PH. RETHACKER



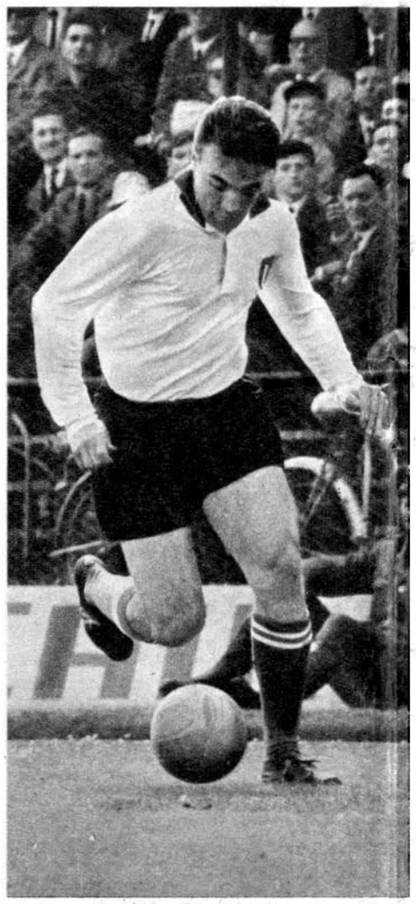
ALTAFINI : LES CANONS TONNENT A MILAN

LA voilà bien la preuve que la vérité internationale du football italien est entre les mains des clubs. Prenez le cas d'Altafini : l'ex-avant centre de l'équipe du Brésil 1958 vient de marquer neuf buts dans les deux matches remportés par Milan, le champion d'Italie, en Coupe d'Europe des Clubs. Neuf buts sur les quatorze infligés à l'U.S. Luxembourg, représentant du Grand-Duché, entraînée par Georges Berry.

Il y a trois mois, au Chili, Altafini n'avait pas marqué un seul but pour cette Squadra Azzurra dont il devait être (au départ !) l'avant le plus percutant.

Oui, mais Milan possède des arguments que ne possède pas la Squadra ! Arguments sonnants et trébuchants dont on entendit parler en août dernier lorsque Santos voulut, paraît-il, obtenir les services de l'ex-Mazzola. Milan dut faire un effort pour conserver son leader d'attaque.

Cela dit, convenons que Milan a pris un sacré départ dans l'épreuve européenne et qu'il pourrait bien ne pas être loin de l'arrivée en mai prochain. Comme il le fut en 1958 à Bruxelles. Sa défense est d'une efficacité rare, avec les internationaux Ghezzi, Maldini et Radice qui restent très prudents et très groupés. Quant à la ligne d'avants très brésilienne, outre Maldini, elle compte sur l'intelligence géniale du jeune Rivera, sur l'activité de Sani et sur le punch



de Germano (tous deux nés au Brésil) et sur la fantaisie de Mora pour causer des ravages.

Voilà une équipe que Reims aura intérêt à ne pas rencontrer sur son chemin !...

MASOPUST : LE FILS SPIRITUEL DE BOSZIK

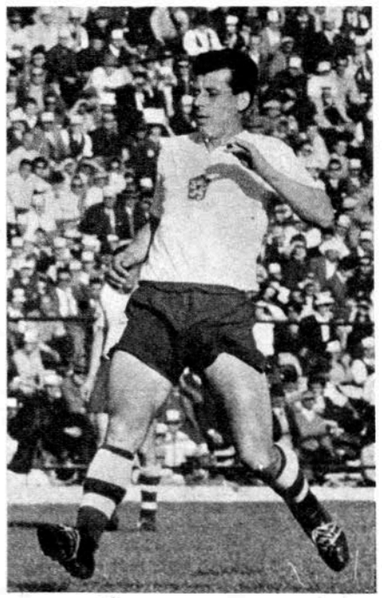
JOSEF MASOPUST, 30 ans, l'ancien mineur de Bohême, est en train de conquérir la gloire en même temps qu'il asseoit l'équipe de Tchécoslovaquie au sommet du football mondial.

Vous vous rappelez Santiago et Vina del Mar, c'est là qu'est née la révélation d'une formation tchèque, solidement constituée, intraitable en défense, omniprésente au milieu du terrain et redoutable en contre-attaque. C'est là qu'on commença à parler du dénommé Masopust Josef (élève brillant de Boszik Josef), demi de liaison dans un 4-2-4 très strict, mais beaucoup plus que cela encore : véritable chef d'orchestre, donnant le rythme et la mesure, organisant le jeu d'attaque tout en y participant, récupérant toutes les passes de l'arrière, servant d'appui à ses avants, et se payant même souvent le luxe d'une contre-attaque et d'un tir...

En apprenant que devant l'Autriche Masopust avait marqué deux buts, Gilmar, Mauro et Cie ont dû revoir en un éclair la montée tranchante et audacieuse qui permit au demi tchécoslovaque de réussir à la quinzième minute le premier but de la finale de Santiago.

Et les Brésiliens, comme tout le monde du football, ont dû hocher la tête en prenant connaissance du triomphe remporté (6-0) par la Tchécoslovaquie, à Vienne, contre l'Autriche.

Ainsi se trouve confirmé Santiago ! Au cours de la première mi-temps, les Tchèques — Masopust en tête — avaient fait la preuve de leurs talents. A un rythme donné, certes, mais non sans efficacité, enfin détendus, prêts à prendre enfin des risques, les hommes de Vytlacil avaient plongé les Brésiliens dans l'embarras par leur rapide et constante circulation du ballon et par leur technique de prise de balle et de passes impeccables.



Peut-être assistâmes-nous alors à la naissance d'une grande équipe européenne : elle a récupéré son avant prodige de 20 ans, Kucera. Il sera passionnant de suivre son comportement en Coupe d'Europe des Nations, cette épreuve dont elle remporta la troisième place en 1960... aux dépens de la France !

LONCLE : DE LEEDS A SHEFFIELD

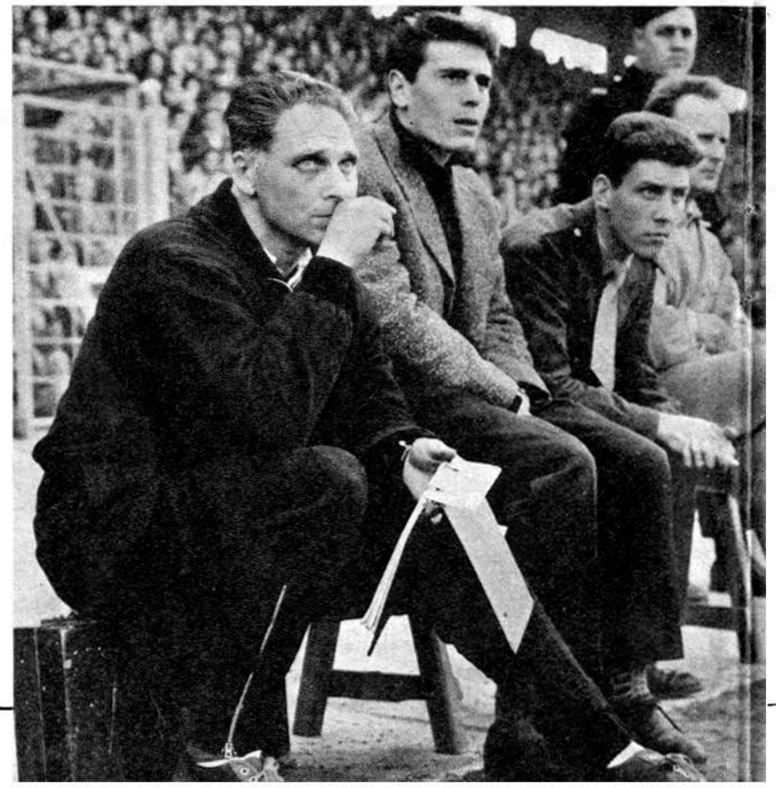
LA vie est tout de même une sacrée boîte à surprises : lorsqu'il fit la connaissance de Françoise Girard, fille de Louis Girard, le président du Stade Rennais, Marcel Loncle trouva le bonheur... Suivez notre raisonnement : Loncle épouse Françoise. Du même coup, son transfert d'Angers à Rennes se trouve facilité. Alors l'attaque bretonne se renforce d'un trio Loncle-Goujon-Jubert unique en France. Alors Rennes se hisse au sommet du championnat. Alors le sélectionneur Georges Verriest et son ami Henri Guérin tournent un regard de convoitise vers ce trio. Alors Loncle est appelé en équipe de France.... Et voilà comment la roue peut tourner d'un seul coup, d'un seul !

Rassurez-vous : Marcel Loncle est aussi et surtout footballeur de grande classe. Il l'a déjà prouvé une bonne douzaine de fois en sélection amateurs.

A ce sujet, une anecdote qui sera d'actualité et que m'a contée mon ami Jean Dumontier. Cela se passait en 1958, à Leeds, pour un Angleterre-France amateurs qui faisait trembler les nôtres. Dès la troisième minute, une magnifique ouverture de Mouchel ouvrit le chemin du but anglais. Hélas ! trois fois hélas ! le jeune Marcel (il avait alors 22 ans) s'énerva et expédia le ballon très au-dessus. L'équipe de France obtint quand même un très méritoire match nul. Mais après la rencontre, Loncle éclata en sanglots et ne cessa de répéter : « C'est ma faute ! Si je n'avais pas été aussi maladroit, nous aurions battu les Anglais chez eux ! »

Le jeune Malouin devait heureusement prendre sa revanche par la suite. Il se montra en particulier irrésistible à Sarrebruck pour un Allemagne-France (6-0) et à Rome pour un France-Hongrie olympique au cours duquel il rivalisa de subtilité technique et de classe avec les meilleurs Hongrois Gorocs et Albert.

A 26 ans, Marcel Loncle, futur industriel, garçon intelligent, racé, voit s'ouvrir devant lui la route d'une brillante carrière internationale. Ce sont sur des hommes comme lui, comme Goujon ou Jubert, ses coéquipiers, que nous devons compter pour remonter à la surface.



DOMERGUE : RÉVEILLER BINBIN

VALENCIENNES a pris un bon départ en Division I, malmenant quelques bonnes équipes, confirmant ses ambitions et ses succès « amicaux » sur Reims ou Nîmes, révélant aussi des attaquants de valeur comme Bonnel et Masnaghetti.

Dans un football français qui se cherche, les dirigeants valenciennois et Robert Domergue avaient déjà tracé leur plan de bataille il y a quatre ou cinq ans. Voilà pourquoi ils avaient — sans transferts retentissants, sans tambour ni trompette — recruté leurs effectifs parmi les meilleurs joueurs amateurs de la Lorraine. Et puis ils avaient attendu, comme on attend que mûrissent les fruits pour les cueillir.

Ainsi sortirent Provelli (Crusnes), Kocik (Froidcul), Piumi et Masnaghetti (Giraumont) qui tiennent aujourd'hui en main les rênes de l'équipe et comptent parmi les meilleurs footballeurs français.

On parle peu de Robert Domergue, ce Cannois à l'accent chantant et aux yeux bleu faïence exilé dans les froidures de l'Escaut, sinon pour lui reprocher un football défensif, un abord réfrigérant, un caractère changeant (un mauvais caractère !), un amour de la discipline trop militaire.

Je crois connaître Robert Domergue. Il est de ces hommes dont on apprend toujours beaucoup, parce qu'ils cherchent eux-mêmes toujours à apprendre. Il possède sans doute la plus belle bibliothèque (football et extra-football) du football français. Il accepte la discussion quand on veut bien accepter la sienne. Et s'il a montré parfois une rigueur, un manque de diplomatie trop brutal à l'égard de quelques joueurs, c'est qu'il n'admet pas les défaillances volontaires ou involontaires. Il fait partie de ces hommes qu'on ne cesse de critiquer chez nous, mais qu'on nous envie à l'étranger, pour leur compétence, leur conscience professionnelle, leur amour dévorant du football.

Il est le patron de ce V.A. aux moyens limités mais à l'ambition illimitée qui a apporté au football français en ce début de championnat la fraîcheur, l'enthousiasme, le « sang » qui lui font défaut si fréquemment. Ce V.A. qui a rangé Binbin au fond d'un hangar en 1951 et qui depuis onze ans rêve de l'en sortir.

Mon testament de footballeur pro

A VOUS CELUI DE JUGER : CET ARTICLE EST-IL D'UN FUTUR JOURNALISTE ?

par **Just Fontaine**

JUST FONTAINE a dû, pour les raisons que l'on connait, abandonner prématurément (à 29 ans) la carrière de footballeur professionnel. Il a beaucoup vu et beaucoup retenu. Et pour ne pas rester à la surface des choses, pour « s'engager » dans la vie comme il s'engageait sur le terrain, il a pris la tête de cette Union des Footballeurs Professionnels naissante qui avait tant besoin d'hommes de sa trempe. Nul mieux que Fontaine ne connait le football et les milieux du football : celui des joueurs, des dirigeants, des clubs, de l'équipe de France.

C'est pourquoi il nous a paru intéressant de demander à Fontaine de nous faire le bilan de sa carrière, de nous dire, avec sa franchise coutumière, ce qu'il en a retenu d'essentiel. C'est une sorte de « testament » du footballeur professionnel que Just Fontaine a bien voulu écrire pour les lecteurs de « Football-Magazine ».

Ce texte présente un autre intérêt. On sait que Fontaine envisage de se consacrer, plus ou moins tard, au journalisme. A nos lecteurs de juger, sur la qualité de cet article (qu'il a rédigé lui-même), si Justo aurait raison de choisir cette orientation.

CELA ne fait jamais plaisir d'être obligé d'abandonner sa raison de vivre. C'est mon cas ! Et si je pouvais supporter l'idée de me voir pleurer je crois que je me laisserais aller. Ma fierté m'en empêche, mais chaque fois que je regarde la pelouse d'un stade une odeur étrange vient me chatouiller les narines. Je ne pourrais l'assimiler à aucun autre parfum : pour moi c'est l'odeur du « football ».

A l'époque du lycée, lorsque j'envisageais une carrière, j'imaginais toujours devenir professeur d'éducation physique. C'était un métier qui me permettrait de pratiquer tous les sports, tout en me procurant de quoi gagner correctement ma vie. Le football professionnel pour moi était un rêve, je n'osais y songer. Au Maroc, ce métier ne paraissait pas très sérieux et j'entends encore la réflexion de mes parents quand je leur parlais de gagner ma vie en jouant au football : « C'est un métier de voyous ! ». Depuis ils ont revisé leur jugement. D'autre part, mon père, qui était pourtant un sportif éclectique, était hostile à l'idée de me voir jouer en compétition : « Tu vas te faire casser la jambe », m'assurait-il, comme si cela était possible !

Le rêve de mon adolescence je l'ai réalisé en devenant joueur professionnel. Je plaisante toujours sur le fait que si le football « pro » n'avait pas existé, je l'aurais inventé : sûrement avec un autre règlement que celui en vigueur actuellement. C'est la raison pour laquelle j'ai accepté la présidence de l' « Union Nationale des Footballeurs Français ».

Essayons d'analyser les raisons qui poussent un joueur amateur à franchir le « Rubicon ». La première c'est l'amour du football, la seconde c'est l'attrait des grandes compétitions que l'on est appelé à disputer. La troisième est d'ordre financier et dépend de la personnalité du joueur et du prestige dont il jouit auprès de ses futurs dirigeants. Pour ma part, j'ai touché une somme valable, car un contrat qui vous lie jusqu'à 35 ans révolus, mérite cette précaution. Pour le reste, je faisais confiance à mes dirigeants. J'ai connu deux sortes de dirigeants dans ma carrière : ceux de Nice, qui considéraient les joueurs comme des employés et uniquement de cette façon, et ceux de Reims, qui considéraient le joueur comme un être humain. Je vois d'ici le sourire ironique des gens « avertis » qui penseront que c'est surtout une différence de paye qui peut justifier de telles déclarations. Je peux certifier, et des témoins dignes de foi également que je touchais 80.000 AF (comme à Nice) de salaire mensuel la première année, et 100.000 AF en 1958 à la veille de m'embarquer pour la Suède. J'avais touché une prime réglementaire sur mon transfert fixé à 10 millions cinq cent mille AF. (Pas mal pour un remplaçant !). C'est surtout la différence d'ambiance qui m'avait enchanté. Il est possible que des joueurs aient gardé un mauvais souvenir du Stade de Reims, mais pour moi ce n'est pas le cas. Retour de Suède, alors qu'on annonçait mon transfert en Espagne, je signai un nouveau contrat avec M. Germain et les dirigeants de Reims. Cette formalité accomplie, je confiai à mon Président : « C'est vous qui prenez un risque ». C'était vrai, hélas ! mais je peux assurer aux lecteurs que ce contrat fut scrupuleusement respecté malgré une indisponibilité presque totale de deux années. Si je fais le bilan de ma carrière professionnelle, je pense qu'il est positif. Je ne regrette rien et si je m'en vais le cœur gros, je pars le cœur tranquille. Ce qui me coûte le plus, c'est d'arrêter de jouer, mais dans le domaine de mes rapports avec mes dirigeants, ils ont fait pour moi beaucoup plus que leur honnêteté le leur commandait. Sur le plan sportif j'ai eu beaucoup de satisfactions : quatre fois le Championnat, deux fois la Coupe de France, la troisième place de la France en Coupe du monde et mon titre de recordman des Buteurs. Si j'avais été superstitieux, je me serais méfié du chiffre 13 (total de mes buts). Avant mon accident de Sochaux, je n'avais subi que peu de blessures (opération du ménisque et fêlure de la clavicule). Bien sûr, en 1959 j'avais souffert des adducteurs et j'avais dû jouer plusieurs matches avec des piqûres de novocaïne. Le métier n'a pas que des avantages et il faut donc en subir les inconvénients. J'ai quand même retenu pas mal de choses qui m'ont étonné dans ma carrière. J'ai parlé du règlement que nous sommes en train d'améliorer avec l'aide des dirigeants. Nous les joueurs, nous ne prétendons pas faire un règlement unilatéral et nous voulons tenir compte des droits et des devoirs des deux parties. Il n'y a pas que des mauvais dirigeants et il n'y a pas que des bons joueurs. Mais avec des hommes de bonne volonté, on peut arriver à concilier les intérêts de chacun. Je voudrais aussi parler des entraîneurs et souhaiter que leur métier soit plus stable, car des contrats d'un an ne me paraissent pas valables. On ne peut faire du bon travail en si peu de temps, d'ailleurs les équipes qui n'ont pas changé d'entraîneurs depuis des années ne peuvent que s'en féliciter : je pense à Batteux, Firoud, Duguauguez et Cheuva à Lille il y a quelques années. Quand un entraîneur arrive dans un club, il évite surtout de faire comme son prédécesseur. A Reims, l'entraînement n'a pas beaucoup varié depuis son arrivée, et mes camarades et moi-même nous nous en sommes toujours bien portés.

Sur le plan du jeu, j'ai toujours été étonné de voir un joueur qui arrêtait le ballon volontairement des deux mains n'être sanctionné que d'un coup franc. J'ai vu des gestes répréhensibles sans cesse renouvelés, punis aussi d'un coup franc. Bref, un joueur a droit de faire autant de coups francs qu'il le veut. Il me semble que tout geste volontaire contre l'esprit du jeu devrait être sanctionné d'un avertissement puis d'un renvoi au vestiaire pour le joueur coupable ou bien l'on pourrait permettre à l'arbitre des mises sur la touche provisoires (comme au hockey) pour inciter le contrevenant à se calmer et à réapprendre les lois du jeu. Je sais bien qu'il est difficile de délimiter où la régularité devient une irrégularité, mais les « habitués » sont bien connus.. Il est curieux de constater que si vous dites à un joueur de l'équipe adverse : « Ton collègue il m'attaque », vous vous entendez répondre invariablement : « Pourtant il est gentil dans le civil ». D'ailleurs on trouve toujours que les défenseurs de son équipe sont irréprochables. On m'a toujours demandé ce que je pensais des conditions de sélection et de préparation de l'équipe de France. Je vais donner ici mon avis en comprenant très bien qu'il ne peut rallier tous les suffrages. Je ne prétends pas d'ailleurs détenir la vérité. Pour la préparation, je suis contre la mise au vert pour des périodes trop longues et je pense que des stages de trois ou quatre jours sont bien suffisants. On devrait s'en tenir à une équipe-type et essayer des jeunes sur trois ou quatre matches à la suite pour éviter aux nouveaux capés le « trac ». Je suis bien placé pour en parler puisqu'il m'a fallu quatre tentatives en deux ans pour pouvoir m'imposer. La mise en confiance du sélectionné est la plus grande tâche du sélectionneur et de l'entraîneur national. Le secret de ma réussite en Coupe du monde est du domaine psychologique. M. Paul Nicolas m'a assuré au départ à Orly que je jouerai la Coupe du monde. « Mon petit Justo j'ai confiance en vous et je vous ferai jouer ». C'est à cette preuve de confiance de M. Nicolas, à qui on ne rendra jamais assez hommage, que je dois mes performances là-bas.

Quant à l'équipe-type, je crois que l'on pourrait demander aux joueurs (par l'intermédiaire de l'entraîneur) sur des bulletins anonymes quelle est à leur avis la meilleure sélection nationale et quels sont les jeunes à essayer. On va dire que je rêve et que les joueurs sont faits pour jouer. Que l'on me permette seulement d'y penser et de l'écrire. On pourrait inclure le bulletin de l'entraîneur qui pourrait ainsi proposer « son équipe » sans contrainte ni arrière-pensée. Je pense que l'équipe élue ne serait d'ailleurs pas très différente de celle du sélectionneur, mais les capés sauraient qu'ils ont été plébiscités par leurs pairs et du point de vue moral c'est très important.

Maintenant je vais vous dire comment j'envisage, tout en le regrettant, l'avenir du football professionnel français. Nous allons doucement mais sûrement vers l'abolition du transfert, nous aurons dans quelques années une seule division professionnelle, avec des joueurs valables et des salaires de vrais professionnels. Avez-vous remarqué qu'il y a de moins en moins de jeunes qui signent une licence professionnelle ? La concurrence de l'amateurisme marron se fait sentir de plus en plus.

Le marché est saturé de joueurs à qui les dirigeants professionnels donnent des salaires de 50.000 AF et refusent la liberté, car ils savent que dans une équipe amateur ils auront un salaire global très supérieur (travail compris). On a même vu le cas ahurissant d'un joueur amateur que l'on a fait passer « pro » d'office (à cause des cinq matches joués en équipe professionnelle) et qui a fait cette constatation pour le moins étonnante : il touchait 30.000 AF de moins par mois comme professionnel que comme amateur et on paraissait s'étonner après cela que ce garçon soit réfractaire !... Dans peu de temps il faudra choisir : l'amateurisme marron ou le professionalisme marrant.

Voilà ce que je pense du football français. Bien des gens ne seront pas d'accord avec moi et je ne le souhaite pas. J'ai joué dix ans ou presque et je pense avoir fait le maximum pour ce football que j'adore. Je quitte le football actif l'esprit tranquille, sans en vouloir à personne et content en somme de ce que fut ma vie de footballeur. Je voudrais ne pas être un des rares !

LE RECORD DE SEPTEMBRE

Trente-sept mille spectateurs dans un Parc des Princes archicomble : ce fut le record d'affluence battu en septembre pour la venue à Paris du Stade Rennais, leader d'un jour. Leader qui est tombé devant un Racing piqué au vif et émoustillé par l'ambiance et l'enjeu. Milutinovic (deux buts), à gauche, et Magny (au centre) ont fait trembler les défenseurs rennais Ziemczak, Lavaud et Goues.
(PHOTO JACQUES BOISLEME)

DANS LE VIF DU CHAMPIONNAT

L'automne est arrivé et le championnat est maintenant bien lancé. On s'y bat avec beaucoup d'enthousiasme, comme le stadiste Skiba que l'on voit tirer en force sur le gardien marseillais Moreira protégé par Knayer et le blond Bruneton.

PHOTO ROLAND GOTA

L'HISTOIRE D'UNE NATION

ANGLETERRE "GRAND-MÈRE" FOOTBALL

PAR JACQUES FERRAN
JEAN CORNU
MARCEL GILLOT
ET MAURICE SIMON

A L'OCCASION du match Angleterre-France, disputé le 3 octobre, « Football-Magazine » inaugure une série d'études sur les grandes équipes nationales. Notre but est de présenter ces grandes formations à travers leur évolution historique, leur style, leurs résultats et leurs joueurs. Jamais encore on n'avait tenté de retracer l'histoire si passionnante des équipes d'Angleterre, de Hongrie, du Brésil ou d'Uruguay. Ce que nous entreprenons aujourd'hui pour « l'équipe de la Rose », nous le ferons pour d'autres illustres formations.

L'actualité nous incitait à commencer par l'Angleterre. Mais le sens de l'histoire nous aurait conduit à la même conclusion. Le football anglais sera, dans quelques mois, centenaire, puisque c'est en 1863 que naquit la Football Association, qui en tient toujours fermement les rênes. Créateurs du jeu, les Anglais ont inventé également tout ce qui l'accompagne dans le monde moderne : la cellule du club, le football-spectacle, les compétitions nationales (Championnat et Coupe), le professionalisme. Et ce sont aussi les Anglais qui eurent les premiers l'idée de la sélection nationale et des confrontations internationales, grâce auxquelles le football est devenu un des phénomènes les plus importants du monde moderne. Songez que le premier match international de football, opposant l'Angleterre à l'Ecosse, s'est disputé en 1873, près de trente ans avant que les Français ne sachent ce qu'était un ballon rond.

En football pur, les Anglais — si grande était leur avance — sont restés longtemps les maîtres du monde. Au début du siècle, déjà, ils pratiquaient un jeu si limpide et si habile qu'on se demande si l'on a vu, depuis, beaucoup mieux.

« Nous n'avons jamais retrouvé **(écrivait Maurice Pefferkorn en 1953)** une manière plus séduisante, plus brillante que celle dont des joueurs alors célèbres, aujourd'hui oubliés, comme les Day, Gardner, Maples, Bache, Brisley, furent les illustrateurs. En vérité, ni les Autrichiens, ni les Sud-Américains, réputés comme les plus savants manieurs de balle du monde, n'ont pu nous faire oublier l'art consommé des amateurs anglais de 1910. »

Mais on verra comment cette avance de près d'un demi-siècle s'est peu à peu résorbée et comment l'équipe nationale d'Angleterre, qui régnait orgueilleusement jusqu'à la dernière guerre, a perdu pied et a dû rentrer dans le rang.

Sera-t-elle capable de se rénover ? L'organisation de la prochaine Coupe du monde, dont s'est chargée la F.A., sera-t-elle l'occasion pour le football anglais de réviser ses conceptions et de se mettre à l'heure ? C'est la question que l'on trouvera traitée, à la fin de ce récit, par Marcel Gillot, qui s'est rendu, dans ce but, à Londres.

« F. M. »

I LES PIONNIERS DU PREMIER SPORT MONDIAL (1857-1914)

GLASGOW 30 NOVEMBRE 1872 : LE PREMIER MATCH INTERNATIONAL DE TOUS LES TEMPS

« England'team ». Voilà quelque quatre-vingt-dix ans que les deux noms, séparés par le génitif, ont été prononcés par des générations d'Anglais. Mais avant de vous narrer les tribulations de l'équipe de la Rose au travers de presque un siècle, il est nécessaire de rappeler justement les premiers balbutiements de ce qui devait devenir une grande entité : le football.

« Déjà, 3.000 ans avant Jésus-Christ », « à Florence, dès le début du XVI[e] siècle », voilà ce que l'on peut lire un peu partout sur les origines de ce grand sport. Il n'empêche que les traces les plus tangibles du noble jeu de football demeurent cette fameuse « soule » jouée — si l'on peut dire, car il s'agissait plutôt d'une bataille — en Normandie et en Bretagne. De la Bretagne à la Grande-Bretagne, il n'y avait qu'un certain nombre de milles marins. Et voilà comment on peut supposer que la Soule a été exportée outre-Manche.

Avec leur amour du plein air et du vert gazon, les Britanniques ont certainement dû adapter cette soule — disputée entre villages sur des kilomètres et pendant des heures — à des proportions plus modestes dans l'espace et dans le temps.

Quoi qu'il en soit, personne ne contestera à l'Angleterre le privilège d'avoir conçu, lancé et diffusé le grand sport actuel.

PAR MARCEL GILLOT

C'est en 1850 que l'on retrouve, outre-Manche, les premiers éléments de ce qui aujourd'hui est devenu le « Balompié », le « Calcio » ou le « Fussball ». Les gamins des écoles anglaises furent à ce sujet des précurseurs, mais il fallut encore une bonne dizaine d'années avant que le football devienne un sport organisé.

A ce sujet, dans cette lente évolution, il nous semble pertinent de dissocier des premières manifestations de l'affirmation d'une solide existence. La première période, courte, dura moins de quinze ans. Après un football sans règlements ni limites, on commence à trouver une date officielle en 1857, avec la création du Sheffield Club (le plus ancien connu ; il existe toujours comme équipe amateur). Cinq ans plus tard, un deuxième club apparaît : Nottingham County.

Sheffield et Notts County existèrent tant bien que mal, en taquinant la balle avec des équipes scolaires ou universitaires plus ou moins constituées.

Ensuite nous entamons la seconde période. Tout alla désormais très vite : fondation de la F.A. (fédération anglaise) le 26 octobre 1863 ; création de la Coupe d'Angleterre (1871), etc.

LE PREMIER DE TOUS

Si nous nous sommes un peu étendu sur la naissance du football en Angleterre, c'est pour mieux vous faire saisir la gestation, le lent mûrissement dans ce pays, de ce qui devait devenir un jour un très grand événement : **le premier match international de tous les temps.** Certes, « international » est un bien grand mot, puisque l'adversaire de l'Angleterre était l'Ecosse. Mais, d'une part, en 1872, l'Ecosse, c'était loin de Londres et, d'autre part, ce match constituait un grand pas dans l'extension du football.

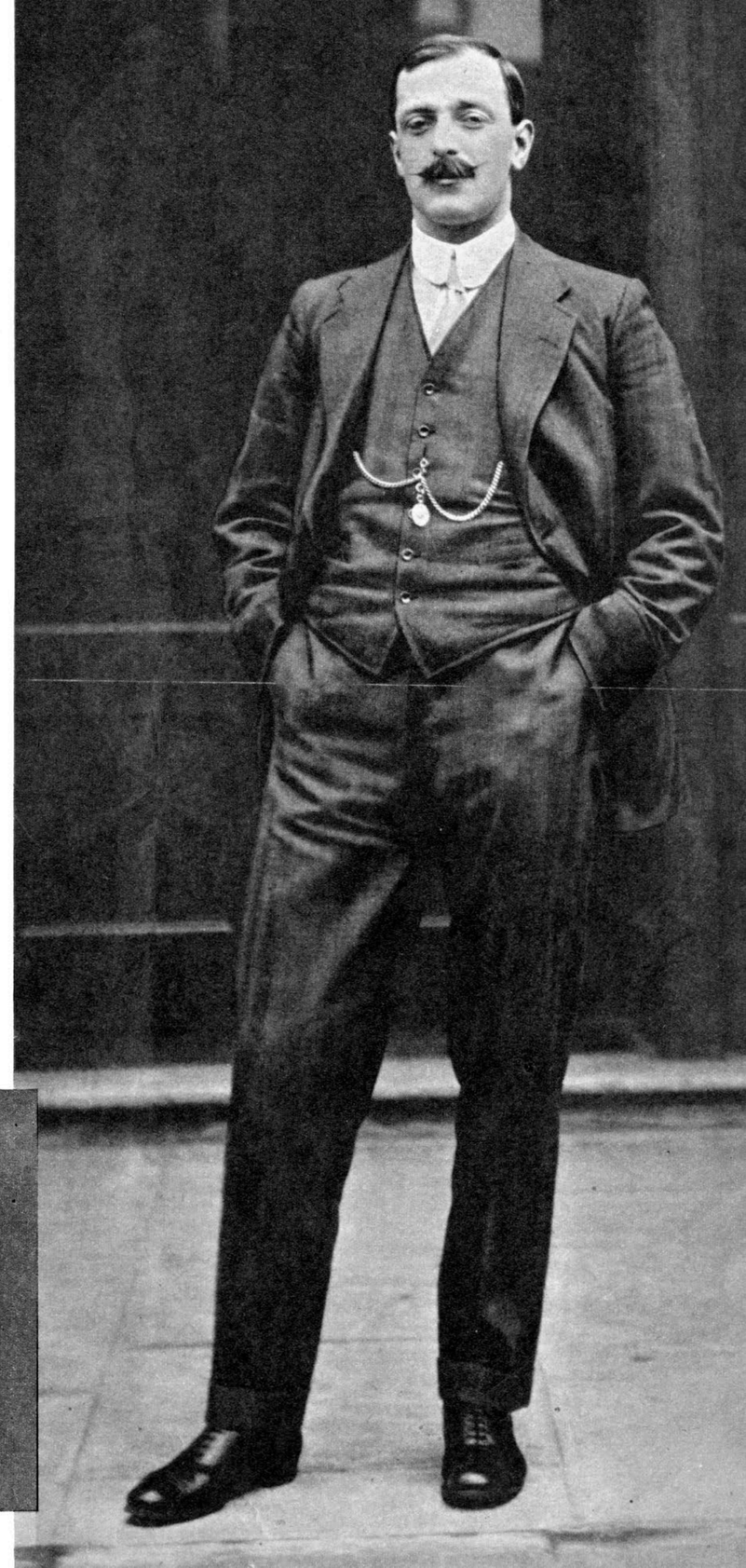
Ce grand jour, ce fut le 30 novembre 1872. C'est grâce à un grand pionnier, C.W. Alcock, secrétaire de la F.A. — qui eut déjà l'idée de la Cup — que ce match eut lieu, sur un terrain du West of Scotland Cricket Club, Partick, Glasgow (donc en Ecosse).

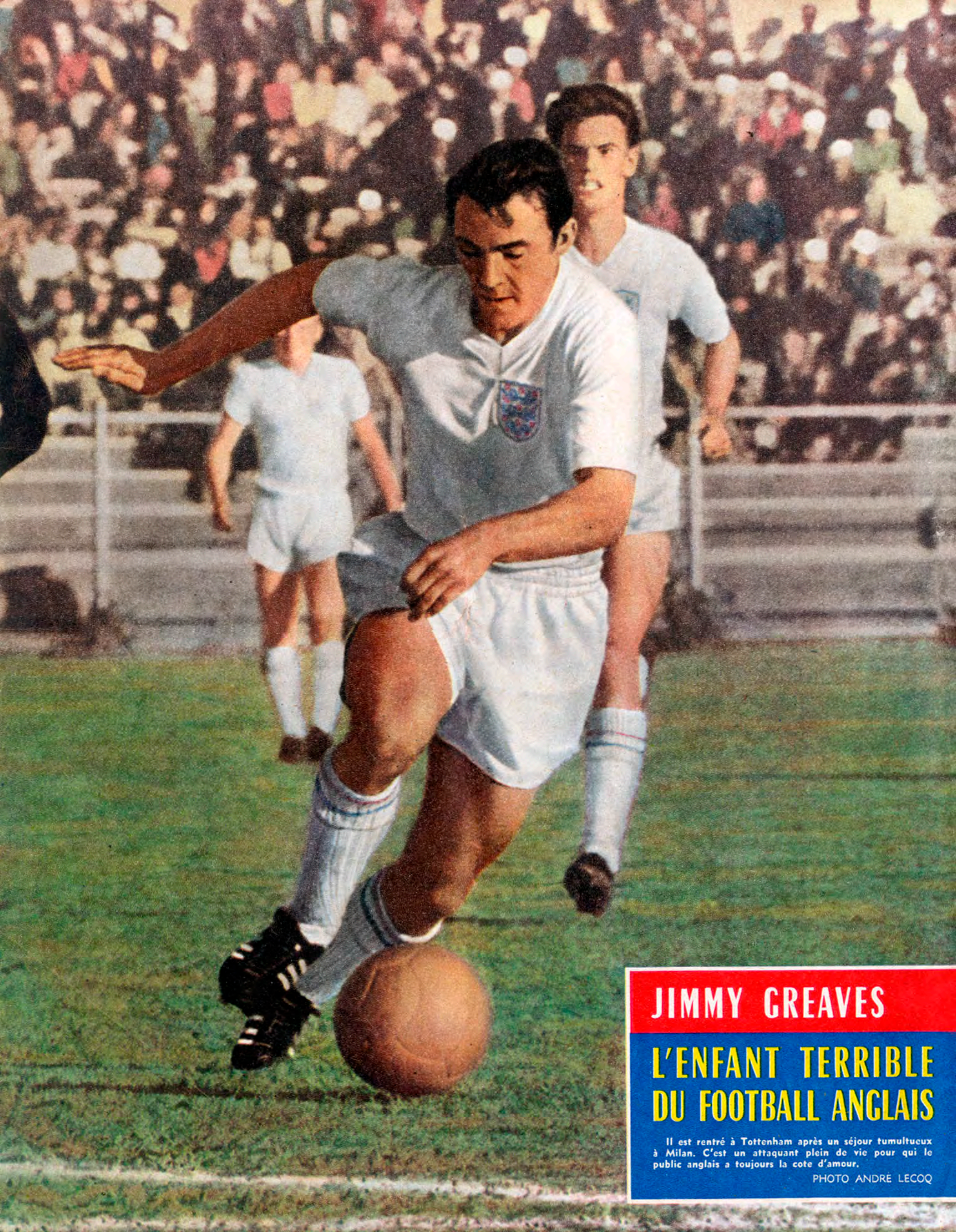
Il convient de signaler qu'auparavant deux rencontres entre les deux pays avaient été disputées à Kennington Oval, à Londres. L'Angleterre avait remporté la première (19-11-1870) par 1-0, et l'autre (25-2-1871) s'était soldée par un match nul : 1-1.

BOB CROMPTON LA TERREUR

Alors que le football français était encore dans les limbes, Bob Crompton était une célébrité en Angleterre. La première occasion où il défendit l'Union Jack — ou, si l'on préfère, la Rose frappée sur le maillot blanc de l'Angleterre — c'était en 1901. La reine Victoria était encore sur le trône d'Angleterre. A partir de cette année, jusqu'en 1904, Bob Crompton devint le capitaine de la formation nationale, comme arrière droit.

C'était un énorme gaillard, taillé à la hache, le visage barré par une paire de moustaches soigneusement cirées. Son apparition sur les terrains faisait une formidable impression. Il est bon de préciser que le jeu de ce géant n'avait rien de rassurant. Crompton ne craignait pas de faire usage de son poids dans ses charges. Pour Crompton, le football était un jeu d'hommes. Il ne connut qu'un club : les Blackburn Rovers, champion d'Angleterre en 1912 et en 1913, second du Championnat en 1910 et en 1915, quatrième en 1909 ; et tout cela alors que Bob Cromptan était le capitaine de l'équipe. Vingt-cinq fois international.





JIMMY GREAVES

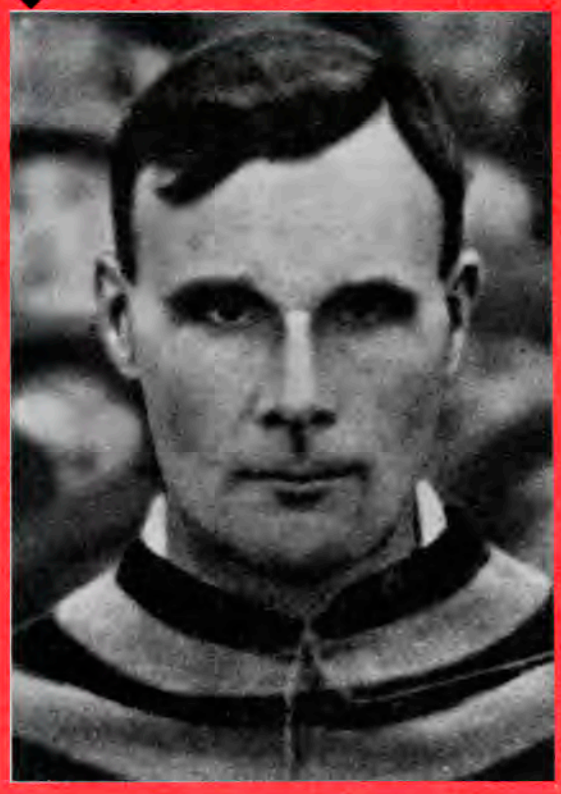
L'ENFANT TERRIBLE DU FOOTBALL ANGLAIS

Il est rentré à Tottenham après un séjour tumultueux à Milan. C'est un attaquant plein de vie pour qui le public anglais a toujours la cote d'amour.

PHOTO ANDRÉ LECOQ

SAM HARDY
L'ÉTONNANT GOAL KEEPER

Pour les « plus de 70 ans » qui ont suivi de près le football depuis leur tendre jeunesse et qui veulent constituer « le plus grand team anglais de tous les temps », Sam Hardy reste le plus grand et le plus extraordinaire de tous les gardiens de but produits dans ce pays. De petite taille, et fort râblé, Sam Hardy était capable de manifester une agilité littéralement simiesque. Mais c'était surtout son invraisemblable sens de l'anticipation qui faisait de lui un gardien de but que craignaient toutes les attaques qui lui faisaient face. Cette anticipation — prétendaient certains Irlandais croyant au surnaturel — tenait de la sorcellerie.



Au total, Sam Hardy joua 24 fois pour l'Angleterre, la première occasion ayant été contre l'Ecosse, en 1907. La guerre ne porta pas préjudice à l'énorme classe de Sam Hardy qui, de Liverpool, était passé à Aston Villa en 1912. En effet, il ne termina sa carrière internationale qu'en 1922, soit après quinze années d'une carrière remarquablement remplie. Chose curieuse : Sam Hardy ne joua qu'en deux occasions seulement contre un pays étranger aux Iles britanniques : la Hollande et l'Autriche, en 1909.

CHARLES BUCHAN
LE "STOPPER"

Ceux qui ont vu évoluer Charles Buchan sur un terrain n'ont jamais compris que ce génie du football n'ait été sélectionné que cinq fois par l'Angleterre (il joua contre la France en 1923). L'explication serait que les sélectionneurs nationaux estimaient que Charles Buchan était beaucoup trop intelligent, et individualiste, pour être compris par des coéquipiers qui n'étaient pas accoutumés à son jeu. Fils de parents écossais, mais lui-même né en Angleterre, Charles Buchan avait conservé dans le sang l'essence même du football tel qu'il était pratiqué au pays de ses ancêtres.

Né à Londres, son premier club fut Arsenal. Il était alors amateur, mais il se querella avec ce club au sujet d'une note de frais d'un montant de 11 shillings (770 AF). Cette querelle devait coûter cher à l'Arsenal. Etant devenu pro avec Sunderland, Buchan jouait la finale de la Coupe de 1913 à l'âge de 18 ans et gagnait un Championnat la même année. En 1925, Buchan retournait à ses premières amours, l'Arsenal. C'est à cette époque que Charles Buchan suggéra à Herbert Chappman le système du « stopper ».

Sa carrière terminée, il devint un brillant journaliste et fonda « Charles Buchan Monthly », un mensuel spécialisé du football. Depuis, Charles Buchan est mort, pendant ses vacances sur le Continent, en 1960.

Mais ces deux confrontations demeurèrent officieuses, car la formation opposée à l'Angleterre était composée de joueurs écossais vivant à Londres. Nuance !

Mais revenons au 30 novembre 1872. Le match s'acheva sur un résultat nul : 0-0, dans des conditions qui feraient sourire aujourd'hui :

Il n'y avait pas d'arbitre, deux officiels seulement se tenant de chaque côté du terrain. Celui-ci avait 200 mètres de longueur et une largeur de 73 mètres. La longueur du but devait être le dixième de la largeur de la pelouse (d'où les 7 m. 32 actuels séparant les deux poteaux de but). La surface de réparation, délimitée par une ligne semi-circulaire, équivalait au sixième de la surface totale du terrain. On changeait de camp après chaque but marqué (ce qui ne se produisit pas ce jour-là à Glasgow : 0-0) et les buts ne comportaient ni filets (employés pour la première fois en 1891) ni barre transversale (on tendait une corde d'un poteau à l'autre).

Et maintenant voici les noms des vingt-deux pionniers qui jouèrent ce premier match international. On remarquera la disposition des joueurs sur le terrain et « l'étiquette » des différents postes :

ANGLETERRE. — Gardien de but : R.C. Barker (Herts Rangers).

Trois-quarts arrière : E.H. Greenhalg (Notts C.).

Demi : R.C. Welch (Old Harrowians).

Demi volant : W. Chappel (Notts).

(Avants (7) : C.J. Ottaway (Oxford University), J. Brockbank (Cambridge University), C.J. Chenery (Crystal Palace), F.C. Maddison (Oxford U.), W.J. Maynard (Surrey Rifles), C.J. Morice (Barnes), Kirke-Smith (Oxford).

ECOSSE. — Gardien de but : R. Gardner.

Arrières : W. Ker, J. Taylor.

Demis : J.J. Thomson, James Smith.

Avants (6) : Robert Smith, R. Leckie, A. Rhind, W. Mackinnon, J.W. Weir, D. Wotherspoon.

Tous les Ecossais appartenaient au même club : le Queen's Park de Glasgow.

SUPREMATIE

L'impulsion était donnée : les matches Angleterre-Ecosse ne cessèrent de se poursuivre, alternativement à Londres et à Glasgow (sauf pendant la deuxième guerre mondiale).

Les rencontres internations britanniques s'instituèrent peu à peu : le premier Angleterre-Galles eut lieu en 1879, le premier Angleterre-Irlande en 1882 à Belfast (victoire anglaise : 13-0 !).

Au début, il s'agissait évidemment d'équipes amateurs puisque le professionalisme ne fut légalement reconnu en Angleterre que le 20 juillet 1885 (fondation de la Football League trois ans plus tard, le 22 mars 1888). Mais, en fait, le premier match vraiment international, c'est-à-dire opposant une équipe anglaise et une formation occidentale, eut lieu en 1901, lorsqu'un team allemand se rendit en Angleterre. Il y fut écrasé par deux fois : 12-0 à Tottenham et 10-0 à Manchester.

Il fallut attendre encore sept ans ensuite pour assister, en 1908, à Vienne, à deux Autriche-Angleterre (l'équipe de la Rose, en cette occasion, se produisit donc pour la première fois à l'étranger). Les résultats : deux victoires anglaises très confortables : 6-1 et 11-1. Profitant de son séjour en Autriche, la sélection anglaise se rendit à Prague et un curieux match Angleterre-Bohême s'acheva sur la victoire (4-0) des visiteurs. Enfin, en 1910, nouvelle tournée anglaise, en Sud-Afrique cette fois, chez les « colons » de cette colonie de Sa Gracieuse Majesté, et nouvelles victoires : 3-0 à Durban, 6-2 à Jaohannesburg, 6-3 à Capetown.

Par ailleurs, il nous faut, hélas, mentionner un certain match non officiel entre la France et l'Angleterre (amateur). L'équipe française était celle de l'U.S.F.S.A., qui avait quitté la F.I.F.A. Eh bien, le 12 mars 1910, à Ipswich, elle fut pulvérisée (20-0). Voilons-nous la face ! Surtout que d'autres matches avec des équipes amateurs nationales anglaises avaient donné les résultats suivants : 15-0 (Paris 1906), 12-0 (Londres 1908), 11-0 (Paris 1909).

On voit donc que l'Angleterre « planait » partout. Il s'agissait plutôt de rencontres de démonstration que de véritables matches. Cela fut encore vérifié aux Jeux Olympiques de 1908 à White City (le football en cette occasion fut introduit pour la première fois aux J.O.) et en 1912 à Stockholm. Il s'agissait d'une équipe du Royaume-Uni, il est vrai, mais elle battit les deux fois le Danemark en finale. Il est à noter que cette victoire britannique en 1912 fut la dernière obtenue au titre des J.O.

Un mot encore pour conclure sur cette époque des précurseurs. Un mot sur les Corinthians, ces véritables pionniers du football. Il s'agissait d'une vaste société amateur qui fut fondée il y a cinquante ans par un certain N. Lane-Jackson « qui en avait assez de voir l'Angleterre battue par l'Ecosse » (9 victoires à 2 et 3 matches nuls jusqu'en 1885).

Le club devint très puissant, et si nous en faisons mention, bien qu'il ne s'agisse pas de l'équipe nationale, c'est parce que justement il fut un « pourvoyeur » de cette formation de la Rose. De plus, les Corinthians parvinrent à rassembler la « crème » des joueurs amateurs du pays et organisèrent des tournées à l'étranger qui furent très profitables pour tous.

II L'APOGÉE DES MAITRES DU FOOTBALL (1918-1939)

LA PLUS BELLE DES VICTOIRES CONTRE LE WUNDERTEAM

PAR JEAN CORNU

LA période de « l'entre-deux-guerres » marque l'apogée du football britannique.

Celui-ci prend, à l'intérieur des îles sa forme actuelle. Wembley, temple, symbole de la puissance du football anglais, est inauguré. Les noms des principaux joueurs anglais font le tour du monde et sont prononcés avec respect et admiration. Les Anglais disposent seuls du droit de toucher aux règles du jeu qu'ils ont eux-mêmes établies et, en 1925, ils réduisent à deux — au lieu de trois — le nombre d'adversaires qu'un attaquant doit avoir entre lui et la ligne de but pour ne pas être hors-jeu. Ils boudent la F.I.F.A. malgré l'honneur que leur fait celle-ci de choisir un président britannique : Robert Guérin se retira en 1906 pour laisser sa place à Mr. Woolfall. Ils condescendent à faire des tournées d'arrière-saison, démonstrations de propagande au début, sur le continent et, régulièrement, à partir de 1931, offrent, chaque année à l'équipe qui les a battus ou impressionnés, un match, en plein hiver, sur les lourds terrains anglais où leur football athlétique prime.

Néanmoins ils travaillent chez eux et un homme intelligent, sagace, opportuniste transforme non seulement le club où il a fait ses débuts de manager, Huddersfield, mais crée vraiment Arsenal dont il fait le plus grand club du monde entier : c'est Herbert Chappmann. Enfin vers 1936, un autre homme apparaît, un administrateur celui-là, qui prendra la place de secrétaire général de la Football Association, qui sera la véritable éminence grise du football anglais, mais surtout le premier dirigeant vraiment « européen » et que l'on retrouve aujourd'hui à la tête de la F.I.F.A., sir Stanley Rous.

UNE CITADELLE PRISE D'ASSAUT

C'est au lendemain de la première guerre mondiale que le football professionnel anglais est devenu une véritable industrie réalisant un chiffre d'affaires considérable. En 1919 le nombre des clubs de Divisions I et II était fixé à 22 alors qu'à l'origine de la » League » en 1888 la Division I ne comptait que 12 clubs, chiffre qui fut augmenté par palliers jusqu'en 1919. L'année suivante, la Division III était créée. La structure du professionalisme anglais ne devait, pour ainsi dire, plus varier.

Pour répondre à l'élan du peuple anglais vers le football, il devint nécessaire de créer un grand stade. On fixa le chiffre de 100.000 places — colossal pour l'époque — et l'on choisit l'emplacement, Wembley.

La Coupe d'Angleterre, le « Challenge Cup », était et demeure l'épreuve la plus populaire d'outre-Manche. En 1923 elle le devint plus encore que par le passé parce que les fameux « Corinthians », amateurs 100 % et qui avaient juré, à l'apparition du professionalisme, de ne jamais prendre part à une compétition à laquelle les « pros » participeraient, s'étaient laissé fléchir et avaient accepté de disputer la Coupe. Il fut donc décidé que Wembley serait inauguré à l'occasion de la finale de 1923. Celle-ci opposa Bolton à West Ham.

Ce dernier samedi d'avril 1923, par la très large allée qui conduit à l'entrée principale, près de 200.000 personnes montaient lentement vers le stade flambant neuf. De loin, en apercevant cet inhabituel concours de peuple et Wembley flanqué de ses deux tourelles au sommet desquelles claquaient les oriflammes des deux clubs, on aurait cru une troupe montant à l'assaut d'une citadelle.

Et ce fut un peu ça.

35.527 spectateurs seulement — chiffre garanti par tous les officiels de la F.A. — eurent le temps de prendre un billet. La pression

TOMMY LAWTON LE PREMIER GRAND TRANSFERT

TOMMY LAWTON restera dans la mémoire des Anglais comme l'un des plus grands « joueurs de la tête » de l'histoire de leur football. Né à Bolton, il allait, très jeune, à Burnley, où son talent éclatait tellement qu'à l'âge de dix-sept ans il était transféré à Everton. La somme de 6.500 livres sterling payée par Everton pour les services de Tommy Lawton constituait le record de l'époque, ce qui était d'autant plus remarquable vu l'âge du joueur. Mais Lawton valait bien ce qu'Everton avait payé pour lui, car il amena son équipe à gagner le Championnat de la saison 1938-39.

Ce fut également en 1939 que Lawton joua pour la première fois pour l'Angleterre et, en même temps, pour l'Equipe de Grande-Bretagne contre le Reste de l'Europe. Au total, Lawton joua huit fois pour l'Angleterre, y compris contre la France en 1946 et en 1947. En 1945, il avait été transféré à Chelsea, où il fit une première saison sensationnelle. Mais il se querella avec son club l'année suivante et fut transféré à Notts County, où il devint également manager. Il passa ensuite à Brentford, puis à Arsenal, pour terminer à Cattering Town, un petit club régional. Il a écrit un livre : « Le football est mon métier ».

TOMMY LAWTON

JOE MERCER

RAICH CARTER

JOE MERCER LE CAPITAINE DISTINGUÉ

JOE MERCER est la personnalité qui parait rencontrer le plus de suffrages pour le poste de directeur de l'équipe nationale, bien que ce personnage à la réputation unique n'ait pas posé sa candidature à ce poste difficile. Joe Mercer est indéniablement le joueur qui a occupé la position de capitaine de l'équipe nationale avec le plus de distinction. C'est un meneur d'hommes, ainsi qu'il l'a prouvé au titre de capitaine de l'équipe d'Everton, puis de celles d'Arsenal et de l'Angleterre. Aujourd'hui, Joe Mercer est le manager d'Aston Villa, un club qu'il a tiré d'une situation désespérée pour en faire un des plus puissants du pays et lui rendre le prestige qu'il avait perdu.

Né dans le Cheshire, Joe Mercer était le fils d'un joueur professionnel de Nottingham Forest. Quand il avait quinze ans, il jouait pour des équipes d'amateurs qui le payaient « en sous-main » 6 pennies (35 AF) et un sac... de légumes pour ses peines. Mais il signa pour Everton, équipe dont il était membre lorsqu'elle gagna le Championnat en 1939. La même année, Mercer était sélectionné contre l'Ecosse et l'Irlande. En tout, il défendit neuf fois les couleurs de l'Angleterre, de sa position de demi droit. Après guerre, il eut un différend avec Everton et alla à Arsenal où, malgré divers accidents, il permit aux « Canonniers » de gagner le Championnat en 1953 et la Coupe (en 1950). Victime d'une fracture de la jambe, Joe Mercer accepta alors le poste de manager d'Aston Villa.

RAICH CARTER LE MAESTRO AUX CHEVEUX D'ARGENT

RAICH CARTER fut appelé « le maestro aux cheveux d'argent ». Il a joué pour Sunderland et Derby County et il est aujourd'hui manager de Mansfield Town, un club de la quatrième Division.

Raich Carter forma avec Stanley Matthews la plus formidable aile droite de l'équipe d'Angleterre pendant de nombreuses saisons. Il fut considéré comme le plus intelligent intérieur droit que l'Angleterre ait possédé. C'est pour cela qu'il était connu sous le titre de « général ». Il fit partie de la meilleure ligne d'attaque anglaise, avec Matthews, Lawton, Mannion et Finney.

Né à Sunderland, il fut un grand athlète dès son jeune âge. Excellent joueur de cricket, nageur de compétition, il alla à Sunderland, dont il était capitaine en 1937, à l'âge de 23 ans, lorsque cette équipe gagna la Coupe d'Angleterre. En 1946, Carter, qui avait rejoint Derby County, participa à une autre finale de la Coupe d'Angleterre, qui fut gagnée par son équipe. Au total, Raich Carter joua seize fois pour son pays.

CLEM STEPHENSON LE JOUEUR DE CLUB

CLEM STEPHENSON est un des meilleurs exemples à citer quand on parle de l'époque — celle de l'avant-première guerre mondiale — où le football anglais possédait tant de joueurs de classe que les sélectionneurs avaient l'embarras du choix. C'était tellement vrai que, dans certains cas, des joueurs qui étaient les grandes vedettes du Championnat, étaient quasi complètement négligées lorsqu'il s'agissait de faire un choix pour l'équipe d'Angleterre.

Clem Stephenson fut décrit comme étant un joueur de club exceptionnel. Et pourtant, il ne fut sélectionné qu'une seule fois dans sa carrière. Ce fut pour jouer contre le Pays de Galles, en 1924. Clem Stephenson était un intérieur gauche. Après avoir joué pour Aston Villa, il joignit Huddersfield, alors une des plus puissantes formations dans le pays. Huddersfield fut champion en 1924, 1925 et

était si forte aux guichets que les tourniquets — les fameux « turnstiles » — furent arrachés et avant que la police montée puisse intervenir, plus de 150.000 spectateurs avaient pénétré dans une enceinte prévue pour 100.000 seulement. Le flot déborda jusqu'aux lignes de touche. S.M. George V dut attendre qu'on lui fraye un passage pour gagner la loge royale et le match qui devait voir la victoire de Bolton (2-0) commença avec une demi-heure de retard.

Depuis, Wembley n'est réservé qu'aux grands événements pour le football. Il demeure, aux yeux des Anglais le temple du vrai jeu. Et lorsque voilà dix ans, nos amis belges y furent battus par 5-0, les journalistes de Londres écrivirent qu'ils avaient déshonoré le gazon de Wembley.

C'est là, dans ce stade que l'on s'apprête à moderniser, qu'aura lieu la finale de la Coupe du monde 1966.

HERBERT CHAPPMANN LE DIEU D'ARSENAL

Herbert Chappmann demeure la plus grande figure de cette époque car il a véritablement orienté les tendances du football anglais et indirectement celles du football mondial. Il commença sa carrière de manager à Huddersfield vers la fin de la saison 1920-21. Son club termina à la modeste 17e place. Il fit appel à de jeunes joueurs auxquels il inculqua ses principes de jeu. En 1922, il termina à la 14e place. Chacun sait qu'une équipe ne se fait pas en un jour mais se bâtit patiemment, intelligemment. En 1923, Huddersfield terminait à la 3e place, attirant l'attention de tous, et en 1924, 25 et 26, le club enlevait le titre trois fois consécutivement.

Un anonyme club d'Angleterre d'alors, « Woolvich Arsenal » fit appel à lui au début de la saison 1925-26. Il en fit le grand, le glorieux Arsenal F.C., champion en 1931, 33, 34, 35, 38 finaliste de la Coupe en 1927 et 1932, vainqueur en 1930 et 1936, M. Alisson et Tom Wittacker ayant poursuivi l'œuvre de ce grand homme du football, mort prématurément en 1934.

La grande « trouvaille » d'Herbert Chappmann fut le W.M. Trouvaille n'est peut-être pas le mot exact puisque ce système fut inventé par Johny Hunter alors manager de Motherwell pour faire pièce à la nouvelle règle du hors-jeu à deux joueurs. Ce W.M. qui était discrètement appliqué en Ecosse, Chappmann le reprit à son compte et le vulgarisa avec éclat parce qu'il sut choisir les hommes les plus capables de l'appliquer et de le faire triompher. Il sut profiter des qualités et harmoniser le travail de deux inters incomparables, David Jack et Alec James, et trouva en Butler, en Seddon et surtout en Roberts de parfaits policemen.

Le « third back game » qu'il lança fit le tour du monde.

PROMENADES SUR LE CONTINENT

Le dernier samedi d'avril la saison se terminait traditionnellement par la finale de la Coupe. Mai était réservé aux tournées de propagande sur le continent, pour les clubs et pour l'équipe nationale.

Tenue en échec 2-2 par la Belgique en 1923, l'équipe d'Angleterre est battue successivement par l'Espagne (4-3) le 15 mai 1929 à Madrid, par la France (5-2) en 1931, par la Tchécoslovaquie (2-1) et la Hongrie (2-1) en 1934, par l'Autriche (2-1) et la Belgique (3-2) en 1936, par la Suisse (2-1) en 1938 et par la Yougoslavie (2-1) en 1939.

Défaites sans conséquence pensent les Anglais car les équipes invitées annuellement et régulièrement depuis 1931 ne parviennent pas à gagner. Comme seul compte, pour un Anglais de cette époque ce qui se passe sur le sol britannique ; le football insulaire reste bien le maître du monde. Pourtant quelques dirigeants clairvoyants n'en sont pas si sûrs.

La bonne tenue des Belges aux Jeux Olympiques de 1920 leur vaut d'aller jouer en Angleterre en mars 1923 à Londres et en décembre 1924 à West Bromwich, mais ils sont battus 6-1 et 4-0. Les Anglais dorment tranquilles.

La défaite de Madrid en 1929 les vexe profondément. Grands seigneurs, ils offrent à l'Espagne de venir confirmer son succès à Londres. Le match est conclu pour décembre 1931 à Highbury. Pauvre Espagne ! Ses joueurs subirent une sorte de complexe de l'Angleterre. Ils étaient officiellement les premiers joueurs continentaux invités. Ils furent paralysés. Et Zamora, le fameux Zamora lui-même, plus que tout autre peut-être et l'Espagne humiliée dut rentrer chez elle avec un très lourd 7 à 1 qui ajouta — bien à contretemps — à la gloire du football anglais.

LA RÉVÉLATION DU FOOTBALL CONTINENTAL

Le 15 mai 1930 les Anglais font match nul (0-0), à Vienne. Un an plus tard (1931), les Ecossais sont écrasés, toujours à Vienne, par cette même équipe dirigée par un homme que l'on voit souvent le melon en bataille et la canne agressive, Hugo Meisl, équipe que l'on

CLEM STEPHENSON

HERBIE ROBERTS

DIXIE DEAN

JOE HULME

1926, second en 1927 et 1928. En 1925, la défense de cette équipe ne concédait que 28 buts en 42 parties. Huddersfield gagnait la Coupe en 1920 et était finaliste en 1920 et 1928. Clem Stephenson était présent et considéré comme le meilleur élément de la formation, alors sous la direction du génial Herbert Chappman (qui devait plus tard prendre Arsenal en main).

HERBIE ROBERTS LE POLICEMAN

HERBIE ROBERTS restera pour les historiens du football le premier joueur au monde qui appliqua la méthode de l'arrière central. Pour cette raison, il reçut le sobriquet de « Policeman Roberts ». Il avait si bien assimilé les instructions qui lui avaient été données par son manager, Herbert Chappman (qui exploitait une idée de Charlie Buchan), que le « boss » d'Arsenal le décrivait comme suit : « Voici **deux** hommes qui n'en font qu'un. »

Herbie Roberts occupait la position centrale de la ligne de demis avec Wilf Copping, une autre célébrité, et Jack Crayston (qui devait succéder à Tom Wittacker comme manager d'Arsenal).

La majorité des autres clubs tentèrent de copier la nouvelle méthode, mais sans succès. Il leur manquait un Herbie Roberts. Une seule fois, le révolutionnaire Herbie fut appelé à jouer pour l'Angleterre (en 1931) ; mais, là non plus, personne ne put s'adapter à sa méthode de jouer. Pendant la guerre, Herbie devint capitaine de l'Armée. En 1937, il se retira du football et décéda peu après (érésipèle).

DIXIE DEAN LE BUTEUR

DIXIE DEAN est une figure légendaire et fut un formidable joueur de la tête. On raconte qu'Ilesha Scott, un des grands gardiens de but de l'Irlande et de Liverpool de la belle époque, se trouvait un jour sur le quai de la gare de Liverpool, attendant un train, lorsque Dixie Dean vint à passer. Ce dernier, voyant Scott, fit une signe de la tête et... l'Irlandais « plongea » sur le quai. Le fait est que Dixie Dean, qui était l'avant centre d'Everton, créa un record de la Ligue d'Angleterre, en 1927-1928, quand il totalisa 60 buts en 39 parties. La même saison, Dixie Dean marquait 3 buts dans des rencontres de Coupe et 19 dans des matches représentatifs de la Ligue et de l'Angleterre.

Au total, Dixie Dean marqua 379 buts dans sa carrière. Il joua 19 fois pour l'Angleterre, dont deux fois contre la France, deux fois contre la Belgique, en 1927 et en 1928. Il avait fait ses débuts à Transmere Rovers, un petit club du nord de l'Angleterre, qui produisit deux des plus grands avants centre de l'histoire du football anglais : Dixie Dean (Everton) et Waring (Aston Villa). Aujourd'hui, Dixie Dean est propriétaire d'une taverne à Liverpool.

JOE HULME LE FONCEUR

JOE HULME fut un des plus rapides ailiers que l'Angleterre ait connus dans sa longue histoire. Né dans le Yorkshire, Joe Hulme joignit York City avant d'être transféré à Arsenal. C'était l'époque où l'aile droite des « Canonniers » était occupée par cette autre merveille qu'était Cliff Bastin. Pendant la saison 1930-1931, l'attaque de l'Arsenal marqua 127 buts en 42 parties, 28 de ces buts étaient venus de l'aile gauche et 31 de l'aile droite !

Le style de Joe Hulme n'est peut-être plus à la mode : il descendait à toute vitesse le long de sa ligne, passait à Bastin de l'autre côté du terrain. Bastin s'engageait à fond, centrait vers Hulme qui n'attendait que cela pour tirer au but. La fois suivante, c'était l'inverse qui se passait, et ainsi de suite ; et Arsenal gagnait et gagnait. En 1930, Arsenal enlevait la Coupe et les « Canonniers » étaient champions en 1931, 1933, 1934, 1935 et 1938, toujours avec Joe Hulme. Au total, Joe Hulme joua neuf fois pour l'Angleterre, y compris contre la France et la Belgique en 1927. Aujourd'hui, Joe Hulme est un journaliste respecté.

commence à appeler le « Wunderteam ». Ce dernier résultat est d'autant plus surprenant que les « Blue Wizards », les diables bleus d'Ecosse viennent de rosser les Anglais à Wembley. Londres veut faire la connaissance de cette équipe d'Autriche.

Le wunderteam est donc invité à venir le 7 décembre 1932 à Stamford Bridge. Hiden que l'on a failli voir à Arsenal puisque le transfert du « pâtissier viennois », comme l'appelaient alors les Londoniens, avait été traité entre Meisl et Chappmann dès 1930, mais ne put se réaliser du fait de l'opposition du ministre du travail, est naturellement dans les buts. Rainer, Sesta, Nausch, Sindelar Gschweidl, Schall, Vogl... sont là. Ils ont gagné 15 de leur 18 derniers matches et n'en ont perdu aucun. 40.000 Anglais sont curieux de voir de tels phénomènes. Les joueurs anglais sont sur leur garde. Les Goodall, Crooks, David Jack, Hampson, Walker, Houghton sont des hommes de grande classe. Ils mènent 2-0 puis 3-1 à la mi-temps. Les Autrichiens reviennent à 3-2, ils croient l'égalisation possible quand le diabolique Jack aperçoit un trou dans la défense et donne une balle en or à Crooks qui marquera le quatrième but. Les Autrichiens sont battus 4-3, mais les Anglais ont découvert un jeu habile, clairvoyant, délié et solide aussi qui les émerveilla. Dès lors, ils eurent tout de même une plus haute idée de ce football continental qu'ils mésestimaient jusque-là.

THE BATTLE OF HIGHBURY

La France, invitée de 1933, les déçut (4-1) ; mais l'Italie les fit trembler et les révolta car les Italiens pratiquèrent un jeu violent en novembre 1934, au cours de ce que les Anglais appelèrent « the battle of Highbury ».

Jeu violent mais qui fut provoqué par un incident — fortuit disent les Anglais, prémédité assurèrent alors les Italiens — qui se produisit à la deuxième minute du match.

Remontons quelques années en arrière. En 1929, Monti, alors à Buenos Aires, s'était signalé par sa brutalité envers Rogers, un joueurs de Chelsea, au cours d'une tournée de ce club en Argentine. Lorsque Monti, naturalisé Italien, vint à Londres comme « demi centre » de la squadra, le coup décoché à Rogers cinq ans plus tôt revint peut-être en quelques mémoires. Toujours est-il qu'au cours d'un choc avec Drake, un os du pied de Monti céda dès la deuxième minute. L'Italien ne voulut par quitter le terrain, il passa d'abord au poste de demi droit puis à celui d'ailier droit ; mais la douleur étant plus forte que la volonté, il quitta le terrain, il ameuta tous ses partenaires par cette phrase : « J'ai été frappé volontairement. » Alors la violence s'installa sur le terrain. Hapgood eut à son tour le nez cassé. Les Anglais menaient 3-0 à la mi-temps et espéraient un large succès, mais les Italiens calmés par Pozzo pendant le repos, jouèrent si bien en deuxième mi-temps que, malgré leur infériorité numérique, ils remontèrent à 3-2 grâce à Meazza (2 buts), et il fallut toute la sûreté du « demi centre » Barker et la vigilance du gardien Moss pour les empêcher d'égaliser.

AU PANTHEON DU FOOTBALL

L'Angleterre trembla une fois encore avant 1939 : face à la Tchécoslovaquie en décembre 1937, 5-4 ! Sinon, elle battit l'Allemagne 3-0 (1935), la Hongrie 6-2 (1936), le « Reste de l'Europe » 3-0 en 1938 — Delfour représentait la France — et la Norvège 4-0, en 1938 également.

Les grands noms anglais de cette période furent, chronologiquement : Walter, inter d'Aston Villa, sélectionné de 1921 à 1926 ; Goodall, arrière international de 1920 à 1934 ; Hulme, ailier droit ; Crooks, ailier droit ; Brook, ailier gauche ; Bastin, ailier gauche ; Dean, centre avant ; David Jack, de 29 à 35 ; Straage, inter, de 30 à 34 ; Cooper et Blenkinshop, arrières, de 29 à 35 ; Straage, inter, de 30 à 34 ; Camsell, avant centre, qui prit la succession de Dean ; Hibbs, gardien de but, de 30 à 36 ; Copping, demi des années 33 à 36, dont Chappmann disait : « la meilleure ligne de demis d'Angleterre est celle que formerait Copping, Copping et Copping » ; Hapgood, arrière des années 35 ; Drake, avant centre, de 33 à 35 ; Carter, qui acheva sa carrière après la dernière guerre, Stanley Matthews qui apparut en équipe nationale en 1938 et joue encore à Stoke, à 47 ans, et Tommy Lawton.

Si les grands joueurs anglais ne s'expatriaient pas, les entraîneurs venaient volontiers en Europe dispenser leur savoir. Jimmy Hogan, qui opéra surtout en Europe centrale, et Kimpton, très connu en France, furent les principaux professeurs qu'Albion délégua sur le continent.

L'ISOLATIONNISME

Ce continent auquel elle ne voulait pas s'associer. A preuve : les Britanniques démissionnent une première fois de la F.I.F.A. en 1920. Ils y rentrent en 1924, mais pour une brève période puisqu'en 1929 ils se retirent à nouveau. Toujours pour le même motif : ils sont en désaccord sur certaines tendances ou certaines tolérances des Continentaux sur la question de l'amateurisme.

D'autre part, ils boudent les Coupes du monde de Montevideo en 1930, d'Italie en 1934 et de 1938. L'isolationnisme, même en football, demeure une tendance sinon une loi britannique.

III LES AVERTISSEMENTS, LE DÉCLIN ET L'IMMOBILISME (1945-1962)

COMMENT, LE 25 NOVEMBRE 1953, L'ANGLETERRE APPRIT A REGARDER LA VERITÉ EN FACE

PAR JACQUES FERRAN

L'EQUIPE nationale anglaise réapparut, après la tourmente, le 26 mai 1945, à Wembley, face à l'équipe de France. Mais, si vous cherchez le résultat de ce match dans un annuaire du football britannique ou dans les dossiers de la F.A., vous ne le trouverez pas. Pour les Anglais, ce match n'a pas existé.

Il figure pourtant en bonne place, au contraire, dans le palmarès de la France, et ceci doit en partie expliquer cela. Car à Wembley, ce 26 mai, une équipe tricolore d'excellente qualité tint en échec sa rivale anglaise. C'était la première fois qu'une équipe continentale était admise à jouer dans le « temple » de Wembley. Trois ministres anglais, MM. Attlee, Bevin et Lord Leathers assistaient à la rencontre. Et l'équipe anglaise était la meilleure qui puisse être, puisqu'elle comprenait : Williams dans le but ; Scott, Franklin et Hardwick comme arrières ; Soo et Mercer en demi ; et Matthews, Carter, Lawton, Brown et Smith en attaque. Mais elle ne put venir à bout des Darui, Jordan, Jasseron, Heisserer, Aston, Vaast et Cie (2-2).

« Nous sortons à peine de la guerre (dirent les Anglais). **Il nous faudra un peu de temps avant de reprendre le cours de nos exploits. »**

L'ANGLETERRE DECIDE DE N'ETRE PLUS UNE ILE

Ils recommencèrent très prudemment, en effet, refusant même l'idée que les matches internationaux qu'ils disputaient en 1946 étaient de vrais matches. Leurs résultats figurent bien, eux, dans les palmarès de la F.A., mais avec une mention spéciale, assez surprenante et très britannique : **« Ces matches d'une saison transitoire ne peuvent être considérés comme PLEINEMENT internationaux. »**

Pourtant, le 19 mai 1946, à Colombes, l'équipe de la Rose qui était formée de : Williams — Bacuzzi, Franklin, Hardwick — Wright, Johnson — Matthews, Carter, Lawton, Hagan, Smith, paraissait pleinement représentative et fit tout son possible pour le montrer. Mais elle fut battue (2-1) par l'équipe de France, la remarquable équipe de France de cette année glorieuse, celle des Darui, Cuissard, Prouff, Ben Barek, Vaast, etc.

Autres matches « de transition » pour l'Angleterre : face à la Belgique à Wembley (2-0) et à la Suisse à Chelsea (4-1). Et, bien entendu, reprise du Championnat britannique : officieux en 1945-1946, puis officiel à partir de 1946-1947.

A partir de 1947, l'Angleterre estima qu'elle était prête à assurer à nouveau sa suprématie sur le continent. Mieux : elle décida de participer, pour la première fois, à la Coupe du monde qui aurait lieu, en 1950, au Brésil. C'était en fait un événement important que la décision prise par la vieille F.A. de se mêler entièrement aux compétitions mondiales et de multiplier les matches internationaux. C'est la guerre sans doute qui poussa le football anglais à sortir de son splendide isolement. Sans doute les échecs subis en 1946 et 1947 devant la France, quoique effacés des tablettes officielles, avaient-ils fait réfléchir les dirigeants anglais. Désormais, l'Angleterre n'allait plus vivre dans sa tour d'ivoire, en marge de la bataille mondiale pour l'hégémonie. Elle allait participer directement à la lutte.

L'EQUIPE DE LA ROSE ET QUELQUES EPINES

Ils avaient confiance, les Anglais, et personne encore ne doutait que le football britannique restait, foncièrement, le meilleur du monde. Si l'on en voulait une preuve, on n'avait qu'à examiner le résultat du match organisé par la F.I.F.A. qui, le 10 mai 1947, à Glasgow, opposa la Grande-Bretagne à une sélection du continent : 6 à 1 !

Cinq Anglais participèrent à cette rencontre (Swift, Hardwick, Matthews, Mannion et Lawton) et mirent à mal une sélection continentale aussi peu homogène que possible et que l'on semblait avoir formée et préparée pour subir l'assaut victorieux du football britannique. C'est du moins l'opinion de Julien Darui, qui gardait le but de l'équipe continentale ce jour-là, et qui en pleura de rage.

L'équipe d'Angleterre se prépara aux Championnats du monde 1950 en affrontant des équipes du proche continent. C'est ainsi qu'elle infligea des scores sévères à la Hollande (8-2 à Huddersfield, 1947), au Portugal (10-0 à Lisbonne, 1947), à la Suisse (6-0 à Highburg, 1949), à la Belgique (5-3 à Bruxelles, 1948) et surtout qu'elle surclassa l'Italie à Turin (4-0, 1948) et la France à Colombes (3-1, 1949).

La Rose, pourtant, contenait aussi quelques épines. Et l'Angleterre subit pendant cette période, un échec (0-0, en 1949, à Copenhague, devant le Danemark) et deux défaites (1-0, en 1947, à Zurich devant le verrou suisse et 3-1, en 1949, à Stockholm devant la Suède des Nordahl et des Jeppson).

Cette équipe anglaise, solidement assise sur Franklin, Etherington, Wright, Dickinson et efficacement tirée par les Matthews, Mannion, Finney, Mortensen, Mullen, paraissait digne de son passé, digne de son prestige intact. Un certain manque d'imagination et un jeu monocorde étaient compensés, semblait-il, par les vertus profondes d'un football tendu, dense, tranchant, décisif. Quand l'équipe nationale tout entière se mettait en mouvement, d'un seul élan, rien ne paraissait pouvoir s'opposer à la véhémence de ce torrent.

EN 1950, AU BRESIL, UNE FARCE ET UNE TRAGEDIE

Il fallut trois ans, les plus sombres du football anglais, de 1950 à 1953, pour que le voile fût levé. Il fallut trois ans, de la Coupe du monde au Brésil jusqu'au match contre la Hongrie, pour que l'on osât regarder en face la vérité toute nue. L'équipe d'Angleterre n'était plus une super-équipe ; le football anglais ne donnait plus la leçon aux autres. Le football anglais avait ses qualités et ses défauts, comme tout le monde. Et, au train où cela allait, ses défauts apparaissaient même plus cruellement que ses qualités.

Quand, le jeudi 29 juin 1950, on apprit qu'à Bel-Horizonte, en Coupe du monde, les Etats-Unis avaient battu l'Angleterre par 1 but à 0, on se refusa à croire à l'authenticité de la nouvelle qu'ont mit sur le compte d'une erreur de transmission. Il devait s'agir d'un 10 à 1 en faveur des Anglais. En fait, les Williams, Ramsey, Wright, Finney, Mannion, Mortensen et Milburn avaient bel et bien été battus par une formation hétéroclite de footballeurs complètement inconnus, pour la plupart émigrés aux U.S.A., comme le Belge Maca, les Portugais Souza et l'avant centre Gaetjens, un Haïtien, qui avait marqué, de la tête, le but unique de cet incroyable aventure.

Personne n'étant à l'abri d'un coup dur en football — et l'excès de confiance étant aussi préjudiciable que le sentiment de son infériorité — le « gag » de Bel-Horizonte n'aurait pas tiré à conséquence si, quelques jours plus tard, l'équipe anglaise, dûment prévenue, n'avait pas dû s'incliner, sur le même score (1-0), devant l'Espagne. Winterbottom avait pourtant fait appel à Stanley Matthews, qui n'avait pas joué devant les U.S.A., et l'équipe anglaise, ainsi composée, ne manquait pas d'allure : Williams — Ramsey, Hugues, Eckersley — Wright, Dickinson — Matthews, Mortensen, Milburn, Baily, Finney. L'Angleterre se trouvait éliminée de la première Coupe du monde à laquelle elle participait sans même avoir participé aux quarts de finale.

On pouvait, certes, lui trouver des excuses, et souligner que les footballeurs anglais étaient incapables de jouer convenablement à partir du mois de mai. On pouvait penser qu'il y avait deux équipes d'Angleterre : l'une qui se prêtait à tous les échanges internationaux, et qui étaient vulnérable, l'autre qui restait accrochée au sol natal, à la boue, au froid, à la brume, et qui demeurait invincible.

OU LES AVERTISSEMENTS SE MULTIPLIENT

Ce fut un rude coup néanmoins que la Coupe du monde 1950 porta au mythe de la suprématie anglaise, un premier coup qui commença à l'ébranler.

Il fallut attendre trois années pour que l'Angleterre consentît à baisser pavillon sur son propre terrain et perdît ses dernières illusions. Mais, avant de s'incliner devant la Hongrie, le 25 novembre 1953, avant de perdre sur son sol, elle commença par ne plus gagner.

En 1950 et 1951, trois équipes continentales rendirent visite à l'Angleterre : la Yougoslavie, la France et l'Autriche. La Yougoslavie, la première, parvint à tenir en échec l'équipe anglaise à Londres, le 22 novembre 1950 (2-2). Moins d'un an plus tard, le 3 octobre 1951, l'équipe de France, non seulement réussit la même performance (2-2), mais crut bien, à la 89e minute, qu'elle allait être la première à faire toucher les épaules à l'invincible Angleterre. Deux mois plus tard, l'Autriche, à son tour, réalisait un match nul à Wembley (toujours 2-2).

Ce fut là le tournant de l'histoire de l'équipe d'Angleterre, le moment où le destin hésita. Les avertissements qui lui étaient adressés étaient si nombreux et si nets qu'on espérait qu'elle en tiendrait compte et qu'elle saurait procéder aux remaniements nécessaires, transformer son jeu, modifier son organisation traditionnelle. Mais elle préférait se reposer sur les succès remportés ici et là (2-0 devant l'Argentine à Wembley en 1951, 3-0 à Zurich devant la Suisse en 1952, 5-0 devant la Belgique à Wembley en 1953) que de regarder la vérité en face.

Le 21 octobre 1953, un mois à peine avant la visite des Hongrois, les Anglais eurent une dernière occasion d'ouvrir les yeux. Il s'agissait, pour commémorer le 90e anniversaire de la fédération anglaise, d'un match opposant l'Angleterre à une sélection européenne et pompeusement baptisé Angleterre-Reste du monde. En fait, la sélection « mondiale » ne comprenait aucun joueur sud-américain et aucun Hongrois. Quoique formée et réunie hâtivement, cette sélection donna (comme l'écrivit alors Gabriel Hanot) « une leçon de tactique moderne à la conformiste et raide Angleterre ». Et elle eût, normalement et logiquement, gagné ce match (par 4 buts à 3), si, à la dernière minute, Mortensen n'avait obtenu un penalty en s'écroulant spectaculairement et volontairement dans la surface de réparation adverse.

Ce résultat ne trompa personne parmi ceux qui assistaient au déclin irrémédiable du football national anglais. J'écrivais moi-même, dans « France Football » du 20 octobre 1953 :

« Souhaitons au football anglais, auquel on ne rendra jamais assez hommage, de ne pas oublier que le 25 novembre prochain a lieu le seul match qui compte à nos yeux — auprès duquel « England-Rest of the World » n'est que fumée : Angleterre-Hongrie, à Londres. C'est ce jour-là que le monde entier tremblera pour le prestige de la vieille Angleterre. »

BILLY WRIGHT, LE TITRE

Avec 105 sélections nationales à son actif, Billy Wright doit être, avec Stanley Matthews, de loin le plus connu de tous les joueurs anglais. Maintenant qu'il a accepté la position de manager d'Arsenal, il n'est certainement pas près d'être oublié. Né à Ironbridge, près de Wolverhampton, Billy Wright était néanmoins un ardent supporter des lointains « Canonniers » d'Arsenal. Quand, à l'âge de 14 ans, il posa sa candidature à Wolverhampton, il lui fut d'abord répondu qu'il était trop petit et trop frêle pour pouvoir envisager la dure profession de joueur de football. Seule la pitié fit changer la décision.

Ce fut pendant la guerre que Billy Wright atteignait la maturité et, en 1946, il jouait — contre la Belgique — sa première partie internationale. Il avait été désigné pour occuper la position d'intérieur gauche, mais l'absence d'un joueur blessé amena un remaniement de la formation et Billy Wright se vit prier de jouer demi droit. De ce jour, plus une seule fois Billy Wright n'occupa d'autre position. Doué d'une résistance physique inépuisable, ce « garçon trop frêle » pratiquait un jeu tranchant où il y avait plus d'énergie que de finesse ; mais l'exemple de son dévouement à la cause de son équipe faisait de lui un capitaine rêvé. En devenant manager d'Arsenal, Billy Wright a réalisé son rêve de jeunesse. Il fut 85 fois capitaine de l'équipe de la Rose et « footballeur de l'année » en 1952.

MATTHEWS LE SORCIER

A 47 ans, il reste le plus fameux de tous les joueurs anglais. Il est une légende vivante connue dans le monde entier. C'était le fils d'un boxeur fameux à l'époque, Jack Matthews — dit « le barbier de Hanley » — qui lui donna le goût de la pratique intensive de la culture physique. International scolaire, il joua dans l'équipe fanion de Stoke City à 16 ans et fut international à 19 ans (en 1935). Ses débuts internationaux ne furent cependant pas un succès. Il fallut plusieurs saisons à Matthews pour s'adapter à l'équipe nationale, pour laquelle il joua 59 fois.

Parmi les innombrables hauts faits qu'il est possible de citer concernant Stanley Matthews, il faut rappeler celui de la rencontre Angleterre-Tchécoslovaquie, sur le terrain de Tottenham, en 1938. Matthews, qui a toujours été un ailier droit, avait été obligé de prendre la place de John Crayston (qui devait devenir manager d'Arsenal) à l'intérieur droit. De cette position inaccoutumée, Matthews marqua trois buts de son pied... gauche. L'Angleterre remportait la partie par 5 buts à 2.

Transféré à Blackpool pour la ridicule somme de 11.500 livres, il devint le « Sorcier » ou le « Magicien » de cette équipe qu'il abandonna l'an dernier pour retourner à Stoke City — maintenant un club de seconde division — où il attire d'énormes foules. Son fils Stanley est le plus grand espoir du tennis anglais.

ANGLETERRE-HONGRIE : LA VERITE EN FACE

On ne tremblera pas longtemps, en vérité. Dès la 45e seconde de ce « match du siècle », joué devant 100.000 Anglais médusés, l'avant centre hongrois Hidegkuti, servi par Kocsis, mit d'une feinte « dans le vent » son adversaire direct Johnston et plaça de 20 mètres un tir si tendu et si précis que Merrick s'inclina sans esquisser une parade. Six fois, en tout, le gardien anglais dut s'avouer battu cet après-midi-là, et j'ai conservé le souvenir inoubliable d'une victoire hongroise, inchiffrable en vérité, d'une victoire totale, écrasante, définitive.

Sans doute s'agissait-il de la plus grande équipe de football qu'on vit jamais sur un stade ; sans doute aucune autre équipe au monde n'aurait su obtenir pareil résultat à Wembley. Mais, quelle que soit la force de la Hongrie, il était dur pour le football anglais de reconnaître sa faiblesse relative. Jusqu'au 25 décembre 1953, on pouvait penser que l'Angleterre somnolait, mais qu'elle se réveillerait le jour où cela en vaudrait la peine. Mais, ce jour-là, la preuve cruciale fut administrée que l'Angleterre, en football, ne dominait plus le monde et qu'elle aurait beaucoup de chemin à faire avant de le dominer à nouveau.

Rappelons la formation des deux équipes qui s'affrontèrent, en cet après-midi « historique », sous les ordres de l'arbitre hollandais M. Horn :

ANGLETERRE : Merrick — Ramsey, Johnston, Eckersley — Wright, Dickinson — Matthews, Taylor, Mortensen, Sewell, Robb.

HONGRIE : Grosics (puis Geller) — Budzanski, Lorant, Lantos — Boszik, Zakarias — Budai, Kocsis, Hidegkuti, Puskas, Csibor.

NEUF ANS SANS CHANGER DE VITESSE

Neuf ans se sont écoulés depuis le naufrage de Wembley. L'équipe d'Angleterre, toujours confiée à l'opiniâtre Walter Winterbottom, est restée fidèle à sa politique de présence et elle a multiplié ses contacts internationaux. Elle a reçu les meilleures équipes du globe et leur a rendu visite ; elle a même effectué deux tournées en Amérique du Sud (1953 et 1959) ; et elle a participé à trois Coupes du monde.

Ses résultats n'ont été ni très mauvais ni très brillants, mais moyens, modestes, neutres. Comme si l'Angleterre, assommée par les Hongrois en 1953, n'avait jamais réussi à reprendre complètement ses esprits.

1. Moins d'un an après le désastre de Wembley, l'équipe anglaise se rendit à Budapest à la recherche d'une revanche. Hélas ! c'est une nouvelle leçon, plus dure encore que la première, qu'elle reçut des mêmes Hongrois : 7 buts à 1.

Autre échec cuisant : celui qu'elle subit, en 1958, à Belgrade devant la Yougoslavie : 5 à 0.

Retenons encore, au passif de l'Angleterre, une défaite à Madrid devant l'Espagne (3-0, en 1960), un échec à Paris devant la France (1-0, en 1955) et à Vienne devant l'Autriche (3-1, en 1961) et, sur son terrain, un deuxième « affront », face à la Suède conduite par Simonsson (2-3, en 1959).

A l'actif des Anglais, il faut signaler quelques scores-fleuves (4-1 et 4-2 devant l'Espagne à Wembley, en 1956 et 1960 ! 4-0 devant la France à Wembley, en 1958 ; 5-0 devant l'U.R.S.S, à Wembley, en 1958 ; 9-0 devant le Luxembourg à Luxembourg en 1960 ; 8-0 devant le Mexique à Wembley, en 1960) et de bonnes performances (devant l'Allemagne, 3-1 à Wembley et à Berlin, en 1955 et 1956 ; devant l'Autriche, 3-1 à Wembley en 1962 ; devant l'Italie 2-2 à Wembley et 3-2 à Rome, en 1959 et 1961, etc.).

2. Les deux tournées en Amérique se soldèrent par des résultats à peine honorables.

En 1953 : une victoire sur le Chili à Santiago (2-1), une défaite devant l'Uruguay à Montevideo (1-2) et un match interrompu par la pluie, à Buenos-Aires, après vingt minutes de jeu, alors que la marque était nulle (0-0).

En 1959 : trois échecs assez retentissants, devant le Brésil (2-0), le Pérou (4-1) et le Mexique (2-1), pour une seule victoire sans signification devant les U.S.A. (8-1).

3. Le 13 août 1955, à Belfast, la F.I.F.A. crut bon d'organiser, une fois encore, une rencontre opposant la Grande-Bretagne à une sélection du continent. On s'aperçut alors que les temps étaient changés et que le football britannique n'impressionnait plus personne. C'est par 4 buts à 1 que les continentaux (où jouaient Jonquet, Kopa et Vincent, dominèrent les Britanniques (qui ne comptaient d'ailleurs que trois Anglais dans leurs rangs : l'arrière Sillet et les avants Matthews et Bentley.)

LA LIMITE A NE PAS DEPASSER : LES QUARTS DE FINALE

4. En Coupe du monde, l'Angleterre s'est comportée d'une manière remarquablement égale... dans la moyenne.

En 1954, en Suisse, les Anglais (comme l'écrivit Jacques de Ryswick) « ne firent ni mieux ni plus mal que ce qu'on attendait d'eux : jusqu'à nouvel ordre, leur football carré, rigide, monocorde, monorythme, solide dans son exécution comme dans ses traditions, mais aujourd'hui dépassé aussi bien en cadence qu'en forme et en esprit, est rentré dans le rang. Menant 3-1 devant les Belges au bout d'une heure de jeu, après avoir réalisé une fort honnête démonstration de **football d'étude** (j'ai presque envie d'écrire de **football de confection**), les Anglais ne surent jamais passer une vitesse supplémentaire ni imaginer quoi que ce soit pour enrayer l'énergique sursaut belge de fin de partie (4-4). Ils accédèrent par la suite aux quarts de finale, en compagnie des Suisses qu'ils avaient battus (2-0). Et ils tombèrent devant l'Uruguay (2-4), sans bruit, sans éclat, je dirai presque sans réaction, tout naturellement, en ouvriers consciencieux manœuvrant à leur rythme immuable, et attendant placidement, non pas la sortie de l'usine, mais l'heure de l'inéluctable élimination. » Le plus grave, c'est que le meilleur joueur anglais ait été le quadragénaire Stanley Matthews, dans une équipe composée de Merrick — Staniforth, Wright, Byrne — Mac Garry, Dickinson — Matthews, Broadis Loftthouse, Wilshaw, Finney.

En 1958, en Suède, l'Angleterre réalisa, dans son groupe, trois matches nuls, face à l'U.R.S.S. (2-2), au Brésil (0-0) et à l'Autriche (2-2). Elle dut alors disputer un match d'appui contre l'U.R.S.S., match qu'elle perdit (1-0) après avoir joué de malchance. Mais les conclusions étaient les mêmes que d'habitude : manque d'imagination, football périmé. Les moins décevants des sélectionnés anglais furent l'arrière central Wright et le gardien Mac Donald. L'attaque, elle, fut franchement décevante, malgré (ou à cause de) la présence du centre avant Kevan, puissant comme un taureau, mais si maladroit que l'Italien Vittorio Pozzo put écrire : « C'est un scandale pour le football anglais d'avoir sélectionné Kevan. »

En 1962, enfin, au Chili, l'Angleterre eut exactement le comportement qu'on pouvait attendre, un comportement « d'équipe du milieu ». Elle était supérieure aux équipes faibles (elle battit nettement la pauvre équipe d'Argentine) et inférieure aux équipes fortes (elle fut dominée par la Hongrie et éliminée en quart de finale, sans histoire, par le Brésil). Ses meilleurs éléments furent l'arrière droit Armfield, l'allier gauche Charlton et l'intérieur Haynes.

LE « METRE ETALON » DU FOOTBALL MONDIAL

J'ai écrit, après la dernière Coupe du monde, que l'Angleterre était actuellement le « mètre étalon » du football national. Je voulais dire qu'elle pouvait exactement servir à mesurer la valeur de n'importe quelle nation. Car elle est toujours remarquablement égale à elle-même, incapable de se surpasser, mais toujours en possession de ses moyens. Toujours battue par les pays qui « mesurent » 1 m. 20 ; mais triomphant toujours de ceux qui ne font que 80 centimètres ! Le contraire, en somme de l'équipe de France, que l'on trouve tour à tour au sommet (1958) ou dans les abîmes (1962).

Le football anglais, il est vrai, n'a pas eu de chance. Il a perdu en février 1859, dans la catastrophe aérienne de Munich, la fine fleur de son élite et des joueurs, comme Taylor et surtout Edwards, susceptibles d'infuser une sève nouvelle dans l'équipe de la Rose. De même, en 1961, une attaque anglaise, qui paraissait redoutable, fut démembrée par les transferts en Italie de Greaves et de Hitchens.

Curieux destin que celui de cette équipe anglaise, peu à peu rentrée dans le rang après avoir domnié le monde. Elle semble immobile, alors que, partout ailleurs, le football est en marche. Elle semble ignorer le sens du mot progrès et du mot évolution.

FRANK SWIFT LE COLOSSE EMOTIF

FRANK SWIFT, le plus fameux de tous les gardiens de but, est considéré par beaucoup comme ayant été le plus complet portier anglais. Frank Swift était un géant en taille et en stature. Il était, de plus, une personnalité capable de plaire aux foules comme peu de joueurs en sont capables. Maître absolu de sa zone, Swift possédait une énorme influence sur le reste de son équipe. C'est lui qui fut le premier à lancer une attaque en faisant une passe précise à l'homme démarqué. Son sang-froid était proverbial. On cite le cas d'une partie jouée à Zurich où la foule envahit le terrain et où les choses allaient tourner en émeute, quand Frank Swift saisit un parapluie brandi par un énergumène, l'ouvrit et se mit à monter la garde, le parapluie à l'épaule devant ses filets. La scène fit tourner la colère populaire en un éclat de rire général.

Pourtant, Swift était émotif, comme il le prouva quand — à l'âge de 19 ans — il s'évanouit dans le but qu'il avait défendu victorieusement pour son unique club, Manchester City, dans la finale de la Coupe en 1934. Swift dut être ranimé pour être présenté à George V. En 1943, il jouait pour la première fois pour l'Angleterre, puis devint le titulaire régulier du poste. Sa réputation était si grande que l'honneur lui fut fait d'être nommé capitaine de l'équipe nationale (contre l'Italie en 1948). C'est l'unique fois où cet honneur a été conféré à un gardien de but en Angleterre. Il prit sa retraite en 1949. Il succomba dans la catastrophe de Munich (il était alors devenu journaliste).

TOM FINNEY LE PLOMBIER DE PRESTON

TOM FINNEY a été pendant des années le rival de Stanley Matthews pour le poste d'ailier droit de l'équipe d'Angleterre. Mais un jour, tout changea lorsqu'il fut décidé d'essayer cet ailier droit à l'aile gauche. Il joua aussi bien qu'à sa position d'ailier droit à Preston North End, son club.

Tom Finney est né à Preston et il n'a jamais quitté « PNE ». D'aspect fragile, très blond, Tom Finney a toujours possédé un commerce de plombier, ce qui lui a valu d'être connu partout comme le « Plombier de Preston ».

Tom Finney fut appelé 72 fois à jouer pour son pays, et le jour où il prit sa retraite fut considéré comme désastreux pour le football anglais. Il avait mené son équipe de club à la seconde place des Championnats en 1953 (ne manquant le titre qu'au goal-average) et à la finale de la Coupe d'Angleterre en 1954. Durant la guerre — en 1941 — il avait déjà participé à la finale de la Coupe entre Arsenal et Preston. Il fit partie de l'équipe d'Angleterre qui joua quatorze parties sans connaître la défaite, n'enregistrant qu'un seul résultat nul.

C'est le seul joueur anglais qui ait obtenu à deux reprises (1954 et 1957) le titre de « footballeur de l'année ».

WILF MANNION LE MAUVAIS CARACTÈRE

WILF MANNION est un autre cas de ces exceptionnels « intérieurs » produits en Angleterre. Mannion fit partie de la toute grande équipe d'Angleterre de l'après-guerre dans laquelle brillaient Carter et autres Matthews et Tommy Lawton. Wilf Mannion est souvent décrit comme ayant été un « joueur fantastique ». Né à Middlesbrough — une de ces régions qui paraissent toujours produire des joueurs de classe — il joignait le team local comme junior. Dès avant la guerre, Wilf Mannion prenait place parmi les vedettes. Les hostilités le voyaient mobilisé dans les Green Howards, un fameux régiment du Yorkshire, son comté natal.

Bien qu'ayant participé à 26 rencontres internationales (en 1947, 1949 et 1952 Mannion jouait contre la France), Mannion n'était pas un joueur stable ni facile à diriger. Il eut des difficultés avec son club et, depuis qu'il a pris sa retraite, il tenta sa chance comme manager, mais sans succès. Le plus grand souvenir laissé par Wilf Mannion fut sa prestigieuse performance lors de la rencontre Grande-Bretagne - Reste de l'Europe. La partie avait soulevé un intérêt considérable à travers toute l'Europe et le stade géant de Hampden Park, à Glasgow, avait accueilli près de 150.000 spectateurs. Wilf Mannion marqua deux buts et fut à l'origine du troisième dans la victoire des Britanniques par 6-1.

ALF RAMSAY L'IDOLE

ALF RAMSAY est né à Dagenham (le berceau des Ford anglaises), Alf Ramsay est le prototype de l'arrière « penseur », qui « sent » comment il pourra transformer une attaque adverse en une dangereuse contre-attaque. Devenu le manager d'Ipswich, Alf Ramsay peut se flatter d'avoir mené cette équipe de la 3e Division à gagner le Championnat en six saisons en ne faisant usage que d'éléments en général rejetés par d'autres clubs.

Alf Ramsay débuta dans la carrière comme intérieur de l'équipe de Division II de Southampton. La première des 32 sélections nationales d'Alf Ramsay (contre la Suisse) datait de 1949, alors qu'il jouait encore en Division II. Bientôt, il joignait Tottenham et participait au fameux haut fait réussi par les Spurs en gagnant le Championnat de Division II et celui de Division I en deux années (1950 et 1951). A cette époque, Alf Ramsay jouait derrière Bill Nicholson, devenu depuis manager des Spurs.

Alf Ramsay est un silencieux. S'il ne dit mot, il pense beaucoup. Sa technique a toujours été — sur le terrain et dans le fauteuil directorial — de tenter d'obtenir le maximum avec des moyens réduits. Il était l'idole des supporters des Spurs. Il est aujourd'hui le dieu des partisans d'Ipswich.

JIMMY HAGAN LE FILLEUL DE STANLEY ROUS

JIMMY HAGAN est un des plus intelligents intérieurs anglais de l'après-guerre. Né à Washington (en Angleterre), dans une région fameuse pour le nombre de très bons joueurs qu'elle a donnés aux Britanniques (le frère de Jimmy Hagan fut un autre joueur fort connu : Alfi Hagan, de Newcastle United F.C.). Malheureusement, comme ce fut le cas pour de nombreux très bons joueurs, la dernière guerre priva Jimmy Hagan de la chance d'atteindre au niveau de popularité que méritait sa classe. C'est ce qui fit qu'il ne fut sélectionné qu'en quatre occasions (y compris contre la France en 1946).

Jimmy Hagan était un joueur très intelligent, qui se servait beaucoup plus de son cerveau que de ses jambes. Il était une excellent exemple de l'intérieur créateur d'ouvertures et capable de saisir les moindres occasions. Jimmy Hagan avait débuté à Derby County. Il passa à Blackpool avant de terminer sa carrière de joueur à Sheffield United. Aujourd'hui, il est manager du populaire Peterborough, récemment admis dans la Ligue d'Angleterre. Son fils est un filleul de Sir Stanley Rous, un fait qui en dit long sur l'estime dans lequel ce joueur au grand style était tenu par les dirigeants du football anglais.

IV APRÈS LES LEÇONS DU CHILI (1962)

QUATRE ANS POUR ORGANISER ET GAGNER LA COUPE DU MONDE

PAR MARCEL GILLOT

OU en est actuellement l'équipe anglaise ? Les dernières références sont celles du Championnat du monde 1962 au Chili. Dans la phase préliminaire, elle élimina le Luxembourg (4-1) et le Portugal (2-0), se qualifiant pour la phase finale. A Rancagua, dans le groupe 4, elle fut battue (2-1) par la Hongrie, battit (3-1) l'Argentine et fit match nul (0-0) avec la Bulgarie. Terminant seconde du groupe derrière la Hongrie, elle fut qualifiée pour les quarts de finale. Elle fut éliminée alors sans rémission par le Brésil (3-1). Au cours de cette Coupe du monde, l'équipe de la Rose ne fit jamais grosse impression. Il n'y eut aucun progrès sensible constaté dans son jeu et sa méthode.

Au moment d'Angleterre-France à Sheffield, où en est-elle ? Va-t-elle enfin rompre avec son splendide isolement, s'ouvrir davantage aux méthodes modernes ? N'oublions pas aussi que l'Angleterre va organiser le Championnat du monde 1966 à Londres. Pour l'organisation, on peut lui faire confiance, c'est déjà commencé. Il y a partout de vastes stades et le vieux Wembley lui-même, inauguré le 28 avril 1923 est déjà en voie de modernisation. « Tout sera méticuleusement mis au point », nous a déclaré Billy Wright lorsque nous sommes allé le voir à Londres.

Voilà donc pour l'organisation. Mais pour le jeu lui-même ? Il semble bien qu'en ce qui concerne la Coupe d'Europe des Nations, il ne faudra pas s'attendre à de grands changements. C'est encore Billy Wright qui nous a dit que, si les méthodes d'entraînement avaient évolué (davantage de travail avec le ballon) la sélection serait encore trop disparate...

La confiance, certes, est là, mais on n'improvise pas une équipe nationale en réunissant les noms les plus célèbres, issus de formations aux styles différents. Il faudra attendre la nomination d'un directeur de l'équipe d'Angleterre, le 1er janvier prochain (Walter Winterbottom, démissionnaire à la suite des critiques portées contre lui, conservant son poste jusqu'à cette date) pour voir si les Anglais vont innover en matière de représentation nationale.

C'est l'Anglais sir Stanley Rous, président de la F.I.F.A., qui a dit : « Nous entamons une nouvelle décade qui apportera des changements dans le football de notre pays, une décade qui va voir aussi le centenaire de la F.A. Cent années, c'est bien long, mais une des grandes qualités du football, c'est sa possibilité d'évolution. Il faut reconnaitre que la tradition a besoin d'être revue et corrigée là où cela est devenu nécessaire. Le football est maintenant le plus grand sport du monde, il est mouvant, et il présente toujours de nouveaux sentiers à explorer. »

C'est la reconnaissance implicite, et c'est même presque impératif, que quelque chose de grand doit être fait outre-Manche pour redonner au football une place qu'il a perdue sur le plan mondial.

Par contre, autre son de cloche chez Mr Alan Hardaker secrétaire général de la Football League, un homme moins évolué, plus traditionnaliste, un vrai « îlien » :

« Le football dans notre pays n'est pas du tout si médiocre que nous sommes portés à le croire. Il présente au contraire beaucoup plus de bonnes choses que de mauvaises. J'aimerai bien que l'on parle des bonnes, alors même que l'on s'efforce d'éliminer les mauvaises. »

Des œillères, il semble bien que Johny Haynes, capitaine de l'équipe d'Angleterre, en ait aussi, lorsqu'il déclare : « Nous aurions battu n'importe quelle équipe au Chili si nous n'étions pas tombés sur le Brésil en quart de finale. D'ailleurs j'ai toujours douté qu'une formation européenne puisse triompher là-bas. Croyez-moi, nous n'allons pas lécher nos plaies. Nous attendons 1966, et la revanche. »

C'est le journaliste Frank Butler, réaliste, lui, qui s'exclame : « Je préviens l'Angleterre d'avoir à porter ses efforts sur le contrôle de balle, d'ici 1966, plutôt que de bâtir des plans défensifs qui ruinent le football. »

C'est enfin l'homme de la rue, un Londonien, Mr P.J. Howden, comptable, interrogé « au débotté », qui nous a répondu : « Pourquoi vous inquiéter de l'équipe d'Angleterre ? Laissez-la travailler en paix. Vous aurez la réponse en 1966. »

Après tout...

ARMFIELD L'ARRIÈRE QU'IL FALLAIT

JIMMY ARMFIELD (Blackpool et Angleterre) est un arrière à la fois puissant, décidé et intelligent.

Né à Manchester, il a été découvert alors qu'il était encore écolier à Blackpool, par un « talent-scout » des Midlands. Stanley Matthews l'a beaucoup conseillé.

Il décrocha ses premiers galons d'international dans l'équipe des « moins de 23 ans » dont il devint le capitaine avant dêtre sélectionné « A » pour la première fois en 1959 devant le Brésil.

En 1959, également, il reçut le « Billy Wright Trophy » décerné au jeune footballeur de l'année qui fait montre des meilleures qualités.

JOHNY HAYNES L'ADJUDANT CAPITAINE

JOHNY HAYNES se révéla voilà onze ans, à l'occasion d'une rencontre Angleterre-Ecosse « scolaire ». Le match fut joué devant 55.000 spectateurs (!) à Wembley, et Johny fut considéré comme un enfant prodige. Il devint successivement international junior, espoir et enfin titulaire de la grande équipe d'Angleterre. Il en est le capitaine depuis 1960. Haynes, appartient à Fulham. Des clubs italiens lui avaient fait un pont d'or, mais il a préféré rester à Fulham. C'est un joueur (avant centre) complet, buteur et organisateur, modeste dans la vie, mais du genre « adjudant » sur le terrain. Il a été en début de saison sérieusement blessé et ne jouera pas contre la France à Sheffield.

BOBBY CHARLTON L'INQUIET

BOBBY CHARLTON appartient à Manchester United. C'est un rescapé de la catastrophe de Munich, et il fut très long à se remettre.

De taille moyenne, âgé de 24 ans, Charlton a été déjà malgré son âge 35 fois sélectionné. C'est un gaucher, qui peut jouer aussi bien ailier qu'inter, à gauche naturellement. Le public l'adore. Il marque des buts, mais c'est un inquiet, il a toujours peur de mal faire, et se présente contracté sur un terrain. « A l'arrivée » pourtant, les résultats sont là. C'est peut-être le meilleur joueur anglais actuel, car il est rapide, dribble et tire bien.

FRANCE-ANGLETERRE : UNE HISTOIRE TOURMENTÉE

LA série des matches entre la France et l'Angleterre constitue un lourd passif pour notre équipe nationale : 24 matches, 4 victoires, 2 matches nuls, 18 défaites ; 26 buts pour, 111 contre. Il est vrai que de 1900 à 1930 environ, les Britanniques étaient considérés comme les maîtres du monde.

Le premier France-Angleterre eut lieu le 1er novembre 1906 au Parc des Princes et se solda par un 15-0 sans appel.

Le dernier à Sheffield (3 octobre) pour la Coupe d'Europe des Nations. Nous allons, par quelques étapes, faire revivre à nos lecteurs la longue histoire de ces matches entre les deux pays.

1. — A l'origine de ces rencontres, les Français étaient si faibles que les Anglais ne leur opposaient que leurs amateurs, ce qui ne les empêchait pas de gagner 15-0 en

1906, 12-0 en 1908, 11-0 en 1909, 10-1 en 1910, le nom de Mouton devant passer à la postérité, puisque c'était le patronyme de l'avant français qui eut l'honneur de marquer le premier but aux Anglais.

Pourtant, le France - Angleterre le plus typique de ces temps héroïques ne figure pas au palmarès des rencontres, parce qu'il fut conclu entre deux Fédérations dissidentes — mais où était la dissidence à cette époque ? — l'U.S.F.S.A. (française) et l'Amateur Football Association (anglaise). Le match eut lieu à Ipswich — la ville du club champion d'Angleterre 62 — le 12 mars 1910. Le malheureux Tillet était dans les buts. Gabriel Hanot jouait arrière et Victor Denis demi centre. Les Français furent battus 20-0. Tous les avants anglais marquèrent. L'avant centre se « régala : 7 buts à lui seul. Quand il parle de ce match, Victor Denis rappelle : « Je n'ai jamais autant couru et je n'ai jamais aussi peu vu la balle. Pendant que nous nous démenions comme des diables à l'arrière, nos cinq avants étaient bien en ligne, sur la ligne médiane, attendant, pour foncer vers le but adverse, des balles que nous étions bien incapables de leur fournir. »

2. — Les Français réalisèrent-ils rapidement de nets progrès ? Toujours est-il qu'après 1910 les résultats furent moins catastrophiques : 3-0 en 1911, 4-1 en 1913, 5-0 en 1920 pour la reprise après la première guerre mondiale ; et puis, le 5 mai 1921...

5 mai 1921 ! C'était le centenaire de la mort de Napoléon : un anniversaire qui ne pouvait laisser indifférent aucun Français se trouvant face à un Anglais, surtout au lendemain de la tourmente de 1914-1918. En ce jour d'Ascension, cinquante mille personnes peut-être s'étaient portées vers un stade Pershing ne pouvant accueillir que trente mille spectateurs, et dont il avait fallu fermer les portes au moins deux heures avant

le coup d'envoi. On aurait dit que la foule sentait qu'il allait se passer quelque chose de grand.

Les Anglais présentaient pourtant leur meilleure équipe amateur. Les Français ne se laissèrent pas intimider. Dès la 6e minute, un centre de Dubly était converti en but par Dewaquez. Les Anglais égalisèrent presque aussitôt (9e). Mais, en deuxième mi-temps, un autre centre de Dubly était repris par Boyer et la France l'emportait par 2 à 1. Dubly, héros du jour, était porté en triomphe.

Les noms des onze vainqueurs : Cottenet — Vanco, Gomblin — Hugues, Jourdo, Bonnardel — Dewaquez, Boyer, P. Nicolas, Bard, Dubly.

3. — Surpris, les Anglais décidèrent, dès lors, de « teinter » fortement leur équipe amateur avec des professionnels, huit au moins de ceux-ci prenant désormais place dans l'équipe à la Rose. Alors, la série des succès britanniques reprit (4-1, 3-1, 3-2, 6-0, 5-1, 4-1) jusqu'en 1931.

C'était à Colombes, le 13 mai, dix ans après Pershing.

Un mois plus tôt, la France avait bien battu l'Allemagne, mais par 1 à 0, grâce à un ballon que le demi Muxenberg avait détourné dans ses filets. Rien ne laissait prévoir un événement : l'équipe anglaise était excellente. La presse d'outre - Manche la donnait comme « bonne en défense et pénétrante et attaque ». Le onze français n'avait rien d'exceptionnel. Or, à la mi-temps, il menait par 3 à 1 (buts de L. Laurent, Mercier et Langiller) et, à la fin, il enlevait le match par 5 à 2 (Delfour et Mercier ayant encore marqué).

A cette occasion, le « Kicker », hebdomadaire allemand, écrivit : « Ce fut une bombe sur le Continent. » Mr. Kingscott, qui avait la charge de l'équipe anglaise, essaya d'expliquer la défaite en disant que les Français « étaient en meilleure condition parce qu'ils avaient subi un entraînement approprié. » Gaston Barreau

stoppa net les explications de Kingscott en déclarant que nos joueurs avaient été réunis la veille du match. Et il ajouta : « Nous ne considérons pas nos joueurs comme les égaux des professionnels anglais. Nous sommes satisfaits de la victoire, rien de plus. »

4. — A partir de 1931, les Anglais, beaux joueurs, se mirent à inviter chaque année une équipe continentale qui avait battu la leur ou qui l'avait impressionnée. Après l'Espagne (1931) et l'Autriche (1932), la France fut invitée en 1933, le 6 décembre, à Stamford Bridge, terrain de Tottenham. Des Sablaises, en costume, vinrent offrir des fleurs aux joueurs anglais avant le coup d'envoi. Cette petite cérémonie étonna les spectateurs, les jupes courtes des Sablaises — plus courtes que les « flottants » de leurs joueurs — les choquèrent ou les amusèrent, selon leur humeur.

La France fut terriblement dominée, surtout en première mi-temps, où elle encaissa 3 buts dont deux sur coups francs. Défossé était-il si sûr de lui ? Ne connaissait-il pas la puissance de frappe des Anglais ? Au lieu de ré-

clamer le traditionnel « mur » de protection, il fit écarter ses joueurs. Crooks envoya un boulet qui fit trembler les filets. Sur le deuxième coup franc, même mise en scène. Cette fois, ce fut l'autre ailier, Brook, qui le tira et obtint exactement le même résultat. Veinante, isolé à l'aile pendant une heure et quart, passa inter et sauva l'honneur dans les dernières minutes (4-1). Les Anglais s'étonnèrent que l'on ait pu ignorer si longtemps (cinq quarts d'heure sur six)

un tel joueur, « le plus doué de tous ceux qui étaient venus à Stamford Bridge avec l'équipe de France. »

5. — Malgré son lourd passif vis-à-vis de l'Angleterre, la France peut s'énorgueillir d'un titre de gloire Elle fut la première équipe à tenir le onze de la Rose en échec sur son propre sol (2-2), à Wembley, le 26 mai 45. Les Anglais n'acceptèrent jamais de classer ce match dans la catégorie « international ». Ils l'appelèrent le « Victory Match », prétextant que pour eux la guerre n'était pas finie.

Ce match fut illustré par deux hauts faits. L'Angleterre menait 2-1 (buts de Carter pour l'Angleterre, but de Vaast pour la France). Elle obtint un penalty. Smith, l'ailier gauche à frappe terrible, fut chargé de le tirer. Darui, très observateur, devina que Smith allait tirer dans le coin droit du but. Il prit sa chance, plongea résolument et détourna la balle en corner. A la 89e minute, Heisserer, le meilleur Français du match, égalisa. Les troupes françaises stationnées à Londres avaient déjà fait un vibrant accueil à notre équipe. Le match terminé, nos joueurs furent portés en triomphe. Tard dans la nuit, les rues de Londres résonnèrent d'accents français.

Ce brillant résultat fut confirmé l'année suivante à Colombes où les nôtres l'emportèrent par 2 à 1 grâce à un but — assez heureux — de Prouff qui, de l'aile, envoya une longue balle qui trompa Williams.

6. — La France faillit même être la première équipe à battre l'Angleterre chez elle. C'était le 3 octobre 1951 (21, 31, 51 : les bonnes années !) à Highbury.

Le match commença bien mal pourtant. Le match n'était pas commencé depuis quatre minutes que Firoud prenait à contre-pied Vignal, témérairement avancé, et marquait contre son camp. Le stade fut parcouru par un « oh ! » qui voulait être un curieux mélange de pitié et d'ironie. Il pouvait se traduire ainsi : « Pauvres Français ! Ils ne sont pas forts et ils marquent déjà contre leur camp. » Pas forts, les Français ? En tout cas, pendant une bonne demi-heure, et presque aussitôt après ce coup malheureux, ils donnèrent une véritable leçon de football aux Anglais. Ils souffrirent peut-être en seconde mi-temps devant une équipe anglaise mortifiée, mais le souple et adroit Jonquet fit un match homérique. Dans la noblesse du football, on aurait pu lui donner le titre de « duc de Highbury » tant il fut sublime. Et à quelques minutes de la fin du match, sur une tranchante contre-attaque, Grumellon se trouva seul devant Williams. Il frappa dans le sol et le gardien anglais déjà complètement déséquilibré fut assez heureux pour se trouver sur la trajectoire du ballon.

Quelques jours plus tard, Grumellon devait aller dix fois de suite au cinéma pour revoir, par les actualités, comment il avait bien pu manquer ce but immanquable.

7. — Une victoire (1-0) à Colombes, en 1955, suivit ce mémorable match nul ; mais l'équipe de France reste sur le « désastre de Wembley » (4-0) du 27 novembre 1957.

La France venait de se qualifier pour la Suède. Paul Nicolas voulait trouver des talents nouveaux. Il lança dans l'arène Zitouni, R. Tylinski, Bollini, Domingo, Douis. Expérience sympathique mais combien dangereuse car l'Angleterre n'est jamais aussi forte que chez elle au mois de novembre. Ce fut la catastrophe, malgré un match héroïque de Abbes, sérieusement blessé aux reins en fin de partie. C'est cette déroute que les nôtres s'efforceront d'effacer en ce mercredi 3 octobre, anniversaire du fameux match de 1951 !

TOUS LES MATCHES DE L'ANGLETERRE PROFESSIONNELLE

ANGLETERRE - ESPAGNE

1929	Madrid : Espagne b. Angleterre	4—3
1931	Highbury : Angleterre b. Espagne	7—1
1950	Rio (C.M.) : Espagne b. Angleterre	1—0
1955	Madrid : Angleterre et Espagne	1—1
1956	Wembley : Angleterre b. Espagne	4—1
1960	Madrid : Espagne b. Angleterre	3—0
1960	Wembley : Angleterre b. Espagne	4—2

BILAN : 3 VICTOIRES à 3 ET UN MATCH NUL

ANGLETERRE - BRESIL

1956	Wembley : Angleterre b. Brésil	4—2
1958	Goeteborg (C.M.) : Angleterre et Brésil	0—0
1959	Rio : Brésil b. Angleterre	2—0
1962	Chili (C.M.) : Brésil b. Angleterre	3—1

BILAN : 2 VICTOIRES A 1 POUR LE BRESIL ET UN MATCH NUL

ANGLETERRE - FRANCE

1923	Paris : Angleterre b. France	4—1
1924	Paris : Angleterre b. France	3—1
1925	Paris : Angleterre b. France	3—2
1927	Paris : Angleterre b. France	6—0
1928	Paris : Angleterre b. France	5—1
1929	Paris : Angleterre b. France	4—1
1931	Paris : France b. Angleterre	5—2
1933	Tottenham : Angleterre b. France	4—1
1938	Paris : Angleterre b. France	4—2
1945	Wembley : Angleterre et France	2—2
1946	Paris : France b. Angleterre	2—1
1947	Highbury : Angleterre b. France	3—0
1949	Paris : Angleterre b. France	3—1
1951	Highbury : Angleterre et France	2—2
1955	Paris : France b. Angleterre	1—0
1958	Wembley : Angleterre b. France	4—0

BILAN : 11 VICTOIRES A 3 ET 2 MATCHES NULS

ANGLETERRE - BELGIQUE

1921	Bruxelles : Angleterre b. Belgique	2—0
1923	Highbury : Angleterre b. Belgique	6—1
1923	Anvers : Angleterre et Belgique	2—2
1924	West Bromwich : Angleterre b. Belgique	4—0
1926	Anvers : Angleterre b. Belgique	5—3
1927	Bruxelles : Angleterre b. Belgique	9—1
1928	Anvers : Angleterre b. Belgique	3—1
1929	Bruxelles : Angleterre b. Belgique	5—1
1931	Bruxelles : Angleterre b. Belgique	4—1
1936	Bruxelles : Belgique b. Angleterre	3—2
1946	Wembley : Angleterre b. Belgique	2—0
1948	Bruxelles : Angleterre b. Belgique	5—3
1950	Bruxelles : Angleterre b. Belgique	4—1
1953	Wembley : Angleterre b. Belgique	5—0
1954	Bâle (C.M.) : Angleterre et Belgique	4—4

BILAN : 12 VICTOIRES A 1 ET 2 MATCHES NULS

ANGLETERRE - AFRIQUE DU SUD

1910	Durban : Angleterre b. Afrique du Sud	3—0
1910	Johannesburg : Anglet. b. Afrique du Sud	6—2
1910	Capetown : Angleterre b. Afrique du Sud	6—3
1920	Durban : Angleterre b. Afrique du Sud	3—1
1920	Johannesburg : Anglet. b. Afrique du Sud	3—1
1920	Capetown : Angleterre b. Afrique du Sud	9—1
1929	Durban : Angleterre b. Afrique du Sud	3—2
1929	Johannesburg : Anglet. b. Afrique du Sud	2—1
1929	Capetown : Angleterre b. Afrique du Sud	3—1
1939	Johannesburg : Anglet. b. Afrique du Sud	8—2
1939	Johannesburg : Anglet. b. Afrique du Sud	2—1

BILAN : 12 VICTOIRES A 0

ANGLETERRE - AUSTRALIE

1925	Brisbane : Angleterre b. Australie	5—1
1925	Sydney : Angleterre b. Australie	2—1
1925	Maitland : Angleterre b. Australie	8—2
1925	Sydney : Angleterre b. Australie	5—0
1925	Melbourne : Angleterre b. Australie	2—0
1937°	Sydney : Australie b. Angleterre	5—4
1937	Brisbane : Angleterre b. Australie	4—0
1937°	Newcastle (Australie) : Australie b. Anglet.	4—3
1951	Sydney : Angleterre b. Australie	4—1
1951	Sydney : Angleterre b. Australie	17—0
1951	Brisbane : Angleterre b. Australie	4—1
1951	Sydney : Angleterre b. Australie	6—1
1951	Newcastle (Australie) : Anglet. b. Australie	5—0

BILAN : 11 VICTOIRES A 2

ANGLETERRE - TCHECOSLOVAQUIE

1934	Prague : Tchécoslovaquie b. Angleterre	4—1
1938	Tottenham : Angleterre b. Tchécoslovaquie	5—2

BILAN : 1 VICTOIRE A 1

ANGLETERRE - ITALIE

1933	Rome : Angleterre et Italie	1—1
1934	Londres : Angleterre b. Italie	3—2
1939	Milan : Angleterre et Italie	2—2
1948	Turin : Angleterre b. Italie	4—0
1950	Londres : Angleterre b. Italie	2—0
1952	Florence : Angleterre et Italie	1—1
1959	Wembley : Angleterre et Italie	2—2
1961	Rome : Angleterre b. Italie	3—2

BILAN : 4 VICTOIRES A 0 ET 4 MATCHES NULS

ANGLETERRE - BULGARIE

1962	Chili (C.M.) : Angleterre et Bulgarie	0—0

BILAN : UN MATCH NUL

ANGLETERRE - SUISSE

1933	Berne : Angleterre b. Suisse	4—0
1938	Zurich : Suisse b. Angleterre	2—1
1946	Chelsea : Angleterre b. Suisse	4—1
1947	Zurich : Suisse b. Angleterre	1—0
1949	Londres : Angleterre b. Suisse	6—0
1952	Zurich : Angleterre b. Suisse	3—0
1954	Berne (C.M.) : Angleterre b. Suisse	2—0
1962	Wembley : Angleterre b. Suisse	3—1

BILAN : 6 VICTOIRES A 2

ANGLETERRE - HONGRIE

1934	Budapest : Hongrie b. Angleterre	2—1
1936	Londres : Angleterre b. Hongrie	6—2
1953	Wembley : Hongrie b. Angleterre	6—3
1954	Budapest : Hongrie b. Angleterre	7—1
1960	Budapest : Hongrie b. Angleterre	2—0
1962	Chili (C.M.) : Hongrie b. Angleterre	2—1

BILAN : 5 VICTOIRES A 1 POUR LA HONGRIE

ANGLETERRE - LUXEMBOURG

1927	Luxembourg : Angleterre b. Luxembourg	5—2
1960	Luxembourg (C.M.) : Anglet. b. Luxemb.	9—0
1961	Highbury (C.M.) : Angleterre b. Luxemb.	4—1

BILAN : 3 VICTOIRES A 0

ANGLETERRE - ALLEMAGNE

1901	Tottenham : Angleterre b. Allemagne	12—0
1901	Manchester : Angleterre b. Allemagne	10—0
1930	Berlin : Angleterre et Allemagne	3—3
1935	Tottenham : Angleterre b. Allemagne	3—0
1938	Berlin : Angleterre b. Allemagne	6—3
1955	Wembley : Angleterre b. Allemagne	3—1
1956	Berlin : Angleterre b. Allemagne	3—1

BILAN : 6 VICTOIRES ET UN MATCH NUL

ANGLETERRE - SUEDE

1923	Stockholm : Angleterre b. Suède	4—2
1923	Stockholm : Angleterre b. Suède	3—1
1937	Stockholm : Angleterre b. Suède	4—0
1948	Londres : Angleterre b. Suède	4—2
1949	Stockholm : Suède b. Angleterre	3—1
1956	Stockholm : Angleterre et Suède	0—0
1959	Wembley : Suède b. Angleterre	3—2

BILAN : 4 VICTOIRES A 2 ET UN MATCH NUL

ANGLETERRE - HOLLANDE

1935	Amsterdam : Angleterre b. Hollande	1—0
1947	Huddersfield : Angleterre b. Hollande	8—2

BILAN : 2 VICTOIRES A 0

ANGLETERRE - NORVEGE

1937	Oslo : Angleterre b. Norvège	6—0
1939	Newcastle : Angleterre b. Norvège	4—0
1949	Oslo : Angleterre b. Norvège	4—1

BILAN : 3 VICTOIRES A 0

ANGLETERRE - FINLANDE

1937	Helsingfors : Angleterre b. Finlande	8—0
1956	Helsinki : Angleterre b. Finlande	5—1

BILAN : 2 VICTOIRES A 0

ANGLETERRE - ROUMANIE

1939	Bucarest : Angleterre b. Roumanie	2—0

BILAN : 1 VICTOIRE A 0

ANGLETERRE - YOUGOSLAVIE

1939	Belgrade : Yougoslavie b. Angleterre	2—1
1951	Londres : Angleterre et Yougoslavie	2—2
1954	Belgrade : Yougoslavie b. Angleterre	1—0
1957	Wembley : Angleterre b. Yougoslavie	3—0
1958	Belgrade : Yougoslavie b. Angleterre	5—0
1960	Wembley : Angleterre et Yougoslavie	3—3

BILAN : 3 VICTOIRES A 1 POUR LA YOUGOSLAVIE ET 2 MATCHES NULS

ANGLETERRE - REPUBLIQUE D'IRLANDE

1947	Dublin : Angleterre b. Républiq. d'Irlande	1—0
1950	Everton : Républiq. d'Irlande b. Angleterre	2—0
1957	Wembley (C.M.) : Anglet. b. Rép. d'Irlande	5—1
1957	Dublin (C.M.) : Anglet. et Rép. d'Irlande	1—1

BILAN : 2 VICTOIRES A 1 ET UN MATCH NUL

ANGLETERRE - AUTRICHE

1908	Vienne : Angleterre b. Autriche	6—1
1908	Vienne : Angleterre b. Autriche	11—1
1909	Vienne : Angleterre b. Autriche	8—1
1930	Vienne : Angleterre et Autriche	0—0
1933	Stamford Bridge : Angleterre b. Autriche	4—3
1936	Vienne : Autriche b. Angleterre	2—1
1951	Wembley : Angleterre et Autriche	2—2
1952	Vienne : Angleterre b. Autriche	3—2
1958	Goeteborg (C.M.) : Autriche et Angleterre	2—2
1961	Vienne : Autriche b. Angleterre	3—1
1962	Wembley : Angleterre b. Autriche	3—1

BILAN : 7 VICTOIRES A 3 ET UN MATCH NUL

ANGLETERRE - PORTUGAL

1947	Lisbonne : Angleterre b. Portugal	10—0
1950	Lisbonne : Angleterre b. Portugal	5—3
1951	Liverpool : Angleterre b. Portugal	5—2
1955	Porto : Portugal b. Angleterre	3—1
1958	Wembley : Angleterre b. Portugal	2—1
1961	Lisbonne (C.M.) : Angleterre et Portugal	1—1
1961	Wembley (C.M.) : Angleterre b. Portugal	2—0

BILAN : 5 VICTOIRES A 1 ET UN MATCH NUL

ANGLETERRE - DANEMARK

1949	Copenhague : Angleterre et Danemark	0—0
1956	Copenhague : Angleterre b. Danemark	5—1
1957	Wolverhampton (C.M.) : Anglet. b. Danem.	5—2
1957	Copenhague (C.M.) : Anglet. b. Danemark	4—1

BILAN : 3 VICTOIRES A 0 ET UN MATCH NUL

ANGLETERRE - ARGENTINE

1951	Wembley : Angleterre b. Argentine	2—0
1953	Buenos Aires : Angleterre et Argentine (interrompu après 20 minutes de jeu)	0—0
1962	Chili (C.M.) : Angleterre b. Argentine	3—1

BILAN : 2 VICTOIRES A 0 ET UN MATCH NUL

ANGLETERRE - PEROU

1959	Lima : Pérou b. Angleterre	2—0
1962	Lima : Angleterre b. Pérou	4—0

BILAN : 1 VICTOIRE A 1

ANGLETERRE - CHILI

1950	Rio (C.M.) : Angleterre b. Chili	2—0
1953	Santiago : Angleterre b. Chili	2—1

BILAN : 2 VICTOIRES A 0

ANGLETERRE - MEXIQUE

1959	Mexico : Mexique b. Angleterre	2—1
1961	Wembley : Angleterre b. Mexique	8—0

BILAN : 1 VICTOIRE A 1

ANGLETERRE - URUGUAY

1953	Montevideo : Uruguay b. Angleterre	2—1
1954	Bâle (C.M.) : Uruguay b. Angleterre	4—2

BILAN : 2 VICTOIRES A 0 POUR L'URUGUAY

ANGLETERRE - U.R.S.S.

1958	Moscou : Angleterre et U.R.S.S.	1—1
1958	Goeteborg (C.M.) : Angleterre et U.R.S.S.	2—2
1958	Goeteborg (C.M.) : U.R.S.S. b. Angleterre	1—0
1958	Wembley : Angleterre b. U.R.S.S.	5—0

BILAN : 1 VICTOIRE A 1 ET 2 MATCHES NULS

ANGLETERRE - U.S.A.

1950	Bel Horizonte (C.M.) : U.S.A. b. Angleterre	1—0
1953	New York : Angleterre b. U.S.A.	6—3
1959	Los Angeles : Angleterre b. U.S.A.	8—1

BILAN : 2 VICTOIRES A 1

UN BILAN EXCEPTIONNEL

Joués	Gagnés	Nuls	Perdus
166	110	22	34

(avant Angleterre-France, 3 octobre à Sheffield).

LA BETE NOIRE ECOSSAISE

Voici, par ailleurs, le résumé des rencontres annuelles comptant pour le tournoi britannique :

● **ANGLETERRE - ECOSSE :**
Joués : 79. Gagnés : 28. Perdus : 32. Nuls : 19.

● **ANGLETERRE - GALLES :**
Joués : 72. Gagnés : 47. Perdus : 11. Nuls : 14.

● **ANGLETERRE - IRLANDE :**
Joués : 69. Gagnés : 52. Perdus : 5. Nuls : 12.

UNE ÉQUIPE : ONZE DESTINS

ÇA FAIT D'EXCELLENTS RÉMOIS...

UNE ENQUÊTE DE MAX URBINI
ET GERARD EDELSTEIN
PHOTOS ROBERT LEGROS

PENDANT près de trois ans « FOOTBALL MAGAZINE » vous a présenté les clubs professionnels français « au microscope ». Il vous a conté leur histoire de A à Z, d'une origine parfois lointaine aux réalités du moment. Il vous a montré « la maison » avec ceux qui l'ont construite, le style et le mode de vie de ses habitants, leurs idées sur tous les problèmes du présent et de l'avenir. Mais il y a un côté de la vie des clubs qui demeure ignoré. Qu'est-ce, au fond, qu'une équipe de football ? C'est un ensemble de garçons venus des quatre coins de France et de l'étranger dont rien, au départ, ne laissait supposer la réunion, un beau jour, sous un même maillot. Onze destins, une équipe : « FOOTBALL MAGAZINE » commence ce mois-ci une nouvelle série de reportages qui vous diront pourquoi et comment onze hommes en sont arrivés à défendre les mêmes couleurs. Pour compléter ces révélations, nous donnerons également la parole à l'entraîneur, au metteur en scène qui « fait l'équipe », à celui qui dirige les joueurs et connaît les hommes. Nous voulons en quelque sorte qu'en voyant évoluer une équipe, vous la connaissiez désormais beaucoup plus profondément.

A tout seigneur tout honneur : c'est aux Rémois que nous avons rendu visite, aux champions et représentants de la France en Coupe d'Europe. Vous allez voir que vous ne savez pas tout de ces footballeurs dont les noms vous sont pourtant si familiers...

DOMINIQUE COLONNA | « Une histoire de Corses »

« Dans le fond, toute ma carrière est une histoire de corses... » Dominique Colonna fait cette curieuse constatation alors qu'il joue sa sixième saison dans les buts de Reims.

En 1947, il a 19 ans. C'est le phénomène de Corte, toute la Corse parle de lui. « Ce petit va faire un malheur dès qu'il ira sur le continent. »

Le continent, c'est Montpellier où se trouve le cousin Orsetti, vice-président du S.O.M. Il persuade la famille Colonna. Et le timide Dominique débarque dans la remuante cité méridionale. Le cousin Orsetti lui fait signer un contrat professionnel.

Premier Corse sur la route du grand espoir...

En 1950, Dominique quitte Montpellier où il laisse beaucoup de regrets. Il monte à Paris car le Stade Français a obtenu son transfert. Comment ? Par l'intermédiaire du docteur Gallet, dont la mère est née dans l'Ile de Beauté.

Deuxième Corse sur la route d'un gardien dont toute la capitale attend des merveilles.

En 1955, Dominique veut changer d'air. Il a été sérieusement malade (typhoïde), le Stade Français le croit perdu (ou presque) pour le football.

Mais, à Nice, un commissaire de police nommé Sinibaldi n'est pas du tout de cet avis. Il affirme à l'O.G.C.N. : « Prenez Colonna, il ne vous coûtera pas cher et vous donnerez une leçon d'opportunisme à tout le monde en matière de transfert ! »

Ses arguments sont convaincants. Pour 250.000 anciens francs, Colonna redescend sur les bords de la Méditerranée et serre vigoureusement la main du commissaire Sinibaldi.

Troisième Corse sur la route du futur international...

En 1957, Dominique passe ses vacances au pays natal. Avez-vous déjà vu un Corse rester longtemps éloigné de chez lui ? C'est un be-

L'appel imagé de Batteux aux joueurs rémois a la valeur d'un symbole, celui qui a réuni en Champagne tous les talents et tous les tempéraments pour donner au football français son label de qualité.

soin, plus, une nécessité impérieuse pour lui de retrouver, au moins une fois l'an, le ciel bleu, les oliviers, le patois, les soirées devant la porte, les amis, la famille, en un mot tout ce qui fait la vie d'un fils du soleil, ce soleil **« qui a toujours raison »**. Et comme le hasard arrange quelquefois bien les choses, Dominique rencontre Albert Batteux, un Champenois pur sang, certes, mais un sentimental qui trouve trop rarement sa joie d'exister sur cette terre où l'on sait vivre.

Après cinq minutes de conversation, Albert dit à Dominique : **« Je cherche un gardien. »**

Et Dominique répond : **« Moi, je voudrais bien jouer à Reims... »**

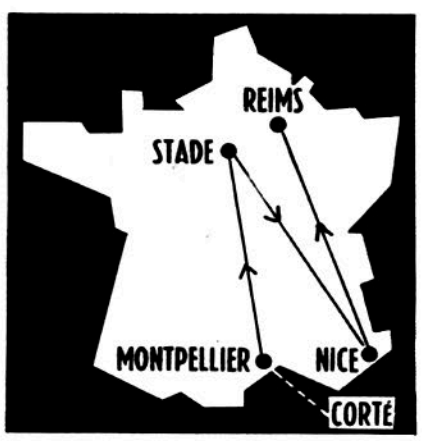
Quelques semaines plus tard, le transfert était conclu, pour une somme très raisonnable, même pas de quoi offrir son argent de poche à un Alfredo Di Stefano !

Quatrième Corse sur la route du plus sympathique des footballeurs, un Corse pas comme les autres, l'esprit corse, l'amour de la Corse, sans quoi Batteux n'aurait peut-être jamais fait de confidences à Dominique, le soir, avant de prendre un « bon pastis »...

Ainsi, comme vous venez de le voir, la Corse situe le destin de Dominique Colonna. Il en est parti, il y va à la moindre occasion, il y retournera un jour pour n'en plus repartir. Avec des souvenirs plein la tête, des honneurs, des titres, des voyages, des articles élogieux, des photos pour remplir un album **« unique » en Corse »**, celui qu'il montrera aux clients de son auberge entre deux spécialités « bien de chez lui » ou plus simplement à ses petits enfants.

Mais ça, c'est pour demain. Car, en 1962, Colonna se conjugue toujours au présent.

COLONNA : les pieds bien sur terre



JEAN WENDLING | « Le rendez-vous du Petit Moine »

« Ça vous plairait de venir jouer à Reims ? » Müller et Wendling se regardent. Est-ce que par hasard on se moquerait d'eux ?

« Je vous demande si vous aimeriez jouer à Reims ?

— Je viendrais de Toulouse à pied s'il le fallait... répond Wendling.

— **C'est tout ce que je voulais savoir »**, fait l'homme. Et il s'en repart vers son comptoir. Au « Petit Moine », grand bistrot de la gare de l'Est, le temps presse, le percolateur n'attend pas.

Depuis plusieurs années Wendling a pris l'habitude de se mettre à table — au propre et au figuré — dans le tumulte grouillant de ce petit port d'attache des footballeurs en transit. Le patron ne cache pas ses sympathies pour les Rémois. Il est tu à toi avec le président Germain, mais cela ne l'empêche pas d'ouvrir toutes grandes ses portes aux profes-

sionnels de tous les bords et de toutes les conditions. Wendling qui a fait son service militaire avec Siatka (un Rémois de la bonne cuvée) a très naturellement pris le pli qui — quelques années plus tard décidera de son destin de footballeur — du Bataillon de Joinville.

A Strasbourg où il opère alors il y a toujours une place pour un petit arrêt-buffet dans l'antre au néon que l'on nomme « Le Petit Moine ».

Le transfert à Toulouse n'y changera rien. Dans l'arrière-salle tapissée de photos de joueurs rémois, Wendling, peu à peu, se met à vivre à l'heure du grand club dont Robert Siatka n'avait cessé de l'entretenir quelques années plus tôt.

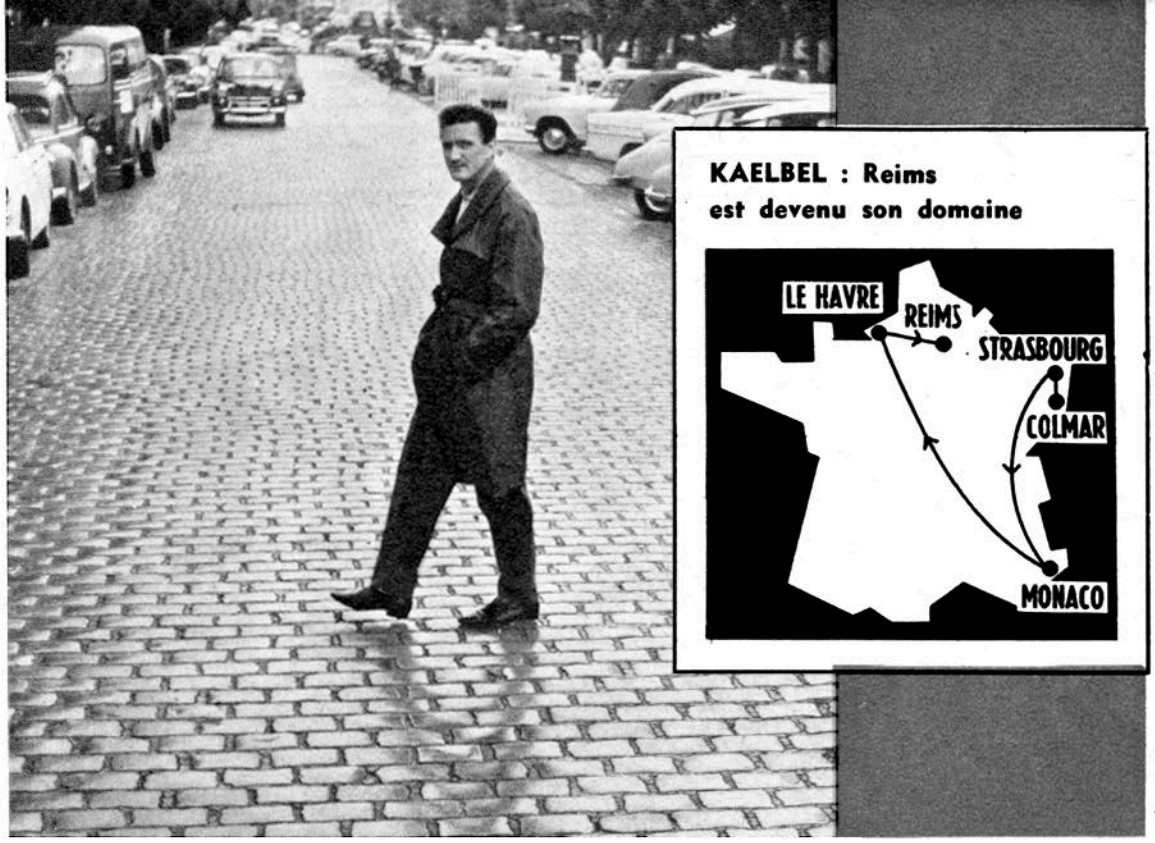
Un jour le patron du « Petit Moine » lui laisse entendre qu'il sera bientôt placé sous la coupe d'Albert Batteux. Wendling ne marque aucun étonnement : peu à peu il s'est forgé une mentalité de Rémois ! Car à Reims il y a exactement ce qu'il recherchait vainement à Strasbourg et à Toulouse : un calme et même une froideur bourgeoise, qui n'empêche pourtant pas les amitiés de se nouer, la communion réelle entre spectateurs et joueurs de s'établir. Mais surtout l'immense étendue boisée et des étangs... qui vont lui permettre de se livrer à ce qui fut toujours son plaisir favori : la pêche !

A Toulouse il ne reste plus désormais qu'un seul des six Alsaciens qui faisaient partie de l'équipe voici quelques années : Ernie Schultz. Ce dernier faillit être transféré à Reims mais finalement l'affaire échoua.

« Même avec une barbe, Ernie continuera de jouer à Toulouse », a dit M. Puntis...

Cette chose aurait pu m'arriver à moi, pense Wendling. Alors il se dit qu'il est né sous une bonne étoile et il se remet à pêcher...

WENDLING : l'attirail du parfait pêcheur



KAELBEL : Reims est devenu son domaine

RAYMOND KAELBEL — « La vérité à 8.000 mètres d'altitude »

Un Boeing à 8.000 mètres d'altitude au-dessus de l'Atlantique. Dans une heure c'est l'atterrissage à Orly, le terme d'un voyage merveilleux.

« Raymond tu vas devenir Rémois... »

Kaelbel se demande s'il ne rêve pas. Bien sûr, Michel Hidalgo, un **« extra »**, comme lui, de la tournée rémoise, lui avait dit : **« Quelque chose se trame. »**

Certes, Georges Scheuer, bras droit du président Germain, lui avait demandé à Mexico :

« Un transfert au Stade de Reims te plairait-il ? »

Naturelement, Kopa lui-même était intervenu :

« J'ai l'impression que nous jouerons ensemble la saison prochaine. »

Mais Albert Batteux n'avait rien dit. Or, sans lui, rien ne se fait au club champenois... Et voilà que l'entraîneur le plus célèbre de France se décide enfin à lui dire la vérité ! Oui, Kaelbel a gagné sa place au Stade de Reims et il se pince pour croire à son bonheur.

Il a tant désiré ce transfert (même provisoire) dans l'équipe championne de France...

En 1956 il joue à Strasbourg et sème la terreur. Des pourparlers sont engagés avec Reims. Tout est sur le point d'aboutir, mais tout craque parce que l'on estime : « Il n'acceptera jamais de jouer arrière latéral pour laisser Jonquet arrière central. »

On oublie alors (pourquoi ?) que s'il porte le n° 5 à Strasbourg il a le n° 2 en équipe de France. Ce qui est vrai en sélection ne peut-il l'être à Reims ? En tout cas l'affaire tombe à l'eau... et **« Monsieur K »** est muté à Monaco.

En 1957, Reims revient à la charge. Mais Monaco demande très cher pour Kaelbel qui a encore augmenté son standing. Trop cher puisque le dialogue est une seconde fois interrompu.

C'est ensuite la période dorée de l'équipe azuréenne, la Coupe de France en 60, le Championnat en 61. Kaelbel est l'ami du prince Rainier qui apprécie beaucoup son style sans pitié. Mais il ne l'est pas de tous les responsables monégasques. Le président Romagnan et l'entraîneur Leduc ne lui disent-ils pas :

« Raymond, vous savez que Ludo a pris définitivement votre succession au poste d'arrière central. Vous n'êtes plus international. Alors essayez de regagner un rôle de titulaire. En attendant nous sommes obligés de diminuer vos appointements mensuels de 70.000 francs. »

Raymond frappe sur la table... et il est une troisième fois question (très discrètement) de son passage à Reims. Mais après quelques heurts inévitables avec Monaco on le retrouve au Havre après quelques matches du Championnat 61-62.

« C'est un enterrement de première classe », disent les uns. « Il est fini », murmurent les autres.

Raymond se bat pour les Normands revient un peu à la surface, se retrouve réserviste (!) des Tricolores à Sofia, mais commence à penser que le meilleur de sa carrière est derrière lui.

Et c'est l'intersaison passée. Le Stade de Reims le sollicite pour être éventuellement de son voyage américain. Mais il faut la blessure de Siatka en finale du match des champions pour qu'il soit convoqué.

Si Siatka n'avait pas été indisponible, Kaelbel serait resté chez lui, il n'aurait pas été le n° 1 de la tournée, Batteux ne se serait pas penché vers lui dans le Boeing, il ne serait pas devenu enfin Rémois au moment où il n'y pensait même plus, il ne porterait pas ce maillot rouge trois fois espéré et trois fois oublié par la force des choses...

BRUNO RODZIK — « Un colonel et Jean Strasser »

Stasiak, Zenier, Brych, Baden, Dorsini, Leroy, Bourdoncle, Lipiec, Wendé, Rodzik... Tous les jeudis, ou presque, ces militaires enrégimentés à Mourmelon servaient de sparring-partners au Stade de Reims. La plupart d'entre eux avaient devancé l'appel pour jouer dans l'équipe du colonel Ferrad. C'est qu'avec lui le footballeur était intouchable.

Il portait l'uniforme et faisait son devoir, mais vivait tout de même pour le ballon d'un bout à l'autre de l'année.

« Gagnez-moi le Championnat de France militaire et vous aurez tout ce que vous voudrez », disait-il à ses hommes.

On ne répète pas deux fois deux choses comme ça à des garçons de vingt ans épris de liberté. Et le onze de Mourmelon réussit un triplé unique dans l'histoire du football aux armées...

C'était en 1957 et Bruno Rodzik retint tout de suite l'attention de Batteux. « Parmi tous ces joueurs, il y en a un qu'il nous faut enrôler sans tarder », dit-il au regretté Pierre Perchat, dont tous les Rémois parlent toujours avec beaucoup de tendresse.

Les deux amis firent un saut à Mourmelon et demandèrent au colonel Ferrad :

« Pouvons-nous voir l'un de vos footballeurs, nous voudrions lui proposer de signer au Stade de Reims. Il se nomme Ratajki... »

Deux minutes plus tard, Ratajki était au garde-à-vous dans le bureau du colonel.

« Mais ce n'est pas celui que je cherche, s'écria Batteux. **Mon homme est grand, sec, blond... »**

Il s'agissait de Rodzik sur le nom duquel l'entraîneur champenois se trompait depuis des semaines.

L'ANNEE « SAUVAGE »

Paul Sauvage s'apprête à donner cette saison au Stade de Reims et à l'équipe de France l'ailier gauche de grande classe qu'ils attendent depuis Vincent.

PHOTO ANDRE LECOQ

RODZIK : avec sa femme le goût des choses vraies

KOPA : la vedette-homme d'affaires

Une méprise est ainsi à la base de la venue de Bruno au Stade de Reims. Quand il cherche à savoir pourquoi, au fond, il est Champenois, l'arrière gauche international va pourtant plus loin. Il retourne à Giraumont et évoque la personnalité de Jean Strasser. On n'oublie jamais celui qui vous a appris l'A.B.C. du métier.

« Sans Strasser, j'aurais abandonné le football avant mes vingt ans, avoue Rodzik. Je jouais bien au basket, je sautais assez haut (1 m. 70), mais je me prenais pour un mauvais footballeur. Alors à quoi bon continuer ? Strasser m'a redonné confiance. Oh ! il n'y est pas arrivé comme ça, en dix minutes de conversation ! Il lui a fallu du temps et de bons arguments. Il a dû me prouver que j'avais l'étoffe d'un professionnel, que je pouvais aller assez loin dans la carrière et y gagner fort bien ma vie. Il y est parvenu car on résiste difficilement à une telle force de persuasion. Je ne lui en serai jamais assez reconnaissant... »

Sans l'obstination de Strasser, le Stade de Reims et l'équipe de France n'auraient jamais connu ce footballeur exemplaire qu'est Bruno Rodzik, ce cadet d'une famille de neuf enfants (six garçons, trois filles) qui fait ce qu'il faut, comme il le faut, qui ne prononce jamais une parole inutile.

ROBERT SIATKA | « Pour une parole donnée »

« Ce lit Empire, nous en rêvions depuis des mois... »

Robert Siatka est fier de sa dernière acquisition. Comme un homme d'intérieur à qui une femme de classe a donné la passion des meubles de style.

Vous ne l'imaginiez sûrement pas devant une vitrine riche d'objets précieux, classant un livre rare, répondant à son courrier dans un bureau de ministre. Eh bien ! tel est Robert Siatka, footballeur de tempérament, apprécié beaucoup plus pour son cran que pour sa technique, classé depuis dix ans dans la catégorie des bons équipiers très utiles mais sans génie. Ce surnom de **« cheval »**, qu'on lui attribue presque irrespectueusement, n'est-il pas un véritable symbole ?

Robert Siatka n'est donc pas celui que vous croyez. Pourquoi le joueur ne correspond-il pas à l'homme ? C'est parce qu'en 1951 l'Olympique d'Alès n'a pas fait de son transfert une question d'argent, parce qu'une parole donnée ne se reprend jamais, parce qu'il appartient au Stade de Reims depuis onze ans.

Voici l'explication de ce véritable paradoxe. En 1951, Siatka vient de terminer sa première saison dans les rangs alésiens. Il n'a que dix-sept ans mais on parle déjà beaucoup de lui. Lucien Perpère l'a signalé aux dirigeants rémois. Le président alésien Jean Sadoul l'a ensuite promis à son ami Henri Germain. Celui-ci offre 6 millions, Toulouse surenchérit avec 8 millions, d'autres clubs en font autant.

Mais Jean Sadoul ne revient pas sur son accord verbal avec Henri Germain et Siatka fait ses valises pour Reims, lui qui, un an auparavant, au Martinet, lisait les exploits de Marche, Penverne et Jonquet dans les colonnes de « France Football »...

Marche, Penverne et surtout Jonquet : ces trois noms expliquent précisément le complexe dont Siatka a été longtemps la victime.

« On m'a toujours fait remplacer un grand joueur et on m'a toujours jugé par comparaison », avoue-t-il aujourd'hui.

Et c'est vrai. Arrière gauche, on a dit de lui : **« Marche, c'était tout de même autre chose ! »**

Demi, on a écrit : **« Penverne, c'était un autre calibre. »**

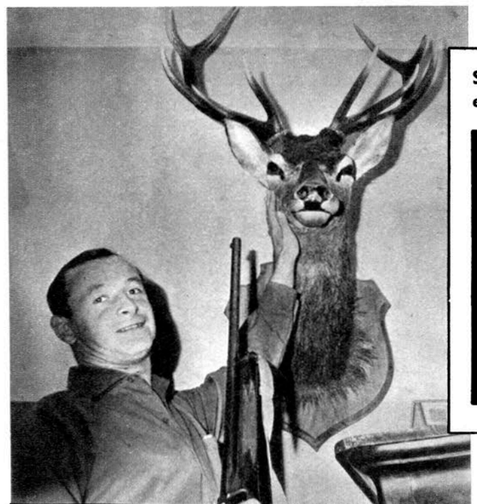
Arrière central, on a répété : **« Jonquet, c'était toute de même une autre époque. »**

Imaginez qu'en 1951 Siatka ait été transféré par exemple à Toulouse. Il s'y serait imposé tout de suite, il aurait rayonné dans sa défense, acquis une assurance inébranlable et un prestige personnel indiscutable, fait des envieux, reçu maintes propositions...

Mais il ne regrette rien et déclare tout net : **« Si c'était à refaire, je recommencerais ma carrière de la même façon. »**

Car si le Stade de Reims a peut-être longtemps étouffé sa véritable personnalité, il lui a aussi permis de participer aux triomphes les plus retentissants : cinq titres nationaux (1953, 1955, 1958, 1960, 1962), le doublé Coupe-Championant (1958), une finale de Coupe d'Europe (1956). Il lui a fait aussi visiter le monde et lui a donné enfin son seul maillot de l'équipe de France.

Et puis, Siatka n'a que 28 ans. Il a beau être le plus jeune doyen des clubs professionnels français (onze saisons consécutives à Reims !), l'avenir est encore à lui.



SIATKA : chasseur et homme d'intérieur

RAYMOND KOPA | « Henri Germain n'en voulait pas »

« Alors ?

— Alors, je ne jouerai pas à Reims !

— C'est pas possible ?

— Tout ce qu'il y a de possible, malheureusement : monsieur Germain me trouve trop cher ! »

Albert Batteux se met à arpenter le hall de l'hôtel, Kopa se laisse choir dans un fauteuil. Il fait une chaleur moite, les ventilateurs semblent tourner à vide, l'employé de la réception, le menton dans les mains, somnole dignement. Alger vit au ralenti mais Kopa est au tournant de sa carrière !

Batteux fait encore quelques pas, s'arrête brusquement et s'élance dans l'escalier. Kopa le regarde faire sans comprendre. Le deuxième étage est plongé dans une pénombre tiède et odorante. Batteux s'arrête devant une porte, il frappe...

+++

La conversation dura près de deux heures, mais lorsque Albert Batteux redescendit dans le hall où l'attendait un Kopa anxieux, il avait l'accord de Henri Germain. Raymond était agréé dans la collectivité rémoise. Le président du club champenois consentait enfin à se plier aux conditions — jugées exorbitantes eu égard à la modeste réputation du joueur — des dirigeants du S.C.O. Angers.

Kopa évoque ce moment avec un certain sourire :

« Les joueurs rémois m'avaient conseillé de me montrer intransigeant. Sans doute m'avaient-ils apprécié pendant la tournée. Moi, je vivais un rêve merveilleux. J'étais prêt à accepter n'importe quel salaire. Jouer à Reims me suffisait. Seul le montant du transfert (1.800.000 francs à l'époque) avait effrayé M. Germain. Quant au reste... »

Quelques mois plus tôt, Raymond Kopa avait déjà joué un match amical avec le Stade de Reims à Madrid contre l'équipe nationale d'Espagne. Le lien était encore fragile qui le reliait à Albert Batteux et à son équipe : on lui reprochait son goût du dribble, sa trop grande adresse à conserver le ballon :

« J'avais fait la connaissance de « Bébert » à l'occasion d'un tournoi de sixte organisé à Angers. De lui, je ne connaissais rien, sinon qu'il avait été un grand joueur. Il me semble que ce tournoi de rien du tout, cette aimable partie de rigolade, décida finalement de mon destin de joueur. Sans doute est-ce là en effet qu'Albert Batteux entrevit mes possibilités. Par la suite, il fut mon plus ardent défenseur et Dieu sait que j'avais besoin d'être défendu... »

Raymond Kopa, devenu Rémois, persévéra — sur les conseils de son entraîneur — dans cette manière de jouer qui permettait déjà de le distinguer d'entre tous. Il s'en porte actuellement fort bien et le Stade de Reims également :

« Aurais-je réussi dans un autre club aussi bien qu'ici ? Je ne le crois pas. L'ambiance et le style de l'équipe ont favorisé mon épanouissement. Sans Albert Batteux, je n'aurais peut-être été qu'un bon petit joueur, sans plus... »

JEAN VINCENT | « Grâce à Gabriel Hanot »

Quand il prendra sa retraite il pourra se vanter d'avoir vécu les trois plus belles aventures du football français, ce Jean Vincent qui se promène dans la vie le sourire aux lèvres, avec un allant et une générosité appréciés par tous ses amis !

Il a fait le bonheur du Lille O.S.C. dont la personnalité a rayonné pendant une décade, de 45 à 55. Il y a enlevé deux fois la Coupe de France (53 et 55) et un titre de champion (54).

Il a conquis la gloire en Suède (58) avec une équipe de France jamais égalée, celle de Paul Nicolas, de Batteux, de Snella.

Il continue à donner au Stade de Reims tout ce qu'il a de vrai en lui, son football, sa conscience, son tempérament et le Stade de Reims le lui rend bien avec des souvenirs extraordinaires, trois nouveaux titres (58, 60, 62), un doublé Coupe-Championnat (58), une finale de Coupe d'Europe (59), des tournées lointaines...

Mais à ce palmarès exceptionnel il ajoute des succès qui ont peut-être pour lui une valeur beaucoup plus grande.

D'abord ceux de l'U.S. Auchel dont il dit encore volontiers :

« C'est peut-être là que j'ai le mieux joué au football car nous avions une incroyable notion de la qualité. »

Ensuite ceux de la seule équipe de France victorieuse du Tournoi international juniors, celle de 1949 en Hollande, avec Bonifaci, Meano, Jacques Foix et surtout avec Gabriel Hanot, conseiller technique des Tricolores.

« Nous avons alors récité une leçon de football apprise par un grand monsieur et **nous avons sidéré tout le monde »**, souligne-t-il.

Ce grand monsieur, Jean Vincent aurait bien voulu le joindre par téléphone il y a deux ans et lui poser cette question : « Dois-je quitter Reims et signer au R.C. Paris comme j'en ai la possibilité ? » Mais Gabriel Hanot était absent de Paris. Alors Jean Vincent a choisi la solution la plus simple, il a renoncé purement et simplement au transfert.

Ainsi s'il n'est pas devenu Rémois grâce à Gabriel Hanot il l'est toujours à cause de lui !

Et s'il n'a pas été Parisien dès le début de sa carrière c'est parce que son père n'a pas voulu profiter des dons d'un footballeur de 17 ans. Ecoutez-le :

« Un jour, en rentrant du travail, mon père a trouvé chez lui un envoyé spécial du Racing qui lui a mis six mois de son salaire sur la table pour obtenir ma signature. Il a refusé en disant : mon fils est trop jeune, nous verrons plus tard... »

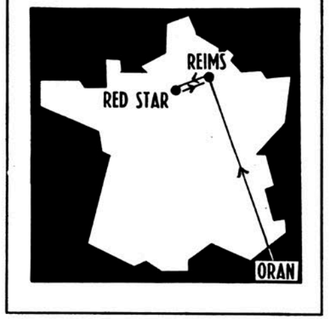
Plus tard le L.O.S.C. a eu la partie plus facile car Jean Vincent est Nordiste, il a l'amour de son pays, il l'évoque toujours avec une lueur au fond des yeux et répète : « Pour porter l'insigne du L.O.S.C. on aurait fait dix kilomètres à pied chaque jour sans penser à l'argent. »

Mais pour défendre aujourd'hui le prestige de Reims il est toujours prêt à se battre jusqu'à la limite de ses forces.

Car Jean Vincent ne triche jamais et il n'admettra jamais qu'on le fasse quand il aura la responsabilité d'une équipe.

VINCENT : toute une famille sur deux roues

SPARZA : tous les siens croient en lui



GUY SPARZA | « Une idée fixe »

Reims, pour Guy Sparza, ce n'était pas un mirage, mais une réalité : grâce à son père, qui s'en allait chaque saison participer à des stages de perfectionnement sous la direction d'un certain Albert Batteux, le petit Oranais vivait à l'heure du grand club champenois :

« Si je dois te laisser partir en métropole, lui disait son père, **ce sera là et pas ailleurs. Je veux avant tout que tu apprennes le véritable football... »**

Sparza était parfaitement d'accord : lorsqu'il participait au concours du jeune footballeur, il ne manquait pas de remarquer que le monsieur à l'œil sévère qui jugeait les concurrents portait sur son haut de survêtement une raison sociale prestigieuse : **France.** Or ce monsieur se nommait Albert Batteux et il était entraîneur du Stade de Reims. Tout était simple : le football en France c'était Reims !

Papa Sparza tenait à ce que son rejeton fasse des études sérieuses, non seulement en football mais encore au collège. Pour que ces deux projets bien distincts se marient, il fallut un petit coup de pouce du destin, à savoir le match Reims-Saint-Etienne qui se jouait à Oran et qui était précédé d'un match de sélection cadets auquel participait précisément Guy Sparza : Albert Batteux, après l'avoir vu jouer, fit valoir à M. Sparza qu'il existait en Champagne un excellent collège (le C.N.T.M.) où son fils pourrait continuer ses études tout en profitant des bienfaits footballistiques de

Football MAGAZINE

vous offre

LES MAILLOTS DES 19 CLUBS DE DIVISION II

Comme le mois dernier, Dero a fait appel à son célèbre Apollon pour présenter les maillots et les couleurs des 19 clubs qui participent au championnat de division II.

ST-ETIENNE

SOCHAUX

BEZIERS

NANTES

CORT

BESANÇON

LE HAVRE

TROYES

AIX

CHERBOURG

BOULOGNE

TOULON

CAP

RED STAR

FORBACH

METZ

LIMOGES

LOSC

CANNES

DERO

l'école rémoise. M. Sparza hésita, mais quand Guy eut remporté le concours du jeune footballeur il le laissa s'envoler pour la France.

De Rennes (où un ancien dirigeant oranais s'était établi) arriva bien plus tard une très honnête proposition, mais M. Sparza préféra ne pas y donner suite :

« Mieux vaut que mon fils soit remplaçant à Reims que titulaire dans une autre équipe », pensa-t-il. Ce quitte ou double allait finalement tourner à l'avantage de Guy Sparza.

Mais tout ne se fit pas tout seul. L'Oranais eut quelque peine à s'intégrer dans la collectivité rémoise. Un moment il songea à repartir, surtout qu'au début sa production dans les rangs cadets n'était pas spécialement convaincante. Mais Batteux, inlassablement, façonnait à l'image rémoise ce petit avant de poche qui tenait de son père un certain besoin de compliquer son jeu par des ficelles et des astuces. L'entraîneur du Stade de Reims lui apprit à dépouiller son style, à le rendre net et propre. Et lorsqu'il fut prêté au Red Star, Guy Sparza ne cessa plus d'évoquer avec Penverne, Bliard, Maouche et Desruisseaux (tous d'anciens élèves de Batteux) le bon temps où il défendait les couleurs du Stade de Reims. Sparza, avec le recul, se dit maintenant qu'il eut une sacrée chance d'avoir été prêté au Red Star plutôt qu'à Limoges : l'éloignement réduit séparant Reims de Paris lui permettait de garder le contact avec ses amis avec lesquels il s'entraînait d'ailleurs le plus souvent possible. Pourtant, lors de son match d'essai avec Limoges, en 1959, il avait été étonnant, marquant en particulier deux buts de belle facture.

« Si j'étais parti à Limoges, serais-je redevenu Rémois ? »

Sparza, quand il y pense, en a froid dans le dos !

HASSAN AKESBI | « Parce que le Racing a douté »

Reims le laissait indifférent. La France, pour lui, c'était Paris et rien d'autre. Lorsque Akesbi songea au professionalisme il porta son regard sur le Racing puis ensuite sur Nîmes dont l'ambiance et le climat évoquaient les villes de son pays. Et puis surtout il pensa à l'Espagne, pays de ses ancêtres, terre d'élection des footballeurs de talent. Akesbi était sûr de ses moyens, sûr de sa destinée de vedette de la balle ronde. Il voulait une situation en rapport, c'est pourquoi il refusa tout net les propositions du Racing Club de Paris, qui tendaient à faire de lui un simple stagiaire. C'est pourquoi il se fit Nîmois et c'est pourquoi enfin il vint à Reims. Ces trois clubs seulement étaient assez grand pour lui ! Pour Akesbi, Reims a réellement commencé d'exister par Fontaine. Justo était déjà un vieux rival qui lui disputait régulièrement au Maroc le titre de meilleur buteur, mais il était également un ami. A travers les exploits de Fontaine, l'histoire de Reims devenait une chose concrète. D'autant plus concrète que la formation de Batteux barrait souvent la route du titre de champion de France à Akesbi et ses coéquipiers.

Akesbi hésitait à quitter Nîmes, une ville que d'ordinaire les footballeurs n'abandonnent pas. Mais à défaut de soleil, il entrevoyait à Reims quelque chose qui ressemblait, selon sa propre expression, à un « grand bonheur ». Toute sa carrière il avait eu à ses côtés un coéquipier spécialement chargé de conjuguer son jeu avec le sien : Skiba, d'abord, Constantino ensuite.

« Le grand bonheur » c'était peut-être tout simplement la présence dans la même ligne d'attaque de Raymond Kopa et d'Hassan Akesbi ! Le Marocain partit donc pour la Champagne avec femme et enfants, décidé à surmonter la brutale solitude qui n'allait pas manquer de fondre sur lui. A Reims, au contraire de Nîmes où il comptait beaucoup d'amis — c'est le privilège des villes du Midi de faire pousser des amis à chaque coin de rue — Akesbi se contenta d'une stricte et rugueuse existence de footballeur-vedette paradoxalement privé de supporters. Champion de France, Akesbi n'était pas plus satisfait que cela : il savait que son intégration était incomplète, que son duo avec Kopa n'était pas au point. Parce qu'il est orgueilleux, Akesbi restera à Reims tout le temps nécessaire, car il veut le « grand bonheur » et seule la ligne d'attaque de Reims peut le lui donner !

PIANTONI : un gentleman père de famille

ROGER PIANTONI | « Rémois un peu malgré moi »

Piantoni qui avait été un amateur intégral du temps où il jouait à Piennes tenait à rattraper le temps perdu : c'est pourquoi, bien qu'il lui coutât d'émigrer vers une grande ville ou un pays étranger, il était en ce mois de juin 1957 fermement décidé à quitter Nancy afin de bénéficier d'un transfert avantageux. L'équipe nancéienne était sur le point de partir en Espagne où un match était prévu à Valence afin de permettre aux dirigeants de ce club de se faire une idée de la valeur du petit inter français. Les choses étaient presque faites. Mais Nancy descendit en Seconde Division et de rage le docteur Boileau annula la tournée. Il était dit que Roger Piantoni n'irait pas en Espagne. Un peu déçu il s'en fut alors profiter d'une cure offerte gratuitement à plusieurs footballeurs professionnels par un fervent du ballon rond.

A Evian, Marcel Galey, directeur sportif du Racing, passait de sereines vacances. Apercevant Piantoni (qui avait déjà été plusieurs fois international) le dirigeant parisien prit un premier contact, à tout hasard... Roger Piantoni crut quelque temps que les fenêtres de son prochain appartement donneraient sur la tour Eiffel...

« La vie parisienne ne me disait pas grand-chose, mais la perspective de jouer dans une grande équipe, en revanche, me tentait.

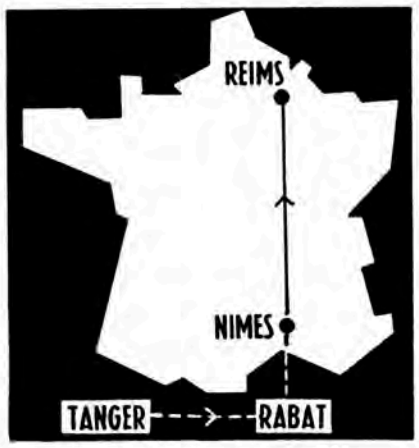
Reims ? Bien sûr, j'y avais songé. La plupart des joueurs de l'équipe de France à laquelle j'appartenais en faisaient partie. J'aurais aimé me trouver auprès d'eux, mais je sentais confusément que je n'étais pas maître de mon sort. C'est alors que j'ai appris que j'étais transféré à Reims !

Le joueur que j'étais je le suis toujours. Je ne me suis pas modifié. C'est pourquoi je pense que mon intégration dans la formation rémoise s'explique par le fait que j'étais parfaitement dans son style. Donc pas question de « bonne fortune » ou de « miraculeux concours de circonstances » dans ma carrière...

Piantoni ne veut pas qu'il soit dit que Reims l'a fait. Il sait pertinemment que son éclosion s'est trouvé facilitée par le contact de footballeurs exceptionnels comme Kopa ou Fontaine. Mais il ne reconnaît à personne le droit d'avoir décidé de son destin à sa place, pas même Albert Batteux :

« Bébert ne fut pour rien dans ma venue à Reims, déclare Piantoni. Je lui dois d'être devenu plus constant sur un terrain, mais ce que je suis foncièrement je l'étais déjà bien avant de le connaître. Cela dit, je pense que Reims est le paradis du footballeur. On y mène la petite vie tranquille qui convient à la profession. Et du point de vue standing on ne peut pas demander mieux. Reims, pour moi, c'est le Sochaux d'avant la guerre. »

AKESBI : le Maroc transplanté en Champagne



Roger Piantoni a toujours un peu la nostalgie du temps où Courtois était son idole. Idole à son tour il n'est pas du tout surpris par le chemin parcouru : Kopa, pour lui, c'est peut-être encore l'adversaire d'hier, ce petit bout d'homme qu'il rencontra au cours d'un match cadets il y a très longtemps de cela :

« En relisant de vieilles coupures de presse je suis tombé sur le nom de Kopazewski, ailier droit d'une certaine équipe du Nord. Nous avons attendu 10 ans pour nous retrouver... »

Quand ils furent réunis il se passa alors quelque chose de neuf. Un seul footballeur ne fait pas une équipe, mais Piantoni et Kopa furent pour quelque chose dans l'histoire de Reims.

PAUL SAUVAGE | « Une opération signée Dubreuil »

Le professeur Pierre Dubreuil savait se faire respecter de ses élèves, mais, le soir venu, il ne dédaignait pas de taper dans le ballon qu'avec obstination Pierre Sauvage poussait devant lui depuis déjà plusieurs années. Entre les murs austères du collège Notre-Dame de Guéret, la complicité guindée qui unissait l'élève et son maître allait au fil des années se transformer en une amicale et fructueuse collaboration. Des promenades en groupes, émaillées de petits matches improvisés, on passa bientôt à des expéditions plus lointaines et plus secrètes, tel, par exemple, ce voyage express entrepris par les deux hommes pour assister à la première finale de la Coupe d'Europe.

Reims déjà s'offrait en modèle aux yeux éblouis du jeune Sauvage qui se prenait à rêver... Kopa, Fontaine... Pierre Dubreuil, lui, ne rêvait pas. Kopa, figure mythique, symbole vivant ? Non, Kopa, équipier possible de Paul Sauvage ? Oui !

Il savait que son élève était en train de prendre le chemin qui conduit vers les sommets. Et s'il marqua beaucoup de dépit lorsque Paul échoua à son bac, il fit en sorte que les parents du jeune homme — pharmaciens à La Souterraine — cessent définitivement de se préoccuper pour son avenir. Limoges montait une équipe professionnelle et, comme par hasard, Pierre Dubreuil se tenait dans la cabine de pilotage. Sauvage marqua aussi le premier but jamais obtenu par cette formation. Il s'en trouva fortifié dans sa vocation.

Par la suite, le Racing et en particulier M. Galey se mirent à s'intéresser très sérieusement à lui. Pierre Dubreuil devint alors le chargé d'affaires de Paul Sauvage. Le transfert faillit aboutir, puis les vacances arrivèrent qui subitement éparpillèrent les dirigeants parisiens et leurs projets...

L'entraîneur de Limoges était Pierre Flamion, un ex-Rémois. D'autre part, le vice-président du club passait souvent ses vacances avec M. Germain... Lorsque Albert Batteux songea à faire de Vincent un demi, on pensa tout naturellement à l'ailier Paul Sauvage.

Le passage du rêve à la réalité avait été foudroyant. Sauvage fut quelque temps à se mouvoir dans une espèce d'état second :

« J'étais venu à Reims les yeux fermés, dit-il, certain d'y trouver le vrai football. Au début, ce fut très dur. Militaire, et par conséquent absent de Reims en cours de semaine, je n'arrivais pas à m'intégrer à l'équipe. Puis, peu à peu, c'est venu. Maintenant, je suis le plus heureux des hommes... »

L'ex-professeur Dubreuil suit de loin les exploits de son protégé. Quelquefois, il débouche à l'improviste chez les Sauvage et s'y installe pour quelques jours. Mais, de toute manière, même quand il n'est pas là, il est toujours présent...

ILS ONT (AUSSI) LA CHANCE D'ETRE REMOIS

FRANÇOIS SOLTYS | « L'aide de Kopa »

Ils étaient là, en chair et en os, Kopa et Muller, et à en croire Soltys, ils ne faisaient pas semblant, ils jouaient pour de bon. C'était à l'occasion du jubilé Camille Cottin, à Monceaux-les-Mines, où se produisaient en match de présélection nationale les meilleurs amateurs auxquels s'étaient joints les deux vedettes précitées. Pour Soltys, Reims était un rêve inaccessible et c'était déjà très beau que le rêve se déplaçât à domicile. Aussi bien failit-il en tomber à la renverse quand Kopa après le match lui demanda simplement si cela l'intéresserait de venir jouer au Stade de Reims. Soltys n'hésita pas longtemps, d'autant que Camille Cottin l'invitait à saisir la chance à pleins bras. Venu au club comme stagiaire, François Soltys apprend actuellement son métier avec la conviction d'avoir choisi la bonne voie. Et depuis que Camille Cottin est devenu directeur sportif du Stade de Reims le bonheur de cet ancien mineur est à son comble.

MAURICE BARREAU | « Quatre ans qu'il attend... »

Personne n'avait l'air de le prendre au sérieux, ce qui ne l'a pas empêché chaque fois qu'on dut faire appel à lui (en raison d'une blessure de Colonna) de se montrer à la hauteur de la situation :

« Il a tout ce qu'il faut pour devenir un jour titulaire à part entière », a dit Albert Batteux.

L'ombre cerne encore sa personnalité. Tout juste sait-on que son transfert à Reims s'effectua après un match amical opposant l'équipe de Reims professionnelle à celle de Beauvais où il jouait alors. Cela se passait il y a quatre ans. Les garanties qui lui furent fournies furent en tout cas suffisantes pour le décider à abandonner complètement son métier de dessinateur industriel... Ce jour-là Barreau, par ses arrêts, s'était élevé à la hauteur des avants champenois, Kopa, Piantoni, Fontaine. Remplaçant, il ne songe nullement à quitter Reims.

« Ici j'ai tout ce que je désire », dit-il tranquillement.

CLAUDE ROBIN | « De plain pied avec la gloire »

Robin est venu au professionalisme (et à Reims tout particulièrement) parce que ses dons étaient évidents, trop évidents. Issu d'un milieu pour lequel l'argent est une préoccupation secondaire (ses parents possèdent une poissonnerie importante aux Sables-d'Olonne), il pouvait tout à loisir se consacrer à la découverte d'un domaine qui ne laissait pas de le captiver : le football. Espoir de première grandeur, il fit un étalage particulièrement brillant de ses possibilités au cours d'un stage Gillette dont il fut le lauréat indiscuté, tant par ses qualités morales que par ses dons multiples d'athlète complet.

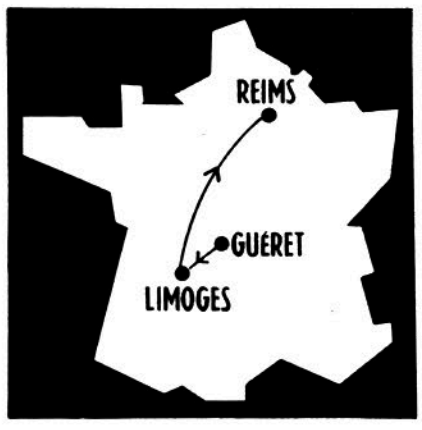
En guise de récompense, on lui offrit un voyage au Brésil au cours duquel il eut l'occasion d'approcher le grand Pelé. Aussi bien ne marqua-t-il aucune surprise lorsqu'on le transféra au Stade de Reims : la gloire des Kopa, Piantoni et autres Fontaine le laissa somme toute assez indifférent...

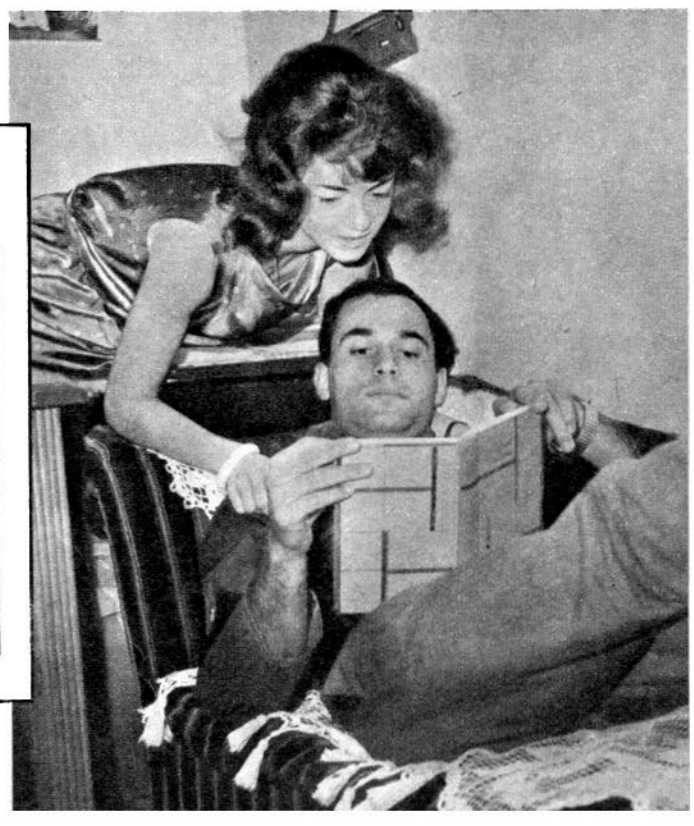
Robin marche d'un pas léger vers les sommets. Mais il lui faudra tout de même patienter quelque temps encore avant de prendre une place définitive de titulaire. Ne serait-ce que parce qu'il est encore militaire !

JEAN-MARIE REMY | « Une affaire de famille »

A l'arrivée ou au départ, il y a toujours un Batteux à la base lorsqu'un joueur se révèle brutalement. Jean-Marie Rémy ne pouvait pas passer entre les mailles du filet déployé sur l'ensemble de la région Nord-Est par les frères de l'entraîneur de Reims. L'un de ceux-ci dirigeait l'équipe de Bar-le-Duc qui s'en vint un jour affronter le F.C. Eloyes dont la

SAUVAGE :
quand on est deux...





LA NOUVELLE VAGUE REMOISE

Ils ont pris le baptême du feu professionnel et voient l'avenir en rose. Ce sont les grands espoirs des champions de France. De gauche à droite : Dubaele, Sparza, Remy et Soltys.

(PHOTO ROBERT LEGROS)

MOREAU : un bon métier, ça sert toujours

DUBAELE : il gagne à être connu

vedette était précisément le Rémy dont on vous parle !

Personne chez les Rémy ne fit d'objection lorsque Jean-Marie abandonna son travail d'employé de bureau de banque à Epinal pour gagner la petite pension de famille où Reims abrite ses nouvelles recrues. Jean-Marie portait sur ses maigres épaules tous les espoirs rassemblés d'une famille dont le football avait toujours été la principale source de joie, en passant par le père, le frère et les trois cousins, tous membres de l'équipe d'Eloyes !

Et l'aventure se poursuit vaille que vaille : chaque fois qu'il joue avec les **« pros »**, Jean-Marie marque un but mais surtout se comporte en véritable équipier. Reims, pour lui, c'est une famille Rémy agrandie aux dimensions du rêve :

« Je comprends, dit-il, **pourquoi mon père ne voulait pas me laisser aller à Metz... »**

CLAUDE DUBAELE | « Un moment d'hésitation »

Claude Dubaele serait sans doute devenu aviateur plutôt que footballeur s'il était né deux mois plus tôt. Mais n'ayant pas l'âge requis, il ne put entrer à l'école de Rochefort. C'est alors qu'apparut Henri Batteux qui, d'un coup de baguette magique, modifia complètement son existence.

Vainqueur deux années de suite du concours du jeune footballeur de la Ligue du Nord-Est, Dubaele avait retenu l'attention d'un dirigeant qui n'était autre que le frère de l'entraîneur de Reims. N'eût été le prestige exceptionnel dont jouissait cette équipe, jamais la famille Dubaele n'aurait laissé le jeune homme s'exiler vers la ville champenoise, quelles qu'aient été les garanties fournies. Dubaele, pris en charge par le club, put alors poursuivre ses études sur deux plans différents : le football au sein de l'équipe amateur, le dessin industriel au Collège National Technique. Lorsqu'il revint de l'armée (après quelques incursions satisfaisantes dans l'équipe professionnelle), Dubaele demanda quelques jours de réflexion : passer pro, c'était bien, mais jouer régulièrement c'était encore mieux. Ne valait-il pas mieux signer à Strasbourg, qui lui faisait les doux yeux ?

La blessure de Piantoni mit un terme à ces débats de conscience : Dubaele devenait titulaire, il allait pouvoir montrer ce dont il était capable :

« Quand Piantoni est là, je rentre dans le rang, mais qu'importe, maintenant je sais que je peux devenir un bon équipier pour le Stade de Reims... »

BERNARD HIEGEL | « Une heureuse circonstance »

A 22 ans se trouver à Reims, même à titre de remplaçant c'est une chance : Bernard Hiegel en est parfaitement conscient et s'il suit des cours par correspondance pour devenir ingénieur commercial c'est surtout pour faire fructifier une formation universitaire non négligeable. Mais au fond de lui, il sait que la seule chose qui lui tienne vraiment à cœur c'est de réussir un jour à devenir indispensable au Stade de Reims.

C'est à Forbach qu'il fit ses premiers pas mais c'est à Reims qu'il découvrit réellement la véritable signification du mot équipe.

« Tout ici s'imbrique étroitement, dit-il : le football et notre vie de tous les jours. Matériellement mon sort s'est un peu amélioré depuis Forbach, mais en définitive je suis surtout heureux de partager l'existence d'hommes pour lesquels le football est un perpétuel recommencement.. »

MARCEL MOREAU | « Une victoire de Batteux »

Naître à Reims et devenir footballeur professionnel dans l'équipe de la ville, c'est ce genre d'itinéraire qui prend plus de temps et exige plus d'efforts qu'on a tendance à l'imaginer. Marcel Moreau, seul vrai Rémois de l'effectif actuel du club champenois, est rendu à destination. Mais il revient de loin. Quand il fait le point, il se dit qu'il a eu de la veine, beaucoup de veine. Car les copains qui le traînèrent au Parc Pommery (« Moi, je ne voulais pas y aller, je craignais d'être ridicule »), ces copains-là se sont dispersés dans la vie sans jamais rompre avec le destin qui leur était imposé. Moreau ne leur était pas supérieur (c'est lui qui le dit), mais il est là, bien là, et ses copains d'à présent se nomment Kopa, Piantoni, Colonna...

Tout d'abord, il a su ne pas s'impatienter quand on a commencé à le laisser sur la touche, ce que les autres n'ont pas su faire. Il n'avait pas de grandes ambitions. On le trouvait frêle et pour tout dire assez peu convaincant. Lui, il trouvait déjà très bien de pouvoir jouer le dimanche matin et de pouvoir foncer l'après-midi au stade Delaune applaudir Sinibaldi ou Flamion... Peu à peu, Moreau grandissait, sinon dans l'estime des entraîneurs, du moins sous la toise. Il se retrouva un jour junior sans autre goût précis que celui de jouer au football. Il avait étudié l'électricité, mais les résultats n'avaient pas été fameux. Quant il se mit à travailler, il s'aperçut qu'il ne tolérerait jamais d'être houspillé par un patron, à moins que celui-ci ne se nommât Albert Batteux. C'est à partir de ce moment que Moreau se mit à la disposition complète du Stade de Reims : joueur de première amateur, il allait tenter avant de partir à l'armée d'empoigner la chance.

Celle-ci commença par l'ignorer, puis, un beau jour, elle prit forme humaine : en mai 1959, le joueur d'Auchel Kossowski jouait les terreurs dans les rangs amateurs. Reims crut bon de prendre certaines précautions de marquage et délégua Marcel Moreau au poste de demi. Que se passa-t-il dans la tête de ce dernier ? Toujours est-il que l'ailier craintif qu'il était jusque-là se mua brusquement en défenseur impitoyable. Ce fut à ce moment précis que la carrière de Moreau se desina.

Promu un peu plus tard en équipe professionnelle, Moreau fit des débuts étincelants en Coupe d'Europe à l'occasion des matches qui opposaient Reims à Burnley. Entré par la petite porte, il devenait tout à coup titulaire à part entière. Pour le public, Moreau est même le seul élément inattaquable, le seul en tout cas qu'on ne siffle jamais. Tout cela parce qu'au lieu de se conformer à l'avis d'un docteur qui avait décelé un cœur trop rapide et voulait lui interdire la pratique du ballon, il a continué chaque jour de se rendre à l'office célébré au Parc Pommery...

SOUS LE REGARD D'ALBERT BATTEUX, DE GAUCHE A DROITE : COLONNA, WENDLING, KAELBEL, RODZIK, SIATKA, VINCENT, SPARZA, AKESBI, KOPA, PIANTONI.

TOUTE LA VÉRITÉ SUR LES RÉMOIS

ALBERT BATTEUX

POURQUOI Albert Batteux est-il l'entraîneur du Stade de Reims ? La question fait sourire parce que la réponse est toute simple : « Il est né à Reims, il y a grandi, il y a joué, il y a conquis l'estime de tous et surtout celle d'Henri Germain, il y a trouvé l'ambiance qu'il lui fallait pour s'exprimer totalement. » Oui, Albert Batteux était fait pour le Stade de Reims comme son club était fait pour lui. Cela ne veut pas dire qu'il ne le quittera pas un jour. A 42 ans, il lui a tout donné et il a été largement récompensé. Il continue à vivre et à penser Stade Reims, plus et mieux que jamais, même depuis qu'il a renoncé à ses fonctions « nationales ». Mais il avoue aujourd'hui :

« J'ai tout obtenu dans ce métier à un âge où certains cherchent encore leur voie. Je suis heureux, comblé, sans souci du lendemain, pour moi comme pour les miens. Alors, deux perspectives s'offrent à moi : ou je continue à vivre dans cette maison qui représente tant de choses, dans cette ville où tout le monde me connaît, avec cette équipe qui a besoin d'être au sommet pour exister vraiment, ou bien je considère qu'après vingt-cinq ans de présence au club il m'est nécessaire de changer d'air, que c'est peut-être un bien pour le Stade de Reims, qu'un homme a besoin de glisser un peu d'aventure dans son existence et son métier. Dans les deux cas, je joue de toute façon sur le velours, sans vanité... »

Oui, heureux destin que celui d'Albert Batteux, symbole de la réussite avec un grand R. Il a tout grâce au football : un nom, de l'argent, des honneurs mais aussi un rôle merveilleux, dont il dit : « C'est passionnant de connaître une équipe, de la façonner, de chercher un joueur, de le transformer sur le terrain et ailleurs, de le comprendre, de maintenir un équilibre en tout... »

OUI, C'EST PASSIONNANT ET LA PREUVE LA VOICI AVEC UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL : LES FOOTBALLEURS REMOIS VUS HUMAINEMENT ET TECHNIQUEMENT PAR LEUR ENTRAINEUR.

COLONNA :
« Reims ne l'a jamais gâté »

LE JOUEUR

Colonna représente pour moi la sécurité. C'est pour cela, d'ailleurs, qu'il est arrivé de Nice en 1956. J'avais alors un gardien très doué (Jacquet), mais inconstant. Il me fallait donc trouver un homme plus stable, un véritable équipier capable de rassurer les autres, mais aussi un spécialiste de classe. Il me fallait un Colonna qui a tout de suite donné satisfaction et qui, depuis, ne m'a jamais posé de problème. Son jeu est axé tout entier vers l'efficacité défensive (placement, commandement, interception) et offensive (clairvoyance, dégagement à la main inimitable). Dominique a un rôle difficile à tenir car s'il a la chance d'évoluer dans une formation qui gagne souvent, il a rarement l'occasion de faire un match extraordinaire. Reims domine en général beaucoup et le laisse dans de terribles situations de contre-attaques. Combien de fois l'ai-je vu intervenir trois ou quatre fois en 90 minutes et concéder un ou deux buts ! Il accepte cela avec beaucoup de calme, celui d'un joueur qui reste à 34 ans le gardien idéal, surtout pour une équipe comme la mienne.

L'HOMME

Il est équilibré. Il est Corse mais tranquille, enthousiaste mais plein de sang-froid, décontracté mais attentif, sensible mais autoritaire. Il écoute les conseils, accepte la critique mais discute volontiers. C'est un ami charmant, très à l'aise en toutes circonstances, l'invité idéal, mais c'est aussi un homme d'intérieur, un père de famille merveilleux. Il sait ce qu'il veut et il l'obtient. Il désire décrocher son diplôme d'entraîneur en juillet prochain : c'est heureux car le football a besoin de garçons comme lui. Il songe, je crois, à créer une auberge dans la région de Corte : c'est la preuve d'un esprit commercial déjà apprécié dans son magasin de chaussures rémois sous l'influence d'une femme qui a les pieds sur terre.

WENDLING :
« Un philosophe footballeur »

LE JOUEUR

Si j'avais été responsable des finances rémoises je n'aurais jamais engagé Wendling ! Quand le président Henri Germain m'a annoncé : « Albert, je viens d'obtenir le transfert des deux Alsaciens de Toulouse. » J'ai répondu : « D'accord pour Muller, beaucoup moins pour Wendling. » C'était en 1959 et je doutais des possibilités d'un homme pourtant bien coté. Je lui reconnaissais ses qualités techniques et sa valeur athlétique, mais je considérais qu'il se complaisait alors dans le rôle facile de l'arrière auquel on demande de ne prendre personne en charge et de se tenir en couverture. Aujourd'hui, Jean fait le bonheur de Reims et de l'équipe de France ! Je lui reproche toujours pourtant de ne pas avoir assez l'esprit défensif dans ce qu'il a de désespéré, de ne pas être le soldat qui sort « à la baïonnette », le joueur qui plonge la tête la première pour sauver un but en risquant de s'écrouler sur un poteau, en somme de ne pas savoir se sacrifier. Il est sans doute trop footballeur pour cela et fait beaucoup plus pour arranger les situations que pour les sauver. Mais que j'aime le voir (c'est si rare) se mettre en colère sur le terrain...

L'HOMME

Il est dans la vie comme sur le terrain. C'est un pacifiste. Ce n'est pas un faible, mais un sage. Je le vois très bien en philosophe détaché de toutes les choses de la vie, du côté sordide des intérêts matériels, du côté exaltant des plaisirs faciles. Il voit toujours le bon côté d'une situation. En voulez-vous un exemple ? L'été dernier il était parti en vacances avec 200.000 anciens francs en travellers-chèques et 100.000 en argent liquide. On les lui a volés et il a dû rentrer chez lui. Il a naturellement récupéré la valeur de son chèque en faisant opposition et m'a confié : « Dans le fond, j'ai réalisé une belle économie. En voyage j'aurais tout dépensé, à Reims je suis allé à la pêche sans bourse délier et j'ai mis 200.000 francs de côté ! » C'est cela Wendling, un homme capable de toujours voir le bon côté des situations décevantes, un homme heureux dans un monde tourmenté, un anachronisme dans la vie moderne.

KAELBEL :
« C'est le Santamaria de Reims »

LE JOUEUR

Il a tout ce que n'a pas Wendling et c'est pourquoi il porte aujourd'hui le maillot du Stade de Reims. C'est un réaliste, un chien de garde qui défend la maison, un footballeur qui trouve sa raison d'être au combat sans éclat, là où il s'agit de trancher dans le vif, définitivement, neuf fois sur dix en défense mais en attaque quand on s'y attend le moins, sur un coup franc ou un corner, quand il faut arracher un résultat. Je lui ai dit : « Raymond, tu n'es pas à Reims pour ta technique mais pour lui apporter quelque chose de précieux, d'indispensable à une équipe, de ce qui peut être aussi déterminant dans un résultat qu'une brillante action, pour lui donner ce qui fait de Di Stefano le plus grand mais le plus utile des footballeurs du monde (la faculté de réussir un exploit formidable mais de mettre le ballon en touche sans chercher midi à quatorze heures, parce que c'est nécessaire dans le moment précis), pour être un Santamaria qui a peut-être autant contribué à la victoire du Real sur Reims (finale de Coupe d'Europe 59, Stuttgart) en arrêtant deux fois Piantoni par le maillot que Gento en semant la panique à l'aile gauche. » Raymond a compris tout cela et il est réparti pour une nouvelle carrière et pour le plus grand bien de tous ses camarades aux yeux desquels il est l'exemple de l'abnégation.

L'HOMME

C'est un Alsacien avec tout ce que cela comporte : volonté, énergie, discipline, sens de la collectivité, esprit régionaliste, mais aussi amour de la vie sous toutes ses formes, culte de l'amitié, un cœur gros comme ça.

Oui, Raymond est un brave type, un être sur lequel on peut compter. Il a eu des coups durs de tout ordre mais il s'en est toujours tiré. Voyez-vous, je suis certain qu'il se bat à Reims par reconnaissance, pour nous remercier de lui avoir redonné une vraie chance, sans penser à autre chose. Ça c'est Raymond Kaelbel.

RODZIK :
« L'Amérique, c'est comme Giraumont »

LE JOUEUR

Grand, sec, rapide, lucide, dur pour lui comme pour les autres : Bruno fait partie de cette catégorie de professionnels auxquels on ne fait jamais de gros reproches. C'est le joueur facile à diriger car il accepte tout, applique une consigne à la lettre et ne cherche jamais à tirer la couverture à lui. Que lui manque-t-il ? Un peu de cette audace qui lui a pourtant permis d'arracher quelques buts retentissants (Reims-Brunley au Parc, rappelez-vous...), une attitude plus conforme à sa valeur réelle. Je lui dis souvent : « Tu es une personnalité marquante de l'équipe, tu es international et pourtant tu restes ou tu donnes l'impression de rester celui qui complète. »

Rien à faire, il reste le Rodzik de ses débuts.

L'HOMME

L'univers que le football lui a fait découvrir (la France, l'Europe, l'Amérique, la grande presse, les honneurs, les grandes personnalités de l'actualité) n'est pas pour lui plus extraordinaire que celui de Giraumont, là où il est né, où il a poussé, où il est devenu un homme. Cette remarque n'est pas péjorative. Elle situe tout bonnement Bruno, garçon net, droit, correct, sérieux, respectueux mais sans ambition. On ne parvient pas à ouvrir chez lui la porte d'un plus grand intérêt pour toutes les choses de la vie.

Bruno manque d'enthousiasme, du désir de montrer que lui, cadet d'une famille de travailleurs lorrains, est sorti de la masse, qu'il est « quelqu'un » dans une certaine mesure. Tout cela est à la fois sympathique, car rares sont les hommes qui demeurent simples dans le succès, et un peu décevant si l'on considère que peu de gens de son origine ont une chance aussi évidente de s'épanouir.

SIATKA :
« Le fantôme de Jonquet ne le hante plus »

LE JOUEUR

C'est le genre de joueur qui sera un espoir durant toute sa carrière. Il a été presque toujours titulaire, comme arrière latéral, arrière central ou demi mais sans jamais s'exprimer pleinement. On l'a fait venir d'Alès à Reims il y a onze ans (déjà !) comme dauphin de Robert Jonquet. Eh bien ! ce nom a été une véritable obsession pour lui. Après l'ombre de Jonquet, le fantôme de Jonquet lui a enlevé une grande partie de ses moyens. On disait : « Il aura du mal à remplacer Bob. » On a dit : «Bob, c'était tout de même autre chose. » Chaque action, avant et après le règne de Jonquet, ont été des motifs de comparaison. Il en a très longtemps souffert. Aujourd'hui Siatka paraît enfin libéré. Je pensais qu'il était un arrière central, j'estime qu'il peut encore mieux s'imposer comme demi, son allant, sa solidité qui masque en partie une bonne technique, une frappe de l'extérieur très précise, une conduite de balle efficace. Mais à la condition qu'il ne se laisse pas aller, qu'il n'oublie pas ses responsabilités...

L'HOMME

Il a conservé un caractère très jeune et le manifeste en toutes circonstances, sur le terrain et dans l'existence. Il a des réactions pleines de fraîcheur et se comporte parfois comme un grand gosse. Mais l'évolution se précise. Il n'avait aucune idée définie sur les gens et les choses, son métier et tout ce qui en découle. Il en a de plus en plus et sa personnalité se dégage clairement. Après avoir vogué sur les stades et dans la rue avec le sourire au lèvres du bon garçon, il se fait prendre au sérieux sans se prendre au sérieux. C'est une étape importante, décisive chez ce « doyen de l'effectif rémois » A moins de 28 ans...

SPARZA :
« Beaucoup plus malin que vous croyez »

LE JOUEUR

Un départ, une course, un dribble, un crochet, un arrêt, un regard perdu, une hésitation néfaste : c'est le Sparza du début de saison. Autrement dit un attaquant très perfectible. Sa finesse, sa vivacité, son sens du jeu et son opportunisme en font un espoir sérieux. Mais il doit travailler et perdre complètement son petit côté truqueur qui lui vient d'Afrique du Nord. Aux Joyeusetés d'Oran il avait l'habitude de tricher, sans méchanceté, mais presque sans arrêt. Je lui ai fait comprendre qu'il devait être franc dans son jeu. Il me prouve chaque jour sa bonne volonté. Ainsi je peux croire en Sparza, l'un des éléments les plus doués de la jeune garde rémoise, un garçon qui est en train de faire doucement mais sûrement sa place au soleil.

L'HOMME

Quand vous lui dites quelque chose, il ne semble pas comprendre. Ou bien il prend un air moqueur. Faites-lui en la remarque un jour ou deux plus tard et il répondra : « Je n'ai jamais voulu vous choquer. Si je l'ai fait, veuillez m'en excuser. La prochaine fois je me surveillerai... » C'est tout Sparza, beaucoup plus malin et évolué qu'on le suppose au premier abord. Il sait que Reims est pour lui un tremplin. Il en profitera, j'en suis certain, pour monter le plus haut pos-

DE GAUCHE A DROITE : SAUVAGE, MOREAU, DUBAELE, BARREAU, REMY, SOLTYS, HIEGEL ET ROBIN.

sible et devenir « Monsieur Sparza », footballeur classé et homme qui ne laisse jamais indifférent.

VINCENT :
« Il ne fait jamais semblant »

LE JOUEUR

Lorsqu'il était au L.O.S.C., celui d'une grande époque pour le football nordiste, je le voyais sous l'aspect d'un joueur très doué, certes, mais sous celui d'un individualiste, d'un ailier à l'action brillante mais spasmodique. Reims a provoqué une transformation radicale. Tout en continuant à nous apporter des réalisations techniques exceptionnelles, il est devenu un combattant extraordinaire et un travailleur acharné. Jean ne fait jamais semblant. Quand il fonce vers le but, ce n'est pas pour jeter de la poudre aux yeux, c'est pour être efficace. Quand il court derrière quelqu'un, c'est vraiment pour le rejoindre, le contrer et lui prendre le ballon. Le Stade de Reims lui doit beaucoup, surtout dans les moments difficiles où il s'agit de résister envers et contre tous, de stabiliser une situation avant d'entrevoir un coin de ciel bleu et de conquérir une victoire. Rares sont les footballeurs aussi volontaires et acharnés que brillants techniciens. Vincent est de ceux-là.

L'HOMME

Généreux dans son métier, Vincent l'est aussi dans la vie. Il a beaucoup d'allant, il rit volontiers et fait rire les autres, il est souvent très drôle. Et puis c'est un garçon très malin, qui sans avoir l'air de rien voit, entend, enregistre. Savez-vous à qui je le compare ? A Armand Penverne. Comme lui, il tirera parti d'une riche expérience nationale et internationale. Comme lui il imposera une personnalité peut-être longue à se façonner mais d'autant plus marquante. Je l'ai jugé au cours de deux stages. Il a tout de suite montré qu'il était « dans le coup ». Jean fera sûrement un très bon entraîneur, l'un de ces hommes qui ne font pas illusion mais attirent le respect par des faits indiscutables.

AKESBI :
« La fierté fait son football »

LE JOUEUR

Tout en lui est élégant, spectaculaire, facile, racé, ciselé. Son style fait merveille et son opportunisme donne souvent le coup de pouce au destin. Mais Hassan a aussi l'esprit d'équipe. Il est généreux dans l'effort, toujours dans le mouvement et c'est ce qui en fait un élément indispensable, même en forme moyenne, même sans un entourage complémentaire, même sans Piantoni par exemple, avec qui il réussit des raids irrésistibles. Hassan a une personnalité que bien des clubs étrangers nous envient. Sa première Coupe d'Europe doit lui permettre de monter encore dans la hiérarchie des grands attaquants. Car il est de ces joueurs qui savent fort bien utiliser les occasions exceptionnelles et faire oublier en dix secondes une heure d'angoisse.

L'HOMME

C'est un garçon assez orgueilleux. Il a une fierté bien placée qui le porte à toujours justifier sa réputation. Il est très susceptible mais pas rancunier, indépendant dans certains cas, mais aussi très collectif dans certains autres. Démonstratif, intelligent, élégant, il sait admirablement masquer ses défauts. Son panache naturel lui permet de rayonner en société où je le trouve amusant et plein d'esprit. On peut tout attendre de lui à la condition de le prendre tel qu'il est, en touchant son amour-propre ou tout simplement en lui montrant les avantages et les inconvénients d'une situation.

KOPA :
« Un amour de vingt ans pour le ballon »

LE JOUEUR

C'est un Louison Bobet, un athlète qui n'admet pas de faire les choses à moitié, qui joue un match amical et une finale de Coupe d'Europe avec le même désir de justifier sa réputation. Comme tout créateur, son action demande à être parachevée par un autre. Quand il fait gagner son équipe 5-0 on lui accorde, bien sûr, tous les mérites. Quand il fait le même match mais ne trouve pas de réalisateurs autour de lui, on murmure : « Ah ! s'il ne ralentissait pas l'action, s'il était moins ceci et plus cela... ». Pour moi Kopa reste Kopa, un attaquant souvent tracassé par la fragilité de ses chevilles mais dont le football français a besoin de A à Z. Il ne doit absolument pas modifier son style mais l'adapter à l'évolution du jeu. Il doit toujours utiliser un dribble sans égal (sans cela il serait un footballeur comme les autres) mais le replacer là où l'adversaire se trouve.

Il ne doit plus éliminer ses rivaux le long du terrain, mais les combattre « chez eux ». Il reste toujours le plus capable de disloquer tout seul une défense même renforcée. C'est sûrement plus difficile, mais mon opinion est très arrêtée. La sélection ? Soyons raisonnable : Kopa lui demeure indispensable. Et si l'on pense que son action est néfaste au centre du terrain, si l'on veut qu'il déteigne moins sur les autres, alors qu'on le place à l'aile. Il y fera plus et mieux que n'importe qui pendant longtemps !

L'HOMME

On a raconté beaucoup de choses sur « le caractère » de Kopa. Je ne veux pas revenir là-dessus. On sait ce que je pense de la question. Mais pour le définir tel qu'il est en 62, après une quarantaine de sélections, des titres, un merveilleux séjour au Real, des critiques justes et injustes, des incursions dans sa vie privée, des ennuis dont il ne parle jamais, des succès financiers mais des échecs personnels, je dis simplement : Raymond a gardé pour le ballon un amour tout neuf, celui de ses 17 ans, quand il sortait des corons de Nœux-les-Mines. A vous de conclure...

PIANTONI :
« Le meilleur de lui est à venir »

LE JOUEUR

Je suis catégorique : le super-Piantoni est certainement l'un des trois ou quatre meilleurs joueurs du monde. Oui, vous avez bien lu, pas de France, mais du monde ! Il est capable de passer du geste le plus subtil et le plus fin à l'action la plus décidée, du coup de patte le plus bref à la course la plus rapide et la plus réaliste pour conclure par une frappe percutante. Il a un registre sensationnel, il est comme ces ténors qui possèdent une tessiture incroyable. Roger n'a pas eu de chance depuis un an. J'espère qu'il va sortir une fois pour toutes du cauchemar, car un tas de choses me font supposer que l'on n'a pas encore vu la phase la plus brillante de sa carrière. A mon avis, Roger arrive seulement au sommet. Après une très longue période en dents de scie, avec l'expérience acquise, une maturité physique, technique et psychique enfin atteinte il peut être plus fort et plus irrésistible que jamais, il peut à lui seul doubler (ou presque) le rendement d'Akesbi et me permettre de dormir les poings fermés.

L'HOMME

La maturité, c'est quelque chose de très variable chez un homme. Il y en a qui l'atteignent à 25 ans, d'autres à 40, d'autres beaucoup plus tard. C'est une question de tempérament, d'éducation, de milieu ou de valeur intellectuelle. Roger me semble avoir seulement conscience maintenant de ce qu'il vaut (dans l'existence comme sur le terrain), de ce qu'il est capable de faire, de ce qu'on pense de lui, de ce qu'il doit exploiter. Voyez-vous, si l'on peut déplorer, d'une certaine façon, que Fontaine ait été trop démonstratif, qu'il n'ait pas hésité à parcourir 200 kilomètres au volant de sa voiture pour donner le coup d'envoi d'un match ou participer à une émission de télévision, on peut aussi finalement regretter que Piantoni soit resté longtemps en retrait de tout ce qui constitue son métier. Cela dit, quel caractère agréable...

SAUVAGE :
« Il est fait pour tout réussir »

LE JOUEUR

Il a traîné pendant des mois le boulet de son transfert à sensation (30 millions d'anciens francs et un duel avec le RC Paris). Il a été de longs mois dépassé par la personnalité des autres. On en a trop vite conclu : c'est un garçon surfait, une erreur du Stade de Reims. Or Sauvage est en train de prendre une place de choix au sommet du football français. Et l'on dit : « Tout de même ». Sans penser qu'il a tout juste 23 ans, que s'il a le crâne un peu déplumé il a l'âge de Soltys, considéré, lui, comme un espoir ! Sauvage avait de la classe. Elle devait finir par éclater. C'est un grand ailier spécialisé. Il déborde, balle au pied, et sert ses partenaires de mieux en mieux. Il a une présence exceptionnelle. Certains réalisent des performances à un niveau donné. Il est, lui, en mesure de le faire contre n'importe qui. Oui, Sauvage fonce vers la gloire sportive avec un physique de jeune premier et une rare intelligence.

L'HOMME

Le mariage a souvent une grosse influence sur la vie d'un homme. Mais comme sur celle de Sauvage, c'est presque incroyable ! Il y a six mois, j'avais avec moi un militaire tracassé, un célibataire sans but, un joueur complexé. Aujourd'hui, je côtoie un jeune marié heureux comme un poisson dans l'eau, un footballeur détendu, conscient d'avoir franchi le mur qui le séparait du Stade de Reims.

Quelle transformation ! C'est celle d'un garçon bien élevé, sur lequel on a veillé jour et nuit à Notre-Dame de Guéret, dont les premiers pas de footballeurs ont été facilités par un bon entourage, qui s'est fait connaître à Limoges, mais réalise tout à Reims. Sauvage est très jeune et je ne peux préjuger de son avenir. Mais à le voir aussi équilibré, aussi bien armé dans le sport et dans l'existence, je me dis qu'il réussira la plupart des choses qu'il entreprendra.

BARREAU :
« Le successeur de Dominique »

Je pense que ce garçon appliqué et travailleur prendra un jour définitivement la succession de Colonna. Au départ, il a, en effet, des qualités naturelles suffisantes pour tout espérer, notamment des réflexes terribles, la faculté d'intervenir sur le coup, une très bonne prise de balle. Ce qui lui manque s'apprend : placement, jugement, évolution dans les 18 yards, faculté de contre-attaquer et non d'écarter le danger. Alors il faut laisser passer le temps en lui donnant l'occasion de s'affirmer en toute occasion favorable.

MOREAU :
« Les pieds sur terre »

Il joue au Stade de Reims en se disant qu'il a son bâton de maréchal. Il admet que l'on parle beaucoup plus des autres, que les chasseurs d'autographes l'oublient facilement, que les micros se tendent vers les vedettes. Il n'a pourtant pas de complexes. C'est simplement un réaliste, un garçon qui a les pieds sur terre.

A 20 ans, Moreau était un espoir du Stade de Reims en qualité d'ailier droit mais on disait de lui : « Il

manque de moyens physiques. » A 26 ans il est un demi redouté. Il était craintif, timoré, fuyait le choc ; il est courageux, hargneux et ses tacles « font mal ». Quelle transformation ! Je sais qu'un avant durcit toujours son jeu en reculant. Mais de cette façon...

Signe particulier : Moreau est le seul Rémois de l'équipe (avec moi) et il gagne beaucoup à être connu.

HIEGEL :
« Du cousu main »

C'est le genre de joueur qui ne déçoit pas, du « cousu main ». On peut d'ores et déjà le lancer dans un match sans courir de gros risques. Grand, solide, bien équilibré, rapide, il a beaucoup d'arguments pour s'imposer en défense. Et sachez que malgré la chute de quelques cheveux (comme Sauvage) et des traits assez marqués il n'a que 22 ans et tout l'avenir devant lui !

ROBIN :
« Le travail paie toujours »

Il n'est pas le produit de dons exceptionnels, mais tire le maximum de lui-même grâce à son travail, celui qui paie toujours. Avec lui pas de brillant, mais du sûr, du net, du sérieux. Ses passes sont faites quand il le faut et comme il le faut. Il doit être un arrière central qui inspire confiance ou un joueur de milieu de terrain très efficace.

DUBAELE :
« Le champion du paradoxe »

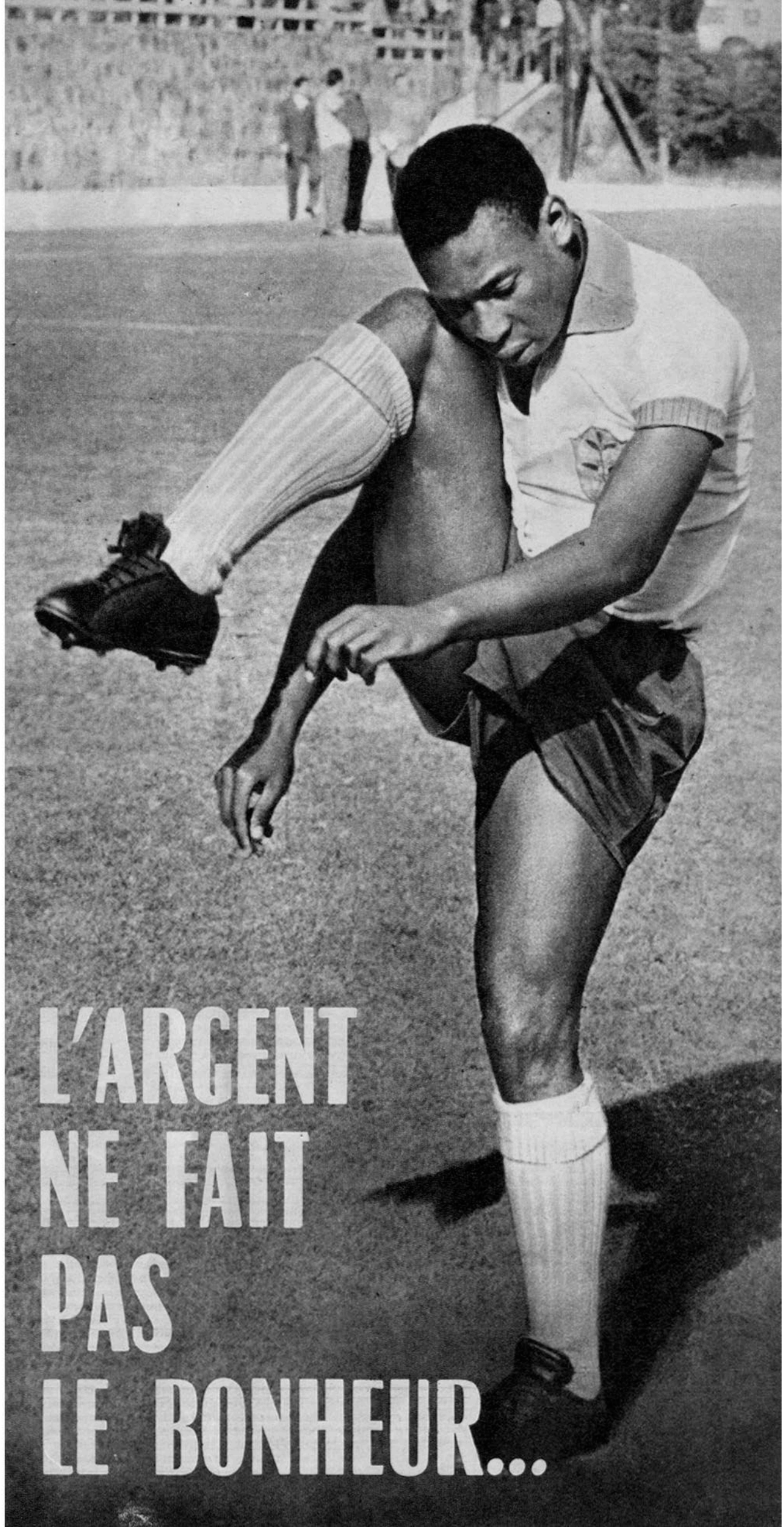
Une action brillante, une erreur monumentale, un tir formidable, un essai lamentable : Dubaële était un joueur déconcertant. Il subit heureusement une évolution très favorable. Toutes ses qualités (et il en a) semblent s'équilibrer pour faire de lui un élément sur lequel on peut toujours compter. A moins d'un « trou » imprévisible, 1962-63 doit marquer l'épanouissement total de Dubaële, un footballeur capable de s'adapter à toutes les places et à toutes les circonstances.

REMY :
« Toujours quelque chose »

Du tout neuf, de la pâte à modeler sur le terrain et dans la vie. Il ne devait pas normalement apparaître chez les pros cette saison. Mais les circonstances ont provoqué un baptême du feu anticipé et réussi. A 18 ans, ce cadeau de mon frère André (entraîneur à Bar-le-Duc) peut tout espérer. Il me plaît beaucoup, car s'il commet des erreurs, si sa technique de passes (par exemple) est encore approximative, s'il a plus d'intentions que de réalisations, il fait, par contre, toujours quelque chose, il ne revient pas en marchant après avoir perdu le ballon, il participe à cent pour cent.

SOLTYS :
« Il fait penser à Penverne »

Il me fait lui aussi penser à Penverne débutant. Je ne dis pas qu'il ira aussi loin que lui, mais il a, au départ, la même technique et le même physique. Ce qu'il fait est net, précis, sans bavure. Il a des yeux pour voir et il voit. Il a des oreilles pour entendre et il entend. Croyez-moi, Montceau-les-Mines nous a envoyé un élément très sûr. Il progressera peut-être doucement, mais sans jamais perdre ce qu'on lui aura appris.



L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR

Pelé : à Santos par intérêt, mais aussi par sentiment.

Santos FC : un écusson célèbre dans le monde entier.

Un espadon qui symbolise la force vive de Santos.

LE CHAMPION D'AMERIQUE AU MICROSCOPE

SANTOS

UNE ENQUÊTE D'ALAIN FONTAN

VOICI un club « au microscope » hors série puisqu'il nous transporte au royaume de l'incomparable Pelé, le joueur le plus célèbre du monde. Si Santos est la ville qui a fait découvrir le football aux Brésiliens aux environs de 1865 (grâce à des marins anglais), le Santos F.C., lui, se vante d'avoir organisé le premier match professionnel du pays.

L'événement remonte au 12 mars 1933, jour d'une cuisante défaite (5-1) devant Vila Belmire. Depuis, le Santos F.C. a fait sa place au soleil et il rayonne sur tous les continents.

● Alain Fontan vous ouvre les portes du champion d'Amérique du Sud qui a remporté la première manche de la Coupe intercontinentale des clubs en battant le champion d'Europe, Benfica (3-2), le 19 septembre, à Rio.

QUAND PELE (MAS QUE) TIRE... C'EST LA PANIQUE DANS TOUTES LES DEFENSES, MEME CELLE DE PENAROL EN FINALE DE LA COUPE D'AMERIQUE DU SUD.

C'EST AUSSI UNE BELLE HISTOIRE DE FAMILLE

● Modesto Roma, voulez-vous nous retracer l'historique de votre club !

Le Santos FC a officiellement vu le jour avant la première guerre mondiale, le 14 avril 1912. Mais c'est le 11 novembre de la même année qu'il fit sa première apparition en public, battant le Santos AC par 3 à 0. Jusqu'en 1933, Santos devait continuer à rencontrer des clubs de Sao-Paulo et de la région, soit en Championnat, soit en match amical. Cette année-là, Santos Football Club devint professionnel, certains éléments, dont l'actuel président Athié, refusant cependant d'être payés. Toutefois, ce n'est qu'à partir de 1955 que le Santos FC commença à s'affirmer. Au Brésil d'abord, à l'étranger ensuite, le football « paulista » se révéla de plus en plus fort. Nous-mêmes étions en gros progrès, et déjà en mesure de présenter des joueurs de grande valeur internationale comme Ramiro, Formiga, Del Vecchio, Vasconcellos et autres Zito.

● Quelle est votre politique !

Elle est claire : nous recherchons exclusivement la qualité dans la régularité. Grâce à notre travail en profondeur, et à quelques achats judicieux, j'affirme que nous possédons une excellente équipe depuis presque 20 ans, et que nous avons atteint notre but. Pour conserver ce standing acquis, nous maintenons un « plantel » de 46 pros et stagiaires.

● Comment expliquez-vous, alors, votre médiocre comportement au dernier Tournoi de Paris !

Bien sûr, j'attendais la question... Simplement par l'absence de nos attaquants titulaires, par la mauvaise condition physique des autres joueurs de base présents, victimes des réceptions « après Chili », et par le trac qui a saisi nos jeunes joueurs. Nous voulions d'ailleurs déclarer forfait, mais les dirigeants du Racing nous ont instamment priés de n'en rien faire... Aussi avons-nons accepté par correction, mais en sachant bien que notre réputation allait en souffrir.

● Parlez-nous des questions financières. Avez-vous des problèmes !

Je peux dire aucun, car dans un championnat déficitaire, Santos est le seul club à ne pas perdre d'argent. Si la municipalité ne nous a jamais aidé, et si nous avons dû, à une certaine époque mettre de l'argent de notre poche, nous vivons aujourd'hui dans l'aisance. Nos tournées rapportent, nous jouons souvent et recevons des demandes de matches de plus en plus intéressantes. L'avenir est au beau fixe.

● Que pensez-vous de l'actuelle formule du Championnat brésilien !

Elle est dépassée. Notre calendrier est mal organisé, et l'heure est venue d'un véritable championnat brésilien. Porto-Alegre est à une heure trente, en Caravelle, et Salvador de Bahia ou Recife, à 2 heures. Imaginez un peu la venue des grands clubs comme le nôtre dans ces grandes villes, les recettes, et l'essor nouveau du football dans ces régions délaissées...

● Abordons maintenant l'éternelle question des transferts...

Je le répète, nous ne transférons pas de joueurs. Nous n'avons pas besoin de cela pour vivre et savons que l'argent ne fait pas le bonheur des clubs. Le Real Madrid est un club riche, n'est-ce pas ? Est-il heureux ? Les supporters, et même les dirigeants préfèrent un club pauvre qui gagne, à un club fortuné qui accumule les revers. Les victoires mettent toujours tout le monde d'accord. Aussi, quand les Italiens en sont arrivés à m'offrir 1 million de dollars pour le transfert de Pelé, je leur ai répondu simplement : « Et que voulez-vous que je fasse de cet argent ? Que je le sème sur le terrain, une heure avant chaque match, afin de faire marquer des buts à notre attaque ? » Ils sont restés sans voix. Non, non... et puis trop

DES VEDETTES ARC HICONNUES, MAIS AUSSI DES JEUNES SUIVIS PAS A PAS : C'EST ÇA AUSSI LE SANTOS FC !

Les champions d'Amérique latine. De gauche à droite, au premier rang : Dorval, Mengalvio, Coutinho, Pelé, Pépé ; au deuxième rang : Lima, Zito, Dalmo, Calvet, Gilmar, Mauro.

Pelé et la nouvelle vedette de Santos, l'arrière Ismael.

d'argent jette la discorde ! Durant le dernier Mundial, au Chili, pour ne citer qu'un exemple, le président de Barcelone me demande un entretien. « Je veux l'un de vos joueurs, mais rassurez-vous, ce n'est pas Pelé, précise-t-il, c'est Mengalvio. Pour la doublure de Didi, j'offre 300.000 dollars ! » Je lui ai dit de les garder. Ceci, bien que nous préparions un junior de 17 ans, Luis Claudio qui est déjà l'égal de Mengalvio, et lui sera sûrement supérieur.

● Et si Pelé n'avait plus jamais rejoué, à la suite de sa blessure, n'auriez-vous pas eu de regrets de l'avoir conservé ?

Je peux affirmer que non. Les blessures sont choses de la vie du sport, et j'aurais, par contre, eu des remords vis-à-vis du club acheteur si Pelé avait été payé à prix d'or et inutilisable un peu plus tard.

A Santos, nous formons une famille, et aimons que les joueurs restent au sein de cette famille.

● Autrement dit, Pelé restera au Santos FC ?

Oui, je peux vous l'affirmer. Il m'a même promis de jouer plus tard avec les vétérans du club.

● M. Lula, comment recrutez-vous ?

Lula. — Chaque année, à la fin du Championnat, plus d'une centaine de gamins viennent s'inscrire chez nous. Ils ont moins de 15 ans, mais savent déjà tout faire de leurs pieds. Entraîneur, je choisis les plus intelligents, ceux qui me paraissent les plus intéressants et dont les talents méritent d'être cultivés.

● Quel est votre point de vue de dirigeant sur la sélection ?

M. Roma. — Je suis en faveur de la sélection dont le standing retombe sur l'ensemble des clubs d'un pays. J'estime néanmoins que certaines habitudes doivent être modifiées, au stade de la préparation. En effet, des clubs comme Botafogo ou Santos qui fournissent une demi-douzaine de joueurs valant chacun plus de 100 millions, ont le droit de recevoir des assurances quant au traitement qui va être infligé à ces hommes. Nous ne dépensons pas annuellement un fortune pour entretenir et perfectionner un département médical ultra-moderne, et rechercher un système d'entraînement scientifique selon la tension, le poids et l'état musculaire de chacun, pour que sous prétexte de Mundial, on bouleverse toutes les habitudes de nos joueurs en leur faisant subir un traitement de chevaux de labour. C'est fini ! Ou nos propres « tecnicos » participeront à la préparation, ou nous nous défendrons. Nous ne voulons pas rester ensuite, avec nos joueurs sur les bras.

● Existe-t-il d'autres disciplines au Santos FC ?

Pratiquement toutes en dehors de la natation. Ici, toute l'année on nage à la plage.

● Et votre stade, Modesto Roma ?

Il est de bon ton de dire pis que pendre du stade de Villa Belmiro depuis les incidents que vous savez. Evidemment, compte tenu de la place dont nous disposons, nous ne pouvons pas prétendre faire une fosse de protection.

UN EFFECTIF EN OR

LES GARDIENS

GILMAR DOS SANTOS NEVES : 32 ans, 1 m. 81, 70 kilos. 66 sélections. C'est le gardien le plus décontracté du monde.

LAERCIO JOSE MILANI : 31 ans, 1 m. 74, 70 kilos. Vaut son successeur... les nerfs mis à part. Vista, détente, audace, placement. Seul Gilmar lui est supérieur, au Brésil.

LES ARRIERES

ANTONIO LIMA DOS SANTOS : 20 ans, 1 m. 75, 70 kilos. Homme à tout faire de l'équipe, dans laquelle il joue aussi demi ou inter. Très clairvoyant, intelligent, rapide.

ISMAEL : 26 ans, 1 m. 75, 70 kilos. Solide, énergique, bon tacleur, c'est le spécialiste qui manquait à la défense. Nouveau venu.

MAURO RAMOS DE OLIVEIRA : 32 ans, 1 m. 80, 72 kilos. 21 sélections. A joué pour la première fois en sélection... en 1949, à 19 ans ! puis vint une ère Bellini. Aujourd'hui, la classe de Mauro est unanimement reconnue, et on ne lui reproche plus « de trop bien jouer au football ».

RAUL DONAZART CALVET : 28 ans, 1 m. 78, 75 kilos. 9 sélections. Une mauvaise condition physique a fait perdre à ce blond descendant de Français la place qui était prévue pour lui au sein de la sélection brésilienne. Complètement retrouvé.

DALMO GASPAR : 30 ans, 1 m. 72, 69 kilos. Il compense un relatif manque de démarrage par une expérience jamais prise en défaut une habileté et un sens du placement qui le rendent très précieux dans les moments critiques.

LES HOMMES DE MILIEU

ZITO JOSE MIRANDA : 30 ans, 1 m. 70, 70 kilos. 36 sélections. Le moteur de l'équipe. D'une activité sans pareille, ce joueur de tempérament occupe le terrain avec une intuition rare. Excellent tireur à mi-distance. Capitaine de l'équipe.

MENGALVIO FIGUEIRO : 24 ans, 1 m. 79, 75 kilos. 5 sélections. L'autre « homme du milieu » possède une classe qui éclate dans chacun de ses mouvements. Feinteur, constructeur hors de pair, il a le don d'offrir des balles en or à ses partenaires de l'attaque.

LES AVANTS DE POINTE

DORVAL RODRIGUES : 27 ans, 1 m. 73, 70 kilos. Le noir ailier droit est peut-être le plus doué de tous les joueurs de l'équipe. Hélas ! son manque de clairvoyance l'empêche de tirer le meilleur parti de sa vitesse, de son exceptionnelle touche de balle.

ANTONIO WILSON COUTINHO : 19 ans, 1 m. 67, 70 kilos. 6 sélections. Complètement remis de ses blessures et de ses opérations. A retrouvé, avec son poids de forme, la combativité et la détente qui lui faisaient défaut lors de la Coupe du monde.

EDSON NASCIMENTO PELE : 22 ans, 1 m. 72, 71 kilos. 28 sélections. Ses départs balle au pied ses ouvertures, ses improvisations et ses tirs des deux pieds, ou de la tête, le rendent irremplaçable.

JOSE MACIA PEPE : 27 ans, 1 m. 70, 68 kilos. 27 sélections. Peu en verve actuellement. Depuis qu'il a été blessé contre le Pays de Galles, il ne semble plus le même. Craintif et désabusé, il ne semble participer au matches que pour placer de temps en temps l'un de ces boulets de canon dont il a le secret.

LES REMPLAÇANTS

FRANCISCO DE AGUIAR FORMIGA : 32 ans. Un peu alourdi, cet ex-international conserve encore son merveilleux sens du placement, son calme et son autorité.

AUGUSTO DE OLIVEIRA TITE : 32 ans. Cet ancien ailier gauche de l'équipe du Brésil évolue maintenant au centre du terrain avec énormément d'efficacité.

PAULO CESAR DE ARAUJO PAGAE : 28 ans. On dit que sans ses chevilles fragiles il serait le meilleur attaquant brésilien.

QUI S'EN SOUVIENT !

SANTOS 5 - FRANCE 1

En 1930, l'équipe de France joua la première Coupe du monde à Montevideo. Avant d'arriver en Uruguay elle fut invitée à Santos. Les Français acceptèrent de rencontrer l'équipe des « gens de la plage », comme on les appelle au Brésil, avant de poursuivre leur voyage. La rencontre eut lieu un jour de semaine, le 30 juillet, dans un stade comble. Le Santos FC qui avait (déjà) un très bonne équipe, marqua 5 buts aux Français qui parvinrent seulement à sauver l'honneur.

Le match se termina assez mal. Enervés et mécontents, les Français crièrent au scandale, prétendant qu'on leur avait proposé de rencontrer une équipe de club, mais que sans les prévenir, on les avait jetés en pâture à la sélection du Brésil. Le consul, qui connaissait peu le football, appuya leurs réclamations. En présence de la police accourue, les dirigeants du Santos FC prouvèrent facilement, licences et cartes d'identité en main, que les Aristides, Meira, Omar, Feitiço (le Pelé de l'époque) et autres Athié, qui venaient de dominer Mattler et Delfour, étaient bien les habituels éléments du club.

Beaux joueurs, les Français congratulèrent alors leurs heureux adversaires, et demandèrent la permission d'emmener le ballon du match, en souvenir de la plus brillante équipe de club qu'ils aient peut-être rencontrée.

mais nous achevons actuellement les travaux d'aménagement qui nous permettront d'ici peu d'offrir 30.000 places. C'est bien, pour notre public. Nous jouerons les grands matches à Rio ou à Sao-Paulo.

● Etes-vous pour ou contre la retransmission télévisée des matches ?

La TV est une arme à double tranchant. Elle a fait connaître Santos dans le Brésil entier, mais porte préjudice aux matches, par ailleurs. Il faudrait des stades très confortables pour la concurrencer. Au Brésil, où la TV est privée et fait des fortunes avec le football, elle devrait faire participer les clubs aux bénéfices donnés par ses émissions sportives. En prenant pour les grandes marques intéressées, des emplacements publicitaires à l'intérieur des stades mêmes, par exemple.

● Quels sont vos projets ?

Rien de spécial... Nous avons signé pour une tournée en Amérique centrale, en janvier. Pour le reste, nous en reparlerons...

LE GRAND PATRON

Modesto Roma est vice-president du Santos FC depuis une dizaine d'années, c'est-à-dire depuis l'époque où l'équipe a commencé son ascension. En réalité, c'est lui qui assume les responsabilités et porte le club sur son dos. Questions financières, malaises, transferts, discussions, il tranche tout avec une étonnante lucidité.

Patriarche détendu, cet énorme bonhomme à l'éducation raffinée, est l'une des plus attachantes figures du football du Nouveau Monde. Directeur du département financier de la Fédération de l'Etat de Sao-Paulo, il est membre de la Commission football de la CBD.

Son sens aigu de la diplomatie, sa psychologie, lui permettent de ne jamais être surpris par quelque problème que ce soit. Le grand Santos lui doit beaucoup.

L'ETAT-MAJOR DU SANTOS FC

— Président : **Athie Jorge Cury. Ancien joueur. Député. Marchand de café.**

— Vice-président : **Modesto Roma. Ancien entraineur. Constructeur de bateaux et transporteur maritime.**

— Vice-président : **Vasco José Faè. Industriel.**

— Secrétaire : **José Horacio Pierry. Banquier.**

— Trésoriers : **Carmo Angerami. Banquier, et Augusto Saraiva.**

— Football : **Nicolau Moran Villar. Transporteur.**

— Médecin : **Newton de Azevedo.**

PETITS SECRETS DU SANTOS FC

Santos FC détient les records de recette non seulement dans les Etats brésiliens de Pernambouco, Bahia, Rio grande do Sul et Céara, mais encore au stade Pacaembu de Sao-Paulo, au Maracana de Rio, et dans plusieurs pays d'Amérique latine.

S'il devient champion du monde des clubs, Santos ne jouera pas à moins de 40.000 dollars.

Le montant total des mensualités des joueurs pros s'élève à plus de 3 millions de cruzeiros (40.000 nouveaux francs).

Quand son arrière gauche Fioti fut sérieusement blessé, le Santos FC prit en charge les traites correspondantes au paiement à crédit de la maison achetée par son joueur.

Les joueurs enrôlés le plus cher par Santos sont Mauro (5 millions de cruzeiros) et dernièrement Ismael (7 millions).

Au début des activités du club, le maillot était bleu, blanc et or. Aujourd'hui il est rayé noir et blanc, mais l'équipe se présente parfois tout de blanc vêtue.

Au Brésil, dans l'intérieur, 73 petits clubs ont pris le nom de Santos FC.

Santos est l'équipe qui, dans le monde, effectue le plus de déplacements aériens chaque année.

Pour leur victoire sur Penarol, en finale de la Coupe d'Amérique des clubs, les joueurs ont reçu chacun 300.000 cruzeiros. Ils en recevront 500.000 s'ils battent Benfica.

Le Santos FC tient particulièrement à remporter le titre de champion du monde des clubs cette année. Motif : c'est celle de son cinquantenaire.

Palmarès brésilien du Santos FC, pour ces sept dernières années :

1955 : champion ; 1956 : champion ; 1957 : deuxième ; 1958 : champion ; 1959 : deuxième ; 1960 : champion ; 1961 : champion.

L'ENQUÊTE DU MOIS PAR JEAN CORNU

LA DIVISION II : "NON A L'EUTHANASIE"

CE 5 octobre, les dirigeants des clubs de Division II se réuniront à la Ligue Nationale en une sorte de concile pour essayer de dégager certaines tendances sur la réorganisation future de la Division II.

Certains dirigeants viendront un peu en « auditeurs » pour se faire une idée. D'autres apporteront des projets précis qu'ils ont rodés, mûris, qu'ils présenteront et défendront avec flamme.

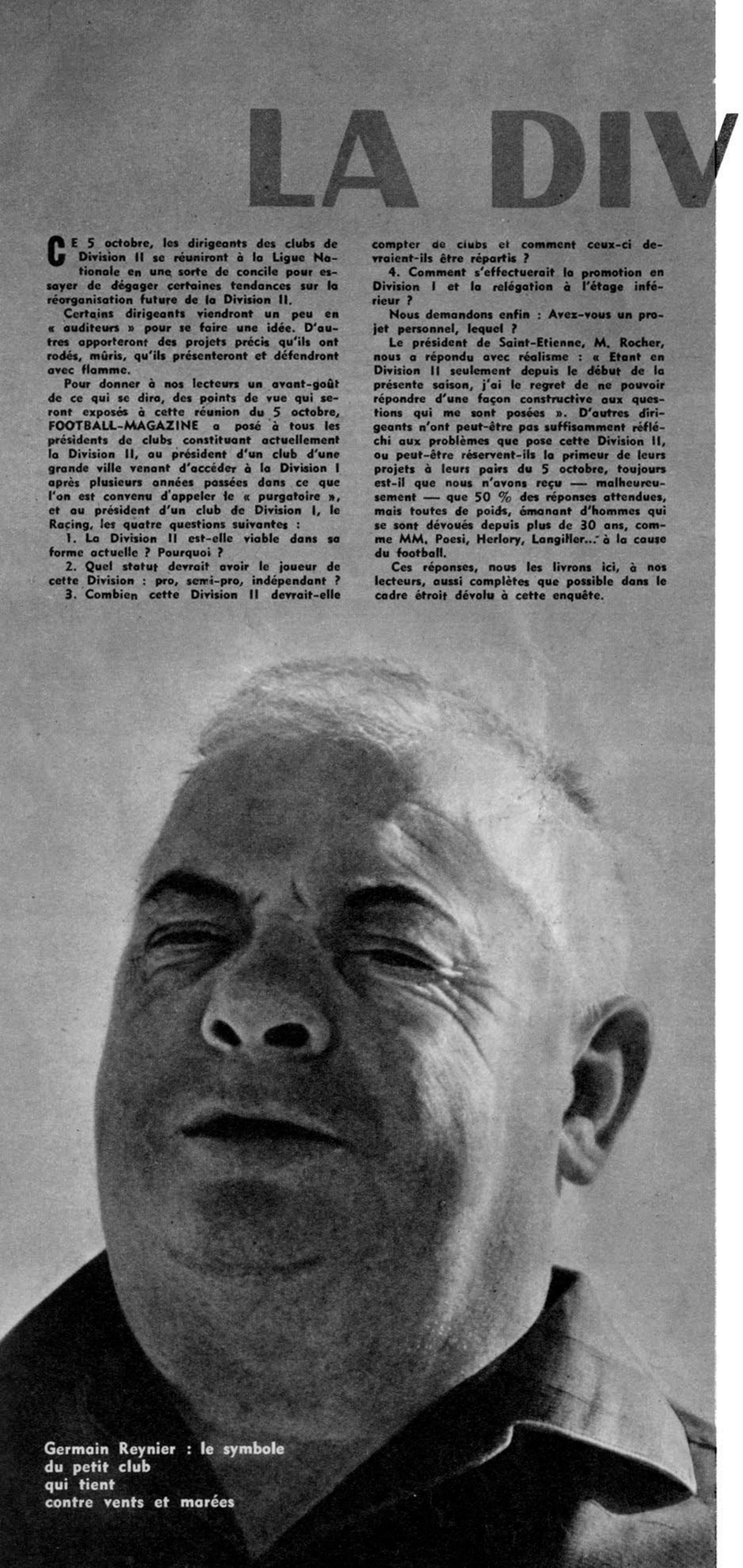
Pour donner à nos lecteurs un avant-goût de ce qui se dira, des points de vue qui seront exposés à cette réunion du 5 octobre, FOOTBALL-MAGAZINE a posé à tous les présidents de clubs constituant actuellement la Division II, au président d'un club d'une grande ville venant d'accéder à la Division I après plusieurs années passées dans ce que l'on est convenu d'appeler le « purgatoire », et au président d'un club de Division I, le Racing, les quatre questions suivantes :

1. La Division II est-elle viable dans sa forme actuelle ? Pourquoi ?
2. Quel statut devrait avoir le joueur de cette Division : pro, semi-pro, indépendant ?
3. Combien cette Division II devrait-elle compter de clubs et comment ceux-ci devraient-ils être répartis ?
4. Comment s'effectuerait la promotion en Division I et la relégation à l'étage inférieur ?

Nous demandons enfin : Avez-vous un projet personnel, lequel ?

Le président de Saint-Etienne, M. Rocher, nous a répondu avec réalisme : « Etant en Division II seulement depuis le début de la présente saison, j'ai le regret de ne pouvoir répondre d'une façon constructive aux questions qui me sont posées ». D'autres dirigeants n'ont peut-être pas suffisamment réfléchi aux problèmes que pose cette Division II, ou peut-être réservent-ils la primeur de leurs projets à leurs pairs du 5 octobre, toujours est-il que nous n'avons reçu — malheureusement — que 50 % des réponses attendues, mais toutes de poids, émanant d'hommes qui se sont dévoués depuis plus de 30 ans, comme MM. Paesi, Herlory, Langiller... à la cause du football.

Ces réponses, nous les livrons ici, à nos lecteurs, aussi complètes que possible dans le cadre étroit dévolu à cette enquête.



Germain Reynier : le symbole du petit club qui tient contre vents et marées

GERMAIN REYNIER (AIX) :

« 16 EQUIPES ET 2 ZONES »

Aix a pris son cas particulier :

1° A notre avis, la Division II dans sa forme actuelle n'est pas viable.

Le nombre de clubs et l'éloignement des résidences entraînent des déplacements trop onéreux. Ex. : Aix-Cherbourg, Aix-Lille, etc.

2° Quel statut devraient avoir les joueurs de cette Division ?

Semi-pro, compte tenu de la faiblesse des recettes sur le stade d'Aix-en-Provence.

3° A notre avis, la Division II devrait comprendre 16 équipes réparties en 2 zones, pour éviter des frais trop importants (1).

4° La formule 2 clubs montants, 2 clubs relégués en Division inférieure nous paraît logique sur le plan purement sportif. Elle l'est moins si l'on considère la recette surtout en l'état actuel du règlement du Championnat de France. Non-partage. »

M. DEPREUX (RED STAR) :

« CE SONT LES PROBLEMES DU FOOTBALL TOUT ENTIER QU'IL FAUT RESOUDRE »

M. Depreux a repris le Red Star en main voilà dix-huit mois, mène remarquablement son club et a rendu aux supporters audoniens une confiance envers leur équipe qu'ils avaient plus ou moins perdue. Il a été frappé par l'ampleur des problèmes généraux du football français et pense que le cas particulier de la Division II ne sera résolu que dans le cadre du football tout entier. Il n'a pas répondu directement à nos questions mais a plutôt exposé ses vues personnelles.

« Je rends hommage aux dirigeants de la F.F.F. et de la Ligue qui se dévouent depuis si longtemps ; mais je crois que la séparation des pouvoirs est un stade dépassé comme l'est celui des pros et des amateurs. Le mot amateur, voilà, le plupart du temps, un trop gros mensonge.

Il faut respecter toutes les compétences, toutes les valeurs, tous les amour-propres. Il ne suffit pas de tout bouleverser pour que tout aille mieux. Il faut éviter de tout détruire, d'autant que dans l'ensemble — et surtout à la base — le football français n'est pas mal charpenté ; mais je pense qu'il paraît nécessaire :

1° De revenir à une direction unique du football qui coifferait les pros et les autres joueurs.

2° Dans la partie professionnelle, je vois très bien une Division I à 16 clubs et, au-dessous, une Division II à 18 ou 20 clubs en une seule poule. Les joueurs de cette poule auraient la qualité des professionnels mais posséderaient une autre activité. Le football devrait aider ces joueurs à se classer — et non seulement à se reclasser — dans la vie. Les dirigeants sont de mauvais éducateurs s'ils ne pensent pas à cela. Pour un joueur, le travail à mi-temps est préférable à l'oisiveté hors des matches et des entraînements. Il est souvent question, dans les conversations, de difficultés à trouver ces emplois à mi-temps. A-t-on bien cherché ? A-t-on sérieusement fouillé l'action commerciale par exemple ? La représentation sur l'automobile, les articles ménagers, etc. Il faut s'adapter à la vie moderne.

A-t-on songé que le fair-play, la bonne tenue sur le terrain pouvaient améliorer le spectacle et par conséquent retenir ou attirer le spectateur ? Les détails ont souvent une grande valeur.

3° Au-dessous de ces Divisions I et II qui conserveraient à peu près leur forme actuelle, pourrait venir un Championnat en 4 groupes dont les joueurs auraient un statut non amateur. Ces 4 groupes donneraient chacun un montant à la Division II et recueilleraient les 4 relégués.

4° Au-dessous de ce Championnat à 4 groupes viendraient les Championnats régionaux et de districts, dont les déplacements devraient obligatoirement s'effectuer dans la seule journée du dimanche.

J'ajouterai quelques impressions : a) je suis contre la direction d'un club par un seul homme — trop vulnérable — mais pour cette direction par un comité qui ait les moyens d'agir ; b) je pense que des footballeurs pros ou semi-pros peuvent sans fatigue excessive jouer 3 matches par quinzaine. »

MARCEL LANGILLER (C.A.P.) :

« METTONS-NOUS (EN PARTIE) AUX INDEPENDANTS »

Le C.A.P. s'est prêté à une expérience. Il est devenu la « nursery » du Racing. Les idées de Marcel Langiller sur la Division II :

« 1° La Division II est nécessaire au football professionnel ; elle sert de tremplin à la Division I. Financièrement elle ne peut vivre qu'avec des aides ou des subventions.

2° Ses clubs devraient compter des pros et des semi-pros ou, si vous préférez, des indépendants c'est-à-dire des amateurs type C.F.A.

3° La poule unique est indispensable : toutes les expériences faites avec des poules régionales ont échoué. Je pense qu'il faut fixer le nombre à 20. Les clubs pourraient avoir une dizaine de pros et une demi-douzaine de semi-pros ou indépendants, ce qui réduirait sensiblement les charges.

4° Je suis pour trois montées et trois descentes. »

RAYMOND HERLORY (METZ) :

« LAISSEZ-NOUS NOS RECETTES. 20 OU 22 CLUBS, 6 PROS AU MOINS DANS CHAQUE EQUIPE »

Ses théories, Raymond Herlory les a maintes fois affirmées. Pour lui, le grand principe demeure : « Primum vivere ». Et pour vivre il lui faut des recettes, le plus de recettes possible. Il est à remarquer que, président du club messin depuis 30 ans, M. Herlory est peut-être le seul dirigeant qui a eu constamment de l'argent dans ses caisses sans pourtant y avoir mis un sou de sa poche. Il possède la réputation — justifiée ô combien ! — d'être dur avec ses joueurs, comme il l'est en affaires, mais aussi celle de toujours tenir ses promesses. Ces quelques lignes laissent entrevoir ce que peut être la position du président messin :

1° La Division II viable ? La Division I l'est déjà difficilement. Ce qui est mauvais pour elle, c'est son étiquette : Division II. Ce n'est donc pas du premier choix. Il faudrait que cette discrimination péjorative s'efface peu à peu des mémoires. Ceux qui sont chargés d'en parler (1) devraient s'efforcer de la présenter comme « pas trop médiocre » ; ils devraient la considérer comme faisant partie de l'élite, car le professionalisme, c'est tout de même mieux sur le plan technique et sur celui de l'intérêt que l'amateurisme, sinon les meilleurs joueurs amateurs ne deviendraient pas pros.

On a réduit la Division I — ou on va la réduire — à 18 clubs ; on parle déjà de 16. C'est une erreur. Laissons au football ses recettes. Quand on retire un club, on prive les autres d'une recette qui ne se compense pas pour la plupart. Quels matches amicaux vous amènent une recette comparable à celle d'un match de Championnat ?

2° Une Division II de joueurs indépendants ? Qu'est-ce que cela nous amènerait ? Le C.F.A. nous apporterait-il des clubs valables, à part un Brest que sa situation excentrée enferme dans un cas particulier ? Il faudrait peut-être réduire le nombre des joueurs pros par équipe, le ramener à six minimum et combler avec des semi-pros.

3° Fractionner la Division II diminue à peine les frais mais considérablement l'intérêt, donc conservons la poule nationale à 20 et même à 22 clubs.

4° Il faut sauvegarder le principe des 4 montées ou tout au moins ne pas revenir à moins de 3. »

(1) L'allusion à la presse semble évidente.

R. HARDY (CHERBOURG) :

« 2 ZONES DE 14 CLUBS ET LES CONCOURS DE PRONOSTICS »

M. Hardy, de Cherbourg, fait un peu le procès des dirigeants actuels qui par peur de la concurrence n'osent pas appliquer les facilités que leur offre le règlement qu'ils ont eux-mêmes voté et fait largement appel au concours de pronostics.

« Nous estimons personnellement qu'aucune formule magique n'existe et qu'une partie des maux dont souffre, non pas seulement la seconde Division, mais tout le football professionnel français serait supprimée si les dirigeants de tous nos clubs étaient dégagés de toute préoccupation d'ordre financier.

Pourquoi les Pouvoirs Publics en France sont-ils plus rétrogrades qu'ailleurs en s'obstinant à refuser l'établissement de concours de pronostics dont chacun sait qu'ils apporteraient au sport français, et pas seulement au football, les facilités financières qui lui manquent pour s'épanouir de la façon la plus harmonieuse. Qu'on ne nous parle surtout pas de moralité dans un pays où prospèrent côte à côte depuis tant d'années le P.M.U. et la Loterie Nationale.

Nous nous bornerons donc à répondre aux quatre questions posées :

1° En ce qui nous concerne, nous ne croyons pas que la Division II soit viable, précisément en raison des moyennes de recette et de l'aide financière fort différente entre les différents clubs participants ; ceux qui subsistent font « de la corde raide », mais jusques à quand ?

2° Nous sommes fermement partisans pour la seconde Division professionnelle de l'adoption du semi-professionalisme ; bien sûr les règlements actuels nous en donnent la possibilité puisqu'il est question à l'article premier du Statut professionnel d'un minimum de 7 joueurs sous contrat ; mais, en fait, l'esprit de concurrence dans ce domaine mat tellement son plein que la qualification de semi-pro reste actuellement uniquement sur le plan symbolique.

Il faudrait donc prévoir un statut interdisant formellement, et avec sanctions, le paiement des semi-pros autrement que par le respect intégral des salaires fixés par la Ligue Nationale de Football. Cette réforme devrait, bien sûr, s'accompagner d'une indemnité à verser aux clubs de seconde Division qui accepteraient définitivement, par suite de la transformation des contrats professionnels en semi-professionnels, de perdre ainsi une partie de leur capital joueurs.

Nous savons qu'une telle réforme serait assez délicate mais elle n'est pas impossible.

3° et 4°. Nous sommes partisans pour la Division II d'un Championnat de France en deux zones : Nord et sud, de 14 clubs chacune avec la montée en première Division des deux premiers de chaque zone, lesquels disputeraient en outre une rencontre-aller et retour pour le titre de Champion de France deuxième Division. Deux clubs de première Division devraient évidemment descendre dans chaque zone, mais leur position géographique devrait, le cas échéant, amener une modification dans la répartition des zones. »

M. LE CAER (TOULON) :

« ALLEGEZ LES CHARGES DES CLUBS PROS »

Toulon, grande ville en puissance et qui joua déjà en Division I, est partisan de conserver la formule actuelle, mais...

« 1° Dans sa forme actuelle, la Division II pourrait être viable à condition :

a) que les salaires des joueurs soient uniformisés ;

b) que les joueurs soient plus consciencieux dans le spectacle qu'ils sont appelés à donner chaque dimanche ;

c) que les finances des clubs soient gérées avec prudence.

2° Le statut des joueurs de la Division II devrait être réparti de la façon suivante :

Un tiers de contrats pros pour les meilleurs éléments ;

Un tiers de contrats semi-pros pour les éléments moyens.

Un tiers de contrats indépendants pour les jeunes éléments ayant de réelles aptitudes pour le football.

3° Statu quo sur le nombre de clubs et la répartition géographique actuelle.

4° Pour donner plus d'attrait et d'intérêt au Championnat, il y aurait lieu de revenir au système des 4 montées et des 4 descentes.

Pour conclure, nous pensons qu'un allégement des charges auxquelles sont assujettis les clubs pros apporterait plus de confiance aux dirigeants. »

ANDRE DENIS (TROYES) :

« PLUS D'ETRANGERS ET QUE LA DIVISION II JOUE SON ROLE D'INTERMEDIAIRE. »

M. André Denis, secrétaire général de Troyes, a vécu les bonnes et les mauvaises années de ce club qui peut s'inscrire à la limite des deux Divisions : toujours capable de tenir les premiers rôles en Division II, mais trop faible pour s'installer, pour conserver sa place au sein de la Division I. Il connaît donc particulièrement bien la question et apporte une solution, au moins, inédite :

« Dans la forme actuelle du professionalisme et parce qu'on ne veut pas aller trop loin dans les réformes, voici ce que nous pensons :

1° La Division II n'est absolument pas viable dans sa forme actuelle. Si aucune solution n'intervient, nous pensons qu'à la fin de la présente saison plusieurs clubs seront dans l'obligation d'abandonner le professionalisme. La raison en est simple : un budget moyen de Division II oscille aux alentours de 400.000 NF par an, chapitre dépenses. Les recettes sont loin, très loin d'atteindre un tel chiffre.

« NON A L'EUTHANASIE »

2° Nous ne pensons pas que le statut des joueurs y changera grand-chose. De toute façon il faudra payer les joueurs (c'est le cas d'amateurs jouant en équipes professionnelles). Peu importe leur dénomination. Les charges sociales (que devraient d'ailleurs acquitter les clubs amateurs payant leurs joueurs) grèveront toujours nos budgets.

3° Surtout pas de poules géographiques. Nous gagnerions peut-être 10.000 NF de frais de déplacement, mais l'intérêt du Championnat y perdrait. Il faut un nombre de clubs important de façon à posséder un programme de matches consistant.

Nous ajoutons ceci :

La première Division dans l'ensemble est viable. C'est elle qui doit fournir le spectacle, les joueurs de l'Equipe de France, en un mot qui doit faire le renom du football français.

C'est elle aussi qui doit aider la deuxième Division tout en s'en servant.

La deuxième Division, par contre, doit constituer la réserve de cette première Division. Sa première tâche doit être de fournir des joueurs. La deuxième Division doit être un tremplin. Tous les ans, elle devrait fournir 40 à 50 joueurs à la première Division et, grâce à cela, assurer une partie de son exploitation.

Il faut donc :

— Interdire l'entrée des étrangers (ceux-ci, de second plan, ne nous amènent pratiquement rien et privent la deuxième Division d'une rentrée importante d'argent) ;

— Limiter le recrutement amateur à la deuxième Division seulement.

Trop de joueurs amateurs sont enterrés dans de grands clubs alors qu'ils feraient le bonheur de clubs de deuxième Division qui les amélioreraient, les prépareraient à la première Division et, grâce à leur transfert, pourraient vivre.

Les clubs de première Division n'y perdraient pas, croyons-nous, car non seulement ils miseraient à coup sûr mais cela leur éviterait des achats onéreux d'amateurs mis sous l'éteignoir et des salaires qui ne leur apportent rien.

Ce sont deux réformes qui revigoreraient sérieusement la deuxième Division.

S'attaquer au faux amateurisme, sérieusement et sévèrement, aux clubs « amateurs » qui paient davantage leurs joueurs que certains clubs pros, est un problème dont devrait s'occuper la F.F.F. Mais à vrai dire nous n'y croyons pas.

Nous avons d'ailleurs d'autres idées mais trop révolutionnaires et qui n'auraient aucune chance d'être adoptées, ni peut-être même comprises.

Nous ajoutons également que nous avons certes notre point de vue, mais que nous sommes tous disposés à nous rallier à une réforme qui, présentée avec un projet de budget sérieux, nous laissera entrevoir la viabilité de la seconde Division. Ce que nous refusons à adopter, c'est une expérience à l'aveuglette dont nous serons seuls (les petits clubs) à payer les pots cassés.

ANDRE DEHAYE (R.C. Paris) :

« DES SEMI-PROS ET 2 GROUPES DE 16 »

M. André Dehaye, président du Racing, avait été chargé d'étudier et de présenter à l'assemblée de printemps, à Reims, en 1961, un projet de réforme de la Division II.

C'est ce projet, auquel il se tient, qu'il rappelle et défend ici :

« 1° Les recettes effectuées aux guichets sont en général trop faibles pour assurer la vie des clubs et notamment des clubs de deuxième Division en raison des salaires et charges qui découlent de l'état actuel des professionnels qui vivent uniquement du football.

2° A part 2 ou 3 professionnels intégraux par équipe, l'effectif des clubs de deuxième Division devrait être composé de semi-professionnels (joueurs rémunérés mais exerçant une activité annexe).

3° A condition que le C.F.A. soit supprimé dans sa forme actuelle et que ses clubs les plus importants adhèrent à la nouvelle organisation, il semble que deux groupes de 16 clubs soient souhaitables.

4° Le premier de chaque groupe géographique monterait en Division I. Les 2 derniers de première Division descendraient.

Ma réponse est basée sur le projet de la Commission de Réforme et du Comité Directeur rejeté à Reims par l'assemblée générale par 25 voix contre 23. »

JEAN RHEIMS (CANNES) :

« PLUS DE DIVISION II. 36 CLUBS EN 2 POULES NON GEOGRAPHIQUES »

M. Jean Rheims, président de Cannes, nous a fait parvenir une très intéressante documentation — qui laisse percer de très nombreuses idées de Pierre Poési — mais si volumineuse qu'elle occuperait, à elle seule, cinq fois la place réservée à cette enquête. Aussi nous sommes-nous efforcés de la résumer en essayant de respecter scrupuleusement l'esprit de l'auteur.

Il essaie d'abord de discerner les causes des difficultés rencontrées actuellement. Il tire à boulets rouges sur les projets de réduction qui fleurissent ça et là et propose la « solution cannoise ».

« Le mal de la Division II est celui du football français.

1° Il est mal aimé des Pouvoirs Publics ;

2° Il est le seul en Europe qui ne soit pas soutenu par les concours de pronostics ;

3° Il n'a pas su ou pas pu intéresser de grandes firmes à titre de support publicitaire ;

4° Ses stades sont, pour la plupart, vétustes et inconfortables ;

5° Il souffre de la quantité de disciplines pratiquées en France et aussi de l'exceptionnel développement de la motorisation qui incite à l'évasion ;

6° Les 7 années de guerre algérienne ont étouffé bien des talents et détruit en partie le travail en profondeur des clubs.

Quant à la Division II, elle-même :

a) Son appellation est péjorative : achète-t-on un produit étiqueté « 2° choix » ?

b) On semble s'acharner sur elle. La réduction du nombre des « montants » enlève un certain intérêt à trop de matches de fin de saison ; le non-partage des recettes augmentera l'angoisse (financière) des mal classés ; l'ouverture des frontières cause une hémorragie de capitaux qui pourraient alléger les trésoreries des petits clubs qui après avoir découvert de jeunes talents (F. Meano, Cossou, Carnus, pour Aix ; Kopa, pour Angers ; Zitouni, Lerond, Robuschi, pour Cannes) les cèdent aux grands clubs.

Or que disparaisse l'équipe pro et c'est la « terre brûlée » : voyez Sète et Alès.

Pourquoi réduire encore la Division I à 16 clubs ? Gabriel Hanot lui-même, qui prend l'exemple du football anglais, y est hostile.

Que deviendraient alors les 23 autres clubs répartis en 2, 4 ou 6 poules et mélangés avec des éléments C.F.A. ? Les clubs promus — si l'accession est maintenue — devraient dépenser des fortunes pour reconstituer une équipe de Division I et les relégués seraient contraints de réduire de 50 à 60 % un train de vie devenu financièrement insoutenable. Une autre question : que deviendraient les quelque 300 pros devenus excédentaires si seuls viennent à subsister 18 (ou 16) clubs pros ?

Notre solution ? S'attaquer aux sources du mal et obtenir au plus vite les concours de pronostics.

D'autre part, regrouper en une seule Division (2 poules NON géographiques) 36 clubs :

— Les 20 de l'actuelle Division I ;

— Les 14 premiers classés de l'actuelle Division II.

— 2 clubs à choisir parmi les 5 derniers de Division II, le choix étant basé sur le comportement sportif et financier de ces clubs depuis leur admission au professionalisme.

Cette formule serait adoptée pour 3 ans. A la fin de la deuxième saison, l'assemblée générale déciderait de son maintien ou du retour aux deux Divisions à 18. »

NOS CONCLUSIONS

D'après cet exposé, il semble qu'il ne sera pas facile de discerner les tendances majoritaires qui se dégageront de la réunion de ce 5 octobre.

Le projet cannois défendu avec véhémence par M. Jean Rheims et son éminence grise, Pierre Poesi, ne peut avoir qu'un caractère transitoire. De plus, s'il est attirant pour les petits clubs, il est permis de se demander ce que penseraient Reims, Nîmes, le Racing, Sedan et maintenant Bordeaux et Marseille si on les obligeait, à nouveau, à jouer contre Aix, Cherbourg, Béziers, Forbach, etc.

Cannes parle également de « support publicitaire ». Ce serait faire courir un risque grave au football. L'organisation d'un Real Madrid tirant ses ressources du seul football peut être montrée en exemple ; l'organisation des clubs italiens qui sont pour la plupart des supports publicitaires de firmes industrielles (automobile, pétrole, édition...) a faussé toutes les saines notions. Un joueur de football vaut-il réellement et raisonnablement 400 millions, 600 millions ? Si notre football devait emprunter de telles méthodes, il courrait plus sûrement encore à sa perte. Voyez comme les gens sérieux du vélo manient avec précaution la publicité extra-sportive.

Cannes — encore lui — et Troyes semblent baser plus ou moins le complément des ressources de la Division II sur le transfert ; mais cette notion risque d'être prochainement périmée. Le professionalisme s'oriente vers le contrat à temps. Lorsque ce contrat sera un fait acquis, la proposition troyenne : « Seuls les clubs de Division II devraient pouvoir engager des amateurs », tombera d'elle-même. Et dans l'état actuel des choses qui pourrait songer à blâmer Reims d'avoir acquis Rémy ou Rennes de s'être attaché Prigent, Brucato et Wattelet ?

Certains clubs acceptent le partage en deux zones ; ceux qui en ont fait l'expérience — Cannes, Metz, le C.A.P. notamment — y sont formellement opposés et il semble que Troyes ait raison lorsqu'il affirme que l'économie serait minime. Seuls les clubs situés à un point extrême de notre pays, comme Roubaix ou Boulogne, Aix ou Cannes — et celui-ci est hostile — pourraient y trouver un avantage appréciable.

Prétendre avec M. Depreux qu'il faut profiter de l'occasion pour revoir l'organisation de la « tête » du football français et l'articulation des compétitions supérieures paraît judicieux.

Oui, il faut une direction unique du football. Tout le monde le souhaite. Quand il y aura un homme fort à la tête de la Fédération ou de la super-Fédération, tout ira mieux dans notre sport. Les relations avec le haut-commissariat seront forcément meilleures. Le football pourra faire entendre sa voix, prévaloir ses points de vue, obtenir des améliorations fiscales ou des subventions et peut-être arracher ces concours de pronostics qu'on s'obstine à lui refuser et qui serviraient pourtant l'ensemble du sport.

Alors on pourrait parler :

1° D'une Division I à 18 clubs comprenant vraiment l'élite car les joueurs y seraient payés comme de vrais professionnels ;

2° D'une Division II elle aussi à 18 ou à 20, en poule unique, comme elle semble le désirer, avec un professionalisme aménagé ou une formule libre — six ou sept pros et des semi-pros ainsi que le souhaite M. Herlory ;

3° D'un Championnat d'indépendants — remplaçant l'actuelle étiquette amateurs du C.F.A. — en quatre groupes de 12.

Les montées et les descentes seraient aisément assurées à raison d'un échange de 2 ou 3 clubs entre les Divisions I et II et de 4 clubs entre les Divisions II et d'indépendants. Quatre « Divisionnaires » descendraient et seraient répartis dans les 4 groupes, ceux-ci assurant la montée automatique à leurs champions.

Même actuellement et avec les moyens du bord, il semble que ce soit dans ce cadre qu'il faille s'organiser ; c'est pourquoi F.F.F. et Ligue doivent au plus tôt s'asseoir à la même table, sans arrière-pensée, pour donner une structure nouvelle et moderne — les réalités d'aujourd'hui ne sont plus celles d'hier — à la tête de notre Fédération et à l'élite de nos footballeurs.

Les équipes qui ne pourront pas vivre avec la formule libre en Division II redescendront les degrés de l'échelle. Nous ne croyons pas à la « terre brûlée » dont parle Cannes, avec la disparition d'une équipe pro. S'il n'y a plus rien à Sète et à Alès, c'est que derrière les équipes pros il n'y avait rien. Caen et Mulhouse ont été pros. Ils ont abandonné le professionalisme et pourtant leurs équipes demeurent très en vue parce que le club était fort, il était admirablement structuré et possédait des équipes amateurs de valeur derrière la façade professionnelle. Il est nécessaire que chacun vive à son rang, selon ses limites ou ses possibilités sportives et financières.

Photo ROLAND GOTA

SALVADOR ARTIGAS :

OLLÉ BORDEAUX !

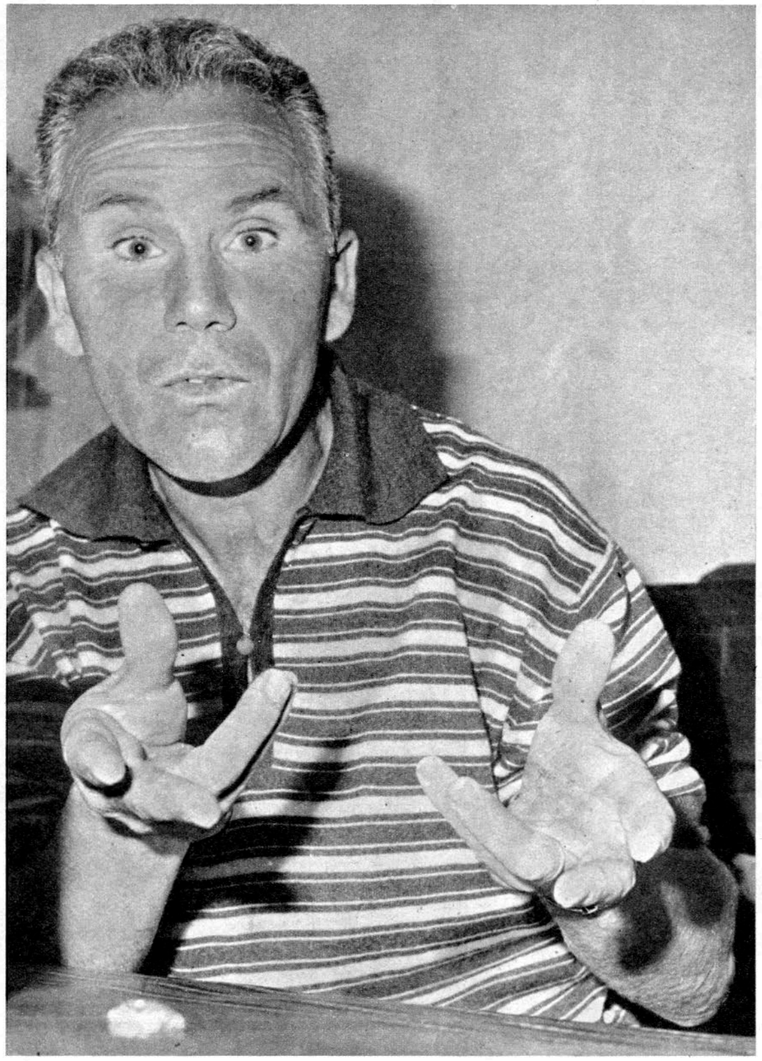
CONFIDENCES AU MAGNÉTOPHONE

par MAX URBINI et J.-Ph. RETHACKER

LES Girondins de Bordeaux ont reconquis cette année la place qui leur était due en Première Division. Non contents de remonter, ils ont réalisé un début de Championnat étonnant. Toute une région passionnée de football s'est mise à vibrer de nouveau.

Cette résurrection, Bordeaux la doit à une équipe de dirigeants et de joueurs de valeur. Mais une large part de cette réussite revient à l'entraineur SALVADOR ARTIGAS. Personnage discret, intelligent, consciencieux. Personnage un peu mystérieux, qui a horreur de la publicité et qui préfère travailler dans l'ombre.

MAX URBINI et J.-Ph. RETHACKER sont allés percer cet anonymat. Devant leur magnétophone, Artigas a accepté de se confier, de se conter. Son histoire est passionnante, ses réflexions pertinentes. Jugez-en...



LA vie est faite d'expériences successives. Dieu sait si j'en ai vu depuis 48 ans que je suis né dans un faubourg de Barcelone ! Longtemps, très longtemps, j'ai cru que je ne parviendrais jamais à atteindre le bonheur. J'ai bagarré, j'ai lutté, j'ai pris des risques pour y parvenir, prenant sur moi-même car je suis d'un tempérament très timide. Et c'est lorsque je commençais à désespérer que les satisfactions et les joies ont afflué. D'un seul coup d'un seul, en l'espace de quelques mois !

Le football, les affaires, la famille ! En trois mots, voilà résumé mon bonheur actuel. Les Girondins ont retrouvé la place qui leur était réservée au sommet, un commerce dans lequel j'avais placé mes économies, prospère et croît sans cesse, deux Anita (ma femme et ma fillette de six mois) m'offrant le foyer le plus accueillant dont je puisse rêver. J'aurai attendu longtemps, mais j'aurai été comblé. « Mieux vaut tard que jamais », comme dit l'un des proverbes français.

L'ECOLE BENITO DIAZ

Parlons d'abord des Girondins, puisque ce sont eux qui me permettent aujourd'hui de faire ces confidences. A voir le bouillonnement d'enthousiasme qui nous entoure cette saison, je ne comprends pas comment on a pu laisser tomber si bas un si grand club. Il a fallu que bien des erreurs soient commises pour que nous en arrivions là.

Aujourd'hui, Bordeaux est placé pour avoir une très grande équipe et pour monter très haut. Car nous ne sommes encore qu'au bas de l'échelle. Il faut saisir l'occasion et ne pas la laisser filer. Il y a encore de gros efforts à faire, mais l'essentiel est là : nous avons la chance de posséder des dirigeants remarquables, intelligents, prudents, clairvoyants, désintéressés. Nous avons la chance de pouvoir compter sur un public qui nous suit. Quant à l'équipe actuelle, elle est dotée d'un esprit peu commun. Et c'est d'abord sur ses qualités morales qu'elle doit miser. Les joueurs ont confiance en leurs dirigeants. Et la réciproque est vraie. Voilà ce qui fait notre force en dehors du terrain.

Pour ce qui est du jeu lui-même, il y a beaucoup à dire. Je voudrais tout de suite faire une mise au point qui s'impose : on nous a reproché, on m'a reproché de jouer très défensivement. A cela je veux répondre : je n'ai jamais compris pourquoi on nous adressait ce reproche, étant donné que la saison dernière ce sont neuf fois sur dix nos adversaires qui bétonnaient et fermaient le jeu. Etant donné que nous sommes quand même montés en Division I ce qui sous-entend des buts marqués et des victoires. Etant donné que cette saison nos avants comptent parmi les plus efficaces (quinze buts dans les six premiers matches). Etant donné que depuis le début du championnat, ce sont les Sedanais, les Stadistes, les Rouennais qui ont été prudents sur notre terrain. Et non pas nous !

Il est vrai que nous utilisons nos armes de

PHOTOS ROBERT LEGROS

Dans les pins du magnifique Domaine de Roquevielle, Salvador Artigas mène l'entrainement des Girondins tambour battant.

SALVADOR ARTIGAS

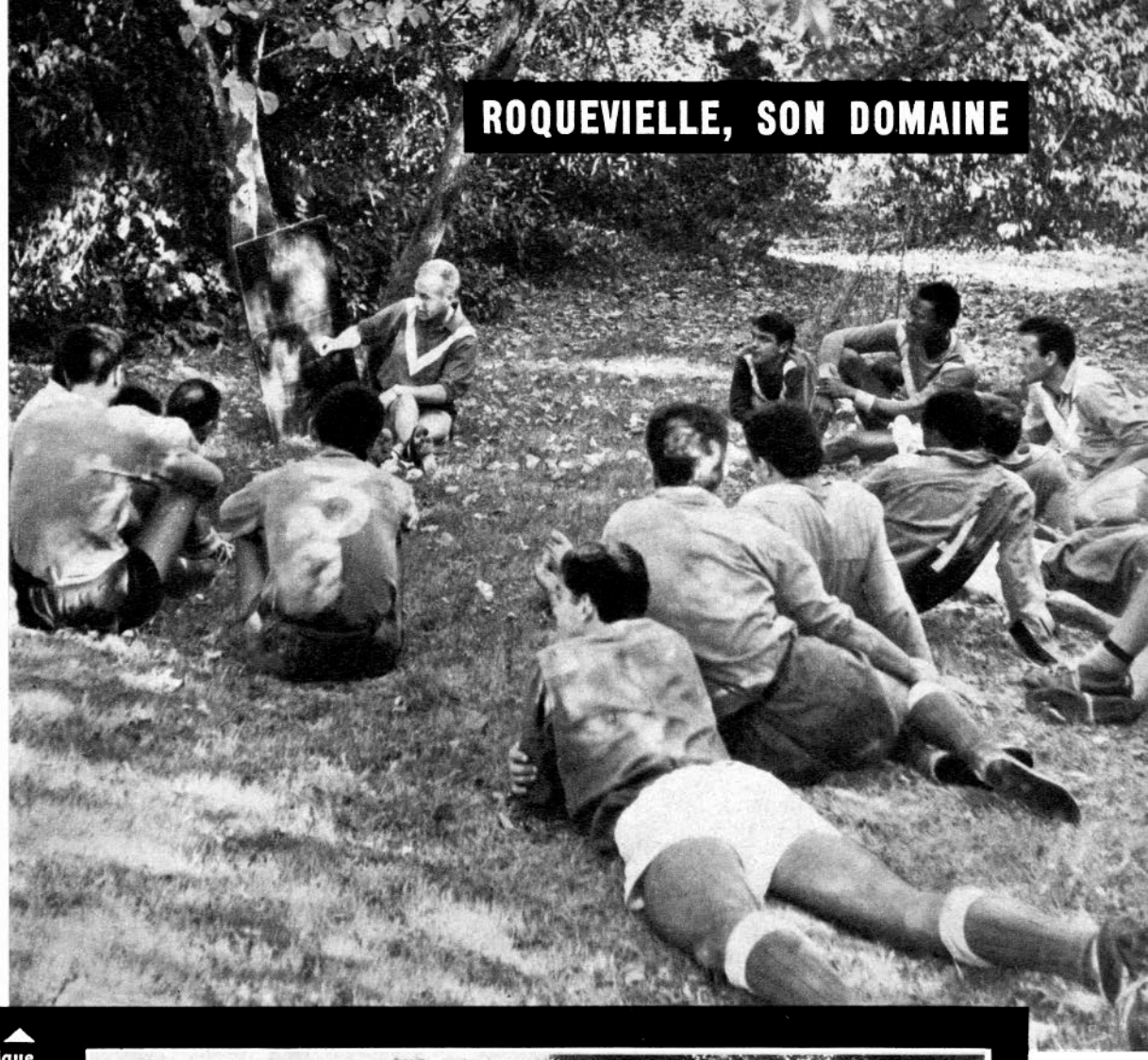
dans son sillage, les Girondins de Bordeaux espèrent marcher jusqu'à un titre.

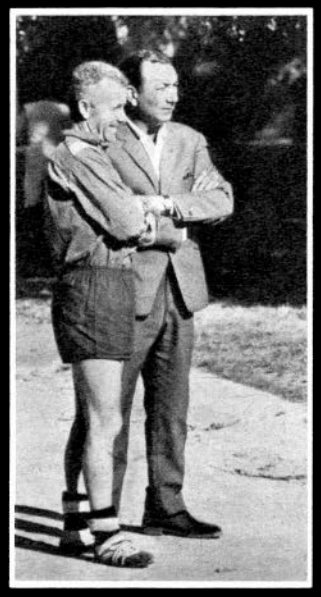
Photo ROBERT LEGROS

contre-attaquants redoutables (Robuschi, Gori et Cie) et que pour cela nous avons besoin de champ. Il est vrai que nous sommes très soucieux, en défense, d'occuper l'axe du but où l'adversaire est le plus redoutable, et que pour cette raison nous restons toujours groupés devant le gardien. Mais il est vrai aussi que nous donnons beaucoup d'initiative et d'importance aux demis (ils marquent souvent des buts) et aux arrières latéraux (Moevi ou Chorda montent fréquemment et créent bon nombre d'occasions). J'estime d'ailleurs que c'est l'un des aspects les plus importants du football moderne que ce rôle des arrières latéraux. Pour moi, ce sont aujourd'hui des ailiers. Je vois des équipes où les arrières se limitent à être des arrières. Ils soignent leurs passes mais se bornent à cela. Pourtant ils sont peut-être les plus favorisés au point de vue contre-attaque, car il est rare que leurs rivaux directs (les ailiers) les suivent pour contrarier leurs projets. Voilà pourquoi j'apprécie un garçon comme Chorda, il constitue le prototype d'arrière moderne qui doit posséder la technique et la vitesse d'un ailier.

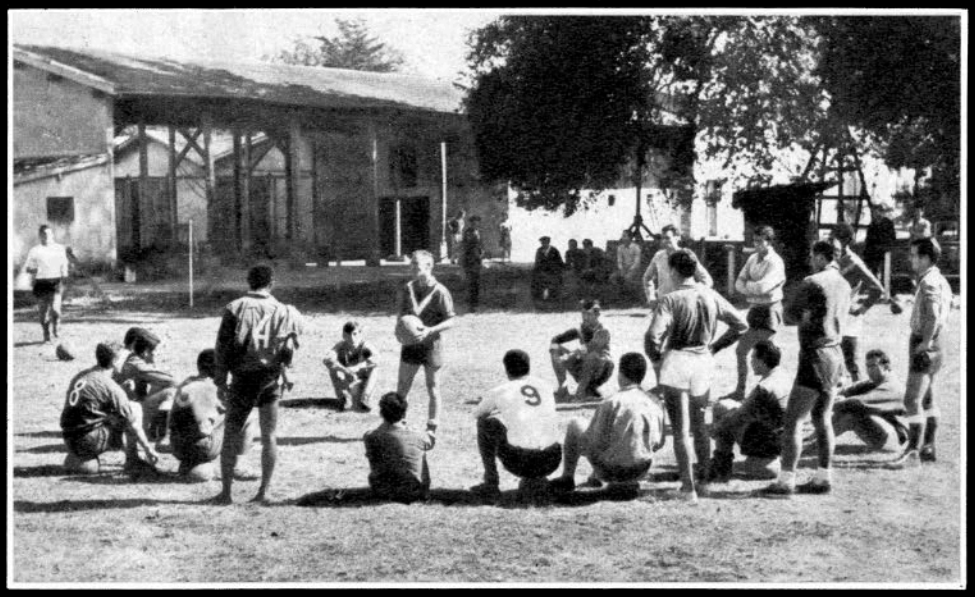
Technique et vitesse ce sont d'ailleurs les deux mots-clé du football. Il est certain que j'accorde quant à moi une grande importance à la vitesse d'exécution. Je suis forcément influencé par l'école espagnole, je peux d'autant mieux insister que Bordeaux et le Sud-Ouest le sont également, parmi le public, parmi les joueurs, il y a beaucoup d'Espagnols. Les Girondins ont d'ailleurs toujours été marqués par cette influence, il suffit pour le prouver de citer les noms de Mancisidor, Mateo, Regueiro, Urtizberea et Benito Diaz.

Benito ! Je m'arrête pour insister un peu plus longuement sur lui, car je le considère





Avec Bakrim, l'ancien Girondin : un tandem technique, perspicace.



Leçon de tactique et de tableau noir dans un parc. Quel cadre enchanteur !

Les footballeurs aux champs : ainsi se présentent les Girondins dans leur magnifique domaine de Roquevielle.

A 48 ans, la frappe de balle de Salvador est encore pure. Les joueurs bordelais l'apprécient.

comme mon maître. Je lui dois beaucoup. C'est lui d'abord qui m'a fait venir aux Girondins en 1939, alors que je venais de quitter l'Espagne à bord de mon avion de chasse pour échouer dans un camp de réfugiés à Agen. C'est lui encore qui, dix ans après, en 1949, alors que j'étais à Rennes, me demanda de rejoindre Saint-Sebastien où je devais terminer ma carrière de joueur. C'est lui enfin qui m'a inculqué ce goût du travail bien fait. Benito Diaz est un grand psychologue, sa vivacité d'esprit est remarquable. Ses expressions sont très imagées. Il voit et parle juste, il est caustique mais sans méchanceté. Et surtout il est très gai, il n'a pas son pareil pour créer une ambiance détendue au sein d'une équipe. C'est un très grand bonhomme dont on ne vantera jamais assez les mérites et qui n'occupe pas... en Espagne, par exemple, la place qu'il devrait avoir.

LE FOOTBALL ESPAGNOL : UN TRESOR

Et pourtant le football espagnol aurait bien besoin d'hommes comme Benito, à la fois fin psychologue et remarquable technicien. Je peux juger d'autant mieux les joueurs et les

équipes de mon pays que je continue à suivre de très près l'actualité (je reçois tous les journaux espagnols) et que je vois les choses d'ici, c'est-à-dire d'un peu haut.

La guerre civile a interrompu ma carrière alors que venu de Barcelone (où je suis né) à Valence (où j'avais entrepris des études de pharmacien) je commençais à attirer l'attention des grands clubs (Barcelone, Real), après une éclipse due à une blessure au bras qui m'avait subitement rendu peureux.

Ce football espagnol, je l'ai retrouvé en 1949, à mon retour de Rennes et après l'avoir perdu de vue pendant treize ans, toujours aussi riche d'enthousiasme et de qualités, mais toujours aussi pauvre d'organisation. En France, vous ne cessez de critiquer la façon dont est traitée votre équipe nationale. Mais vous êtes trop sévères. Que dirions-nous, nous autres Espagnols qui possédons les meilleurs joueurs et les meilleurs clubs du monde, mais ne sommes pas capables de bâtir une sélection valable. Voyez la Coupe du monde du Chili...

Le footballeur espagnol pourrait être le meilleur du monde, car il a des qualités vraiment extraordinaires : il manque peut-être de constance dans l'effort, mais il est adroit et possède du tempérament, le goût du risque et du spectacle, la soif de buts. Ici en France, à 3 ou 4-0, l'attaquant s'endort. En Espagne, il continue et cherche à marquer d'autres buts. Sans compter les qualités athlétiques naturelles. Bien dirigé, il pourrait être très redoutable car il est fort, rapide, souple et adroit. Et une équipe représentative devrait pouvoir tirer le meilleur parti de la variété des styles particuliers à chaque région, à chaque école : le Catalan et sa subtilité, sa « race », le Basque et sa volonté, le Sévillan et son adresse.

Oui ! il est vraiment dommage que tant de richesses restent inexploitées. Je me prends parfois à imaginer le travail utile que pourrait effectuer en Espagne le corps des entraîneurs français. A condition bien entendu qu'on leur donne les moyens d'agir à leur guise ! Je suis fort bien placé pour en parler, puisque je suis à cheval sur les deux pays !

Je veux d'ailleurs profiter de l'occasion pour parler aussi du football français. Après les cinq années que j'avais passées à Saint-Sébastien, je fus stupéfait des progrès réalisés par les joueurs français. Progrès d'autant plus évidents que je retrouvai la Seconde Division. C'est surtout du point de vue technique que l'évolution a été la plus grande. D'ailleurs la qualité et le rôle des joueurs étrangers le démontrent bien. Il y dix ans, ceux-ci apportaient quelque chose et faisaient tache. Aujourd'hui, pour s'imposer sans discussion, ils doivent être extrêmement forts.

Pour ce qui est des résultats concrets, il est certain qu'ils ne sont guère brillants. On a eu tort à mon sens de donner trop d'importance à la technique, à la « petite technique » qui a fait un peu oublier ou négliger tous les autres aspects du football moderne. Mais il y a de bons joueurs, beaucoup de très bons joueurs. La période actuelle est creuse, sombre. Cela est arrivé dans tous les pays du monde.

Pour remonter la pente, il suffira d'un ou deux bons conducteurs ; c'est vrai en football et en sport, comme partout ailleurs dans la vie. Le seul inconvénient vient de la richesse du pays qui écarte les jeunes gens du chemin du football.

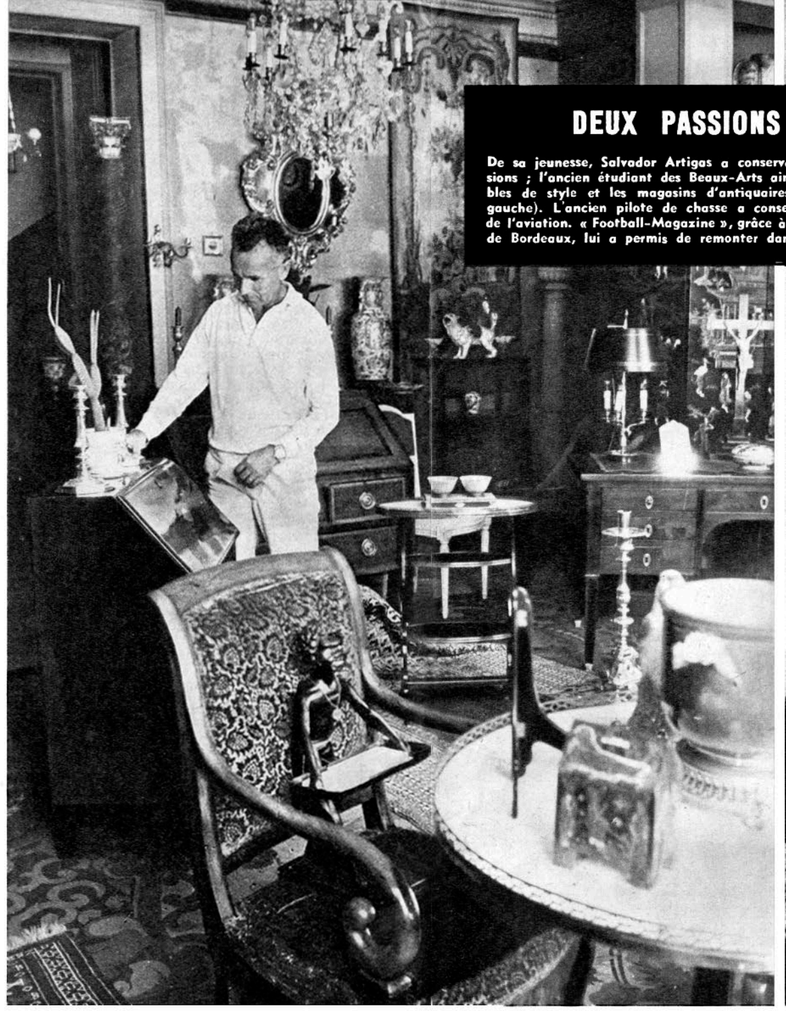
Je pense d'ailleurs que les joueurs français arrivent à maturité trop tard. Ici on devient un excellent technicien à 20, 22 ou 25 ans. Alors qu'au Brésil, en Espagne ou ailleurs, le gamin de 13 ans est déjà un footballeur au bagage individuel remarquable. Ce qui fait que le joueur français ne peut — comme son collègue étranger — utiliser au maximum les qualités que lui confère sa jeunesse. A 20 ans, il est vif, rapide, résistant, mais il lui manque une corde à son arc. A 25 ans, il est bon technicien mais a perdu de sa fraîcheur athlétique et de son enthousiasme. D'autre part, les événements politiques et extra-sportifs n'ont guère contribué à l'épanouissement des jeunes talents depuis 20 ans. La France a été en guerre tout le temps. Et pour en être arrivé où il en est, le football français n'en a que plus de mérite.

LE GOUT DU RISQUE

Reste à vous parler un peu de Salvador Artigas lui-même. Ce que je n'aime pas du tout faire. Car je crois être très timide. Cela désolait mon père qui m'expédia à Valence dès l'âge de 18 ans pour m'obliger à combattre cette timidité et pour me donner un peu plus d'assurance.

Et pourtant, malgré mon apparence calme, j'aime prendre des risques. Ma femme Anita dit d'ailleurs de moi assez souvent que je suis un fou et un casse-cou. Sans doute veut-elle faire allusion à mon passé de pilote de chasse...

Lorsque la guerre civile a éclaté en 1936, j'étais en effet pilote de chasse à Valence. Fils d'un sculpteur, j'avais d'abord songé à faire carrière d'architecte. J'en ai gardé d'ailleurs un amour du dessin et de la peinture, et un goût très prononcé pour les antiquités et les meubles de style. Mais j'avais abandonné l'architecture pour me lancer dans des études de pharmacie. Cela dura deux ans jusqu'au moment où je fus appelé au service militaire. Comme j'avais de bons réflexes



DEUX PASSIONS

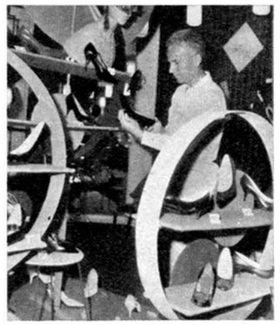
De sa jeunesse, Salvador Artigas a conservé deux passions ; l'ancien étudiant des Beaux-Arts aime les meubles de style et les magasins d'antiquaires (photo de gauche). L'ancien pilote de chasse a conservé le goût de l'aviation. « Football-Magazine », grâce à l'Aéro-Club de Bordeaux, lui a permis de remonter dans un avion.

JE NE VOUS AI PAS TOUT DIT

DE VERSAILLES... A DULCINEE

Je possède quatre magasins de chaussures à Saint-Sébastien. Un cinquième magasin « Artigas » existe dans la ville, qui n'a rien à voir avec moi.

Mon premier magasin, je l'ai ouvert en 1955 et je l'ai appelé « Versailles », parce que Versailles m'avait enchanté par la beauté de son architecture.



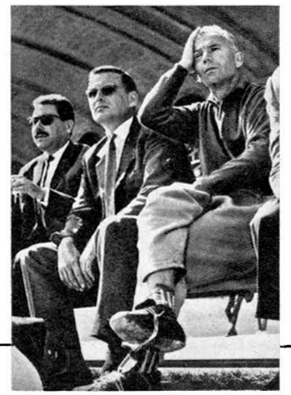
Le second s'appelle « Chiarelli ». C'est inattendu, n'est-ce pas ! L'ex-Valenciennois, aujourd'hui Sedanais, doit ignorer que j'ai utilisé son nom ainsi. Mais son jeu m'avait enthousiasmé, alors que j'étais encore à Rennes. Et puis j'avais trouvé son nom très joli.

Le troisième magasin a pour nom « Bettina », synonyme d'élégance et de beauté rendues célèbres par le mannequin.

Deux noms français, un italien, le quatrième devait être espagnol. J'ai choisi « Dulcinée », du nom de la dame qui faisait rêver Don Quichotte.

SUR LE BANC

Lorsque je me trouve sur le banc de touche, je ne suis plus le même homme. Je me montre très nerveux. Mais je ne pourrais pas me tenir dans la tribune, loin de mes hommes. En Espagne, nous avons notre petite fosse. Nous pouvons crier, gesticuler, faire et dire ce que nous voulons. J'estime que c'est mieux ainsi. L'entraîneur est comme le chef d'orchestre, il doit être près des exécutants, il doit vivre avec eux, s'intégrer à l'équipe. Il doit être placé dans les mêmes conditions qu'eux, sur le même plan, dans la même ambiance. De la tribune, on ne voit pas le jeu de la même façon. On juge moins bien, moins pratiquement. Moi j'aime être comme mes joueurs, avec mes joueurs ; je vois les jambes, je sens les coups, j'apprécie les distances. Comme eux...



UN GENOU BIZARRE

J'étais arrivé à Bordeaux en 1939, empli d'espérance et d'ambition. Malheureusement dès le premier entraînement je me démis le genou. A la première frappe de balle. Nous étions tous les deux seuls, Mateo et moi. Personne n'avait rien vu. Je ne dis rien à personne, pas même à Francisco. Sous la douche, je triturai mon genou et je... le remis en place. Mais, par la suite, l'articulation cédait de nouveau, chaque fois que je frappais un peu fort. Et après chaque match mon genou enflait. J'étais contraint de rester couché pendant deux jours, en chauffant mes ligaments avec un fer à repasser. Pendant deux ans, j'allais faire subir à mon genou ce traitement peu banal. Jusqu'au jour où le ménisque réduit peu à peu en bouillie, finit par se faire oublier. Ce fut la fin de mon tourment.

Cela explique pourquoi je ne frappais pas très fort dans le ballon, et pourquoi je dus compenser cela par une technique de précision et un football intelligent. Benito Diaz lui-même ne comprit jamais comment l'attaquant qui, en Espagne, tirait si fort et marquait tant de buts s'était mué en un technicien avisé et sobre.

FRANCISCO LE MAGNIFIQUE

C'est au cours des matches interbaraques, au camp d'Agen, que j'ai connu Francisco Mateo. Il n'était pas célèbre en Espagne. Lorsque Benito Diaz me fit venir à Bordeaux, j'emmenais Mateo avec moi. La guerre de 1939-40 venue, nous nous retrouvâmes isolés et de nouveau menacés d'emprisonnement. Nous menâmes pendant plusieurs mois une vie de clochards, couchant sur les bancs, dans les rues, sur les billards, au siège des Girondins. Puis nous trouvâmes une place de plongeur à l'hôtel, de quoi manger à notre faim. Nous devînmes ensuite manœuvres, puis charpentiers. Enfin la vie redevint normale et le club nous reprit en main.

Je conserve de Francisco Mateo le souvenir de l'un des meilleurs avants centre que j'aie jamais vus : il avait tout pour lui : jeu de tête, tirs des deux pieds, intelligence, mobilité. C'est un accident à la colonne vertébrale qui en fit un demi centre (de grande classe aussi). Mais quel avant centre ce fut surtout !

VIVENT LES BRETONS !

J'ai garde de mon séjour de neuf ans en Bretagne et au Stade Rennais en particulier, un souvenir impérissable. J'aimais beaucoup le caractère des Bretons, gens calmes, aimables, francs. L'équipe était sympathique. L'ambiance d'étudiants qui y régnait me plaisait énormément. Et puis, quelle passion pour le football. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi Rennes n'a jamais pu décrocher un titre, avec les possibilités dont il dispose. Peut-être manquera-t-il au footballeur breton, tenace, solide, courageux, constant dans l'effort, le panache et le brio technique qui en ferait un très grand joueur. C'est dans ce domaine de la technique que les Bretons doivent travailler, afin d'atteindre les sommets qu'ils méritent bien de rejoindre un jour.

et un solide bagage intellectuel, je décidai de choisir cette arme de l'aviation qui m'avait toujours passionné. Je suivis les cours de pilote et j'obtins mes diplômes. Ainsi ai-je fait une campagne périlleuse mais passionnante pendant les trois ans de la terrible guerre civile. A cette époque-là, les avions, pourtant très rapides n'étaient pas aussi maniables qu'aujourd'hui : c'est surtout sur le terrain qu'il y avait de la casse. Pourtant mon plus gros coup dur je l'eus en vol, au cours d'un combat, mon réservoir d'huile fut percé. Au milieu de la bagarre, j'ai vu la fumée sortir de mon moteur. J'ai alors perdu de la hauteur. Le fumée s'intensifia, m'aveuglant complètement et me faisant pleurer, malgré mes lunettes. Je ne saurai jamais comment je suis arrivé quand même à retrouver mon terrain et à atterrir sain et sauf. Lorsque l'avion s'est arrêté, les pompiers ont eu tout juste le temps d'éteindre les premières flammes.

Finalement, avec plusieurs copains, je suis passé en France et j'ai atterri à Agen. C'est là que nous avons été concentrés dans des camps où nous n'avions pas la vie tellement belle. Et c'est de là que je suis parti pour gagner Bordeaux où se trouvait Benito Diaz.

Depuis, je n'avais plus jamais piloté un avion, jusqu'à ce que **« Football Magazine »** et l'Aéro-Club de Bordeaux me permettent de reprendre le contact. Rien n'est plus magnifique, plus grisant que d'être seul dans le ciel avec son appareil. J'ai effectué de nombreux voyages aériens en déplacements de football ; ça n'a rien à voir avec l'aviation. Et puis il existe entre pilotes une camaraderie dont on peut vraiment dire qu'elle est « à la vie, à la mort ». Il règne dans ce milieu un esprit collectif, une amitié pure et sincère comme on n'en trouve nulle part ailleurs. Aujourd'hui encore, je ne peux repenser à cette époque-là sans ressentir une grande émotion et une profonde nostalgie.

CHAUSSURES ET... BALLON

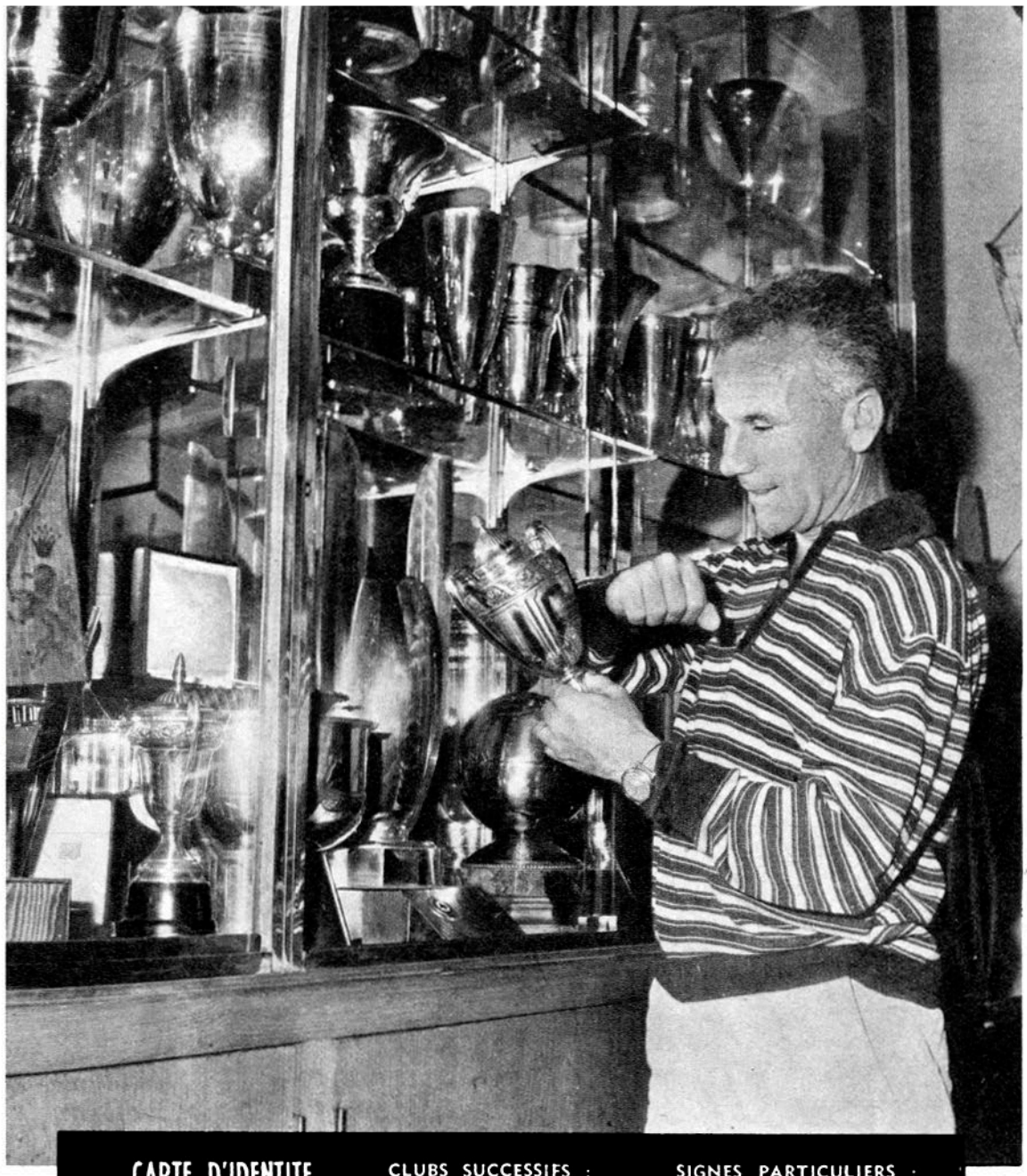
Et puis quelle école de volonté ! Aujourd'hui on me dit souvent : « Salvador ! comment faites-vous pour suivre un régime aussi strict ». Si je ne bois pas une goutte d'alcool, ni ne fume une cigarette, si je respecte une discipline de vie très sévère, c'est d'abord parce que je veux donner l'exemple physique et moral à mes joueurs. Comment pourrais-je sinon mener l'entraînement tambour battant à 48 ans ! C'est aussi parce que, dès ma jeunesse, il m'a fallu compenser mon manque de moyens physiques par une qualité morale impeccable. C'est enfin et surtout, parce que j'ai cultivé ma volonté, mon courage au contact des bagarres quotidiennes de ce métier de pilote où la moindre faute se paye très cher...

Non ! je ne me suis jamais découragé dans la vie ! J'ai toujours pensé que le travail, le sérieux, la conscience professionnelle, l'honnêteté, finissaient toujours par payer.

Nous ne sommes pas encore pleinement heureux, ma femme et moi, puisque nous devons vivre pendant des semaines, à 200 kilomètres l'un de l'autre. C'est très dur, surtout depuis que nous avons cette petite fille, Anita, que nous avons attendue si impatiemment. J'ai hésité longtemps avant d'accepter le poste d'entraîneur à Bordeaux. Je me trouvais à Saint-Sébastien, à la tête de trois magasins de chaussures florissants (quatre depuis un mois). Et je ne pouvais tout abandonner. Le football l'a quand même emporté. J'ai pris le risque de concilier les deux ; ma femme ayant accepté de demeurer à Saint-Sébastien, pour surveiller de plus près les commerces. Ainsi chaque fois que les Girondins jouent à Bordeaux, je saute dans ma voiture le dimanche soir, une fois le match terminé, pour retrouver les miens. En trois heures, le trajet est effectué. Et je peux rester avec eux jusqu'au mardi matin, tout en mettant un peu d'ordre dans mes affaires.

Pourrai-je continuer longtemps ce trafic ! Je ne sais. Et je vois arriver avec anxiété le moment où il me faudra peut-être abandonner ce football qui est ma passion. Mon rêve serait d'abord d'amener les Girondins (dirigeants, joueurs, public) très haut dans l'échelle des valeurs : jusqu'au sommet européen peut-être.

Après, je rentrerai dans l'ombre pour jouir un peu plus d'une vie qui somme toute aura été riche et fort bien remplie...



CARTE D'IDENTITE

NOM : ARTIGAS

PRENOM : Salvador

NATIONALITE : espagnole

NE LE : 20 février 1914
A : Barcelone

CLUBS SUCCESSIFS : joueur au F.C. Barcelone, Valence, Girondins de Bordeaux, Le Mans, Rennes, St-Sébastien. Entraineur : à Rennes, Saint-Sébastien et Bordeaux.

SITUATION DE FAMILLE : marié et père de famille. Une fille : Anita (6 mois).

SIGNES PARTICULIERS : boit de l'eau au pays du bordeaux. Aime le pilotage d'aviation et les meubles de style.

Aucun titre à son palmarès, mais l'espoir de ramener la Coupe de France à Bordeaux

DE BORDEAUX A SAINT-SEBASTIEN

La vie d'hôtel et de célibataire dure cinq jours sur sept, et elle est parfois pesante.

Le meilleur moment de la semaine : celui où Salvador monte dans sa voiture (immatriculation espagnole) et part pour Saint-Sébastien.

NUMA ANDOIRE

RIEN COMME LES AUTRES

IL est entré dans ce restaurant antillais où tout est étouffé : la musique comme les conversations et en quelques minutes l'ambiance en fut changée. Lorsqu'il arrive quelque part, c'est comme le torrent qui jaillit de la montagne : rien ne l'arrête et s'il se présente quelque difficulté, il la contourne.

Numa Andoire est revenu à l'avant-scène du football français rendu de plus en plus triste par les défaites, les bileux et tous ceux qui se prennent au sérieux. Il est arrivé avec son accent méridional, sa coupe de cheveux en brosse, sa faconde et ses idées encore plus anticonformistes que naguère, ce qui n'est pas peu dire. Mais 54 ans n'est pas un âge où l'on change de personnage.

Il est revenu à cet O.G.C. Nice qu'il avait porté au pinacle et immédiatement sa première décision commença par une boutade pour se transformer en un véritable « coup fourré ».

« Qu'avez-vous envie de faire pour ce premier entraînement ? demanda-t-il à ses joueurs. Personne ne répondit. « Eh bien, leur dit-il, nous allons au cinéma. »

On imagine la surprise des dirigeants, venus traditionnellement assister au premier galop de leurs poulains.

Le samedi, Nice gagnait son premier match par trois buts à un.

En tête et invaincue pendant quatre matches, son équipe se fit sérieusement étriller à Toulouse. Que croyez-vous qu'il arriva. Que Numa Andoire se mit en colère ? Vous n'y êtes pas. Il invita ses joueurs à dîner et entre deux coups de fourchette il leur demanda ce qu'ils pensaient du match. Les deux premiers interrogés s'étant accusés d'avoir commis de grossières erreurs, il arrêta cette séance d'autocritique par ces mots :

« Inutile d'aller plus loin, on finirait par croire qu'on a encaissé douze buts... »

L'OPERA DE BUENOS AIRES

Andoire est lancé et, comme personne n'a envie de l'arrêter, on va avoir pendant une heure une conférence improvisée dans le style de Raymond Devos, tant l'humour côtoie le paradoxe et aussi l'absurdité, mais une absurdité voulue et apparente seulement par le jeu des mots afin de mieux convaincre.

« Tout le monde vous dira que je n'y connais rien en football, ce qui après tout est peut-être vrai. Mais il y a tellement de techniciens et de connaisseurs chez nous qu'on devrait être champion du monde. Moi, ce qui m'intéresse c'est de savoir si un homme est physiquement et moralement prêt à disputer une compétition. Alors là je ne crains personne dans ce domaine. Celui qui veut « m'avoir » me fait rire, car toutes les bêtises qu'un jeune joueur peut commettre, je les ai faites avant lui. S'il n'a pas été sérieux dans la semaine, je m'en aperçois tout de suite : ça se voit dans le blanc de l'œil.

Vous savez que j'ai été vaguement international dans le temps jadis ? Mais je n'étais pas un champion. Notez que le directeur de l'Opéra de Buenos Aires, qui est un de mes vieux amis, chante faux comme une casserole. Mais quand il fait auditionner un candidat, il sait tout de suite s'il chante juste.

Donc, je pensais avoir déjà fait quelques preuves comme entraîneur lorsque sous ma direction — ou plutôt mes conseils — Nice a remporté le doublé Coupe-Championnat ; mais il paraît que cela ne compte pas. Ce qu'il faut de nos joueurs, c'est suivre les stages, passer des examens et obtenir des diplômes. Comme à 54 ans je n'ai pas envie de retourner à l'école, je me ferai une raison : je ne serai jamais un grand entraîneur diplômé.

Mais ça ne fait rien, on essaiera de faire quelque chose quand même. Mon ambition est toujours la même : elle est de mettre les gars en condition psychologique ; la décontraction est indispensable pour un sportif et pour la lui procurer je n'ai jamais hésité sur les moyens.

Un jour, nous avions un match très important à disputer. J'ai offert le champagne — un petit peu — à mes joueurs, le soir précédant ce match capital. Nous nous sommes tous couchés à 23 heures. A 23 h. 5, j'entendais des ronflements sur le palier, je savais que nos adversaires s'étaient couchés à 20 heures. Mais je savais également qu'entre se coucher tôt et trouver le sommeil, il y a une différence très grande. Lorsqu'on est à la veille d'une rencontre importante, il arrive que des joueurs « gambergent » toute la nuit. Et une nuit dans ces conditions, c'est long, croyez-moi.

Le lendemain, mes joueurs dormaient encore à 10 heures et l'après-midi nous avons gagné la Coupe de France. »

COGNAC ET PERCEPTEUR

Je vous le dis, Numa Andoire est lancé et il ne s'arrête pas.

« On m'a convoqué à la Fédération pour me demander ce que je pensais de l'équipe de France, de son match de Milan contre la Bulgarie et de bien d'autres choses encore. Mes collègues, beaucoup plus savants que moi, puisqu'ils sont tous diplômés, ont parlé de tactique, de conception de jeu, de 4-2-4, etc. Que vouliez-vous que je dise, moi qui suis le plus neuf, tout en étant le plus vieux ? Alors, j'ai rappelé à Georges Verriest ce qu'il avait fait en Italie, précisément, mais en 1936. Le sélectionneur actuel était demi centre de l'équipe de France, et moi, remplaçant. C'était la grande époque mussolinienne et la « Marseillaise » avait été conspuée que c'en était un scandale. On avait tous les genoux qui se touchaient et si l'on avait regardé de près le fond de nos pantalons...

Alors Georges Verriest se précipita au vestiaire avant le coup d'envoi et but d'un trait un verre de cognac. J'ai vu Di Stefano utiliser le même procédé et c'est même moi qui lui ai servi son Rémy Martin car le Real était descendu dans mon hôtel ! Alfredo ne m'avait posé qu'une condition : que je lui verse un cognac de cette marque.

Je rappelle ces détails pour faire comprendre que chacun cherche la décontraction comme il le peut et qu'entre nous, avec ou sans cognac, les Français ne risquaient pas de jouer plus mal à Milan ! »

Cette décontraction, il tente de la trouver par tous les moyens. C'en est presque devenu une obsession. Un jour, sa conférence d'avant-match dura une minute : « Messieurs, dit-il à ses joueurs, je ne vous dirai qu'un mot. Ce matin, j'ai reçu ma feuille d'impôts, vous aussi sans doute. »

Ce fut un éclat de rire général et les joueurs s'amusaient encore en pénétrant sur le terrain.

« Oui, dit-il encore, je crois sincèrement qu'on peut gagner des matches grâce à une ambiance véritablement gaie, à une décontraction totale, à un jugement juste sur les choses de ce bas monde.

Ne croyez-vous pas sincèrement qu'une petite erreur de shot a pris encore moins d'importance depuis l'invention de la bombe atomique ? Voyez-vous, le football est et sera toujours un jeu, et les gens tristes jouent mal. »

On peut penser ce qu'on veut de Numa Andoire, ne le comprendre que superficiellement, c'est-à-dire ne pas le comprendre du tout. Mais tous ceux qui le critiquent, et ils sont nombreux, ne se sont-ils pas posé un jour cette question : « Et s'il avait raison ? »

Robert VERGNE.

TOUT LE FOOTBALL DU MONDE

TOUT LE FOOTBALL DU

PAR LOUIS NAVILLE

CARTER CONTRE LE 4-2-4

LONDRES. — Le 4-2-4 est en train de faire faillite en Angleterre. Les managers les plus connus lui ont déclaré la guerre. Ils estiment à juste titre que le football défensif ne peut nuire qu'à son intérêt. Tous se montrent les partisans forcenés du football offensif.

Raich Carter, le fameux intérieur de l'équipe d'Angleterre d'après-guerre, qui dirige actuellement Mansfield, va même plus loin :

« Nous avons tort de subir l'influence continentale qui abuse trop des petites passes. Nous avons oublié ainsi nos anciennes méthodes de jeu direct, à savoir que le plus court chemin vers le but adverse est aussi le plus rapide. De grandes ouvertures par les ailes et des et des centres précis au milieu de la défense adverse donneront certainement des résultats plus efficaces que le jeu de petites passes. C'est très bien de garder le ballon, mais à la seule condition d'en faire l'usage qui convient, c'est-à-dire de marquer des buts. Or, nous autres, Anglais, ne possédons pas assez de joueurs de grande classe pour utiliser cette méthode. »

Joe Mercer, le manager d'Aston Villa, partage l'opinion de Raich Carter :

« Pour jouer selon les méthodes continentales, il est nécessaire d'avoir dans son équipe au moins six joueurs de très grande classe. Or ce n'est pas le cas dans la plupart de nos équipes. Autant alors revenir au système qui nous a permis de dominer le football mondial pendant cinquante ans. A cette époque, nous attaquions comme des forcenés. Il est temps d'ôter le masque. La défense qui domine tous les aspects du football mondial est l'arme des faibles. Je crois que nous sommes assez fiers pour montrer à la terre entière qu'il est temps de revenir aux sources du football, c'est-à-dire à l'attaque à outrance. Ce serait notre plus grande victoire internationale de ces six dernières années. »

DEL SOL VAUT 14 JOUEURS

MADRID. — Les grands clubs espagnols (première Division), ont dépensé deux millions et demi de nouveaux francs pour engager quatorze joueurs étrangers dont douze Sud-Américains et deux Européens (le Français Muller au Real, le Belge Goyvaerts à Barcelone). En revanche, le départ du seul Del Sol pour la Juventus de Turin a rapporté la même somme au Real Madrid. Il reste à savoir si Del Sol vaut quatorze joueurs réunis, parmi lesquels les fameux Cubilla, Silveira, Lexcano, Jorge, Rodriguez et autres Muller.

3,50 NF (minimum) pour voir LA COUPE DU MONDE 66

LONDRES. — « Pour que l'Angleterre gagne le Championnat du monde qu'elle organisera chez elle en 1966, il faut que notre Championnat national s'achève fin mars et que nous nous accordions au moins un mois de préparation », écrit Johny Haynes, le capitaine de l'équipe d'Angleterre et de Fulham, dans son autobiographie intitulée « It's all in the game ».

Depuis plusieurs mois déjà l'Angleterre essaye de secouer son apathie, ses traditions, pour que le Championnat du monde de 1966 soit une totale réussite.

Le prix des places est déjà fixé. Il est prévu que la place la plus modeste sera vendue 3,50 NF.

Le nombre des spectateurs espéré battra tous les records établis au Chili. On en espère selon évidemment la formule qui sera utilisée entre un million et demi et deux.

Les stades sont déjà virtuellement choisis. Il y aura Wembley (100.000 places couvertes par un toit en plastique) et peut-être Highbury à Londres. En province, les villes de Birmingham, Sheffield, Liverpool, Bristol sont déjà choisies. Les deux autres villes — il y aura quatre groupes de deux stades en principe — seront désignées parmi Wolverhampton, Leicester, Manchester, Newcaste, etc.

Tel est déjà le premier plan établi par la Football Association, plan qui sera soumis à la F.I.F.A. très prochainement.

LE REVE DE DI STEFANO

MADRID. — Alfredo Di Stefano, l'avant centre international du Real Madrid, caresse l'espoir d'achever sa carrière et sa dixième saison au Real par un exploit encore jamais réalisé : gagner trois fois consécutivement le Championnat d'Espagne. Depuis 1928, date de la création de la Ligue, aucun club n'a pu réaliser la passe de trois. Di Stefano est convaincu que le Real y parviendra cette année car, depuis onze ans, le Championnat est une affaire entre Barcelone et le Real. Or Barcelone, malgré les nombreux renforts qu'il a obtenus, n'inspire guère confiance en ce début de saison.

L'AFFAIRE SCHALKE 04

ESSEN. — Le procureur général d'Essen, M. Anger, a préparé un acte d'accusation de 184 pages contre les dirigeants de Schalke 04, un des plus glorieux clubs du football allemand. M. Anger a la preuve que Schalke a trompé le fisc pour une somme de 110.000 NF sous forme de primes spéciales accordées aux joueurs, au cours de ces huit dernières années. Accusés d'escroquerie envers le fisc, les dirigeants de Schalke 04 prétendent que tous les autres clubs allemands en font autant.

Il semble que ce procès, très attendu par la fédération allemande, a hâté sa décision de reconnaître le professionalisme et de créer une première Division unique.

FOOTBALL MAGYAR EN HAUSSE

BUDAPEST. — *Les excellents résultats obtenus par les équipes hongroises au Chili ont eu une influence directe sur les finances des clubs magyars. En effet, depuis la reprise du Championnat, le nombre des spectateurs a augmenté dans une proportion de 17 %. Une fois de plus il se vérifie que de bons résultats de l'équipe nationale influence le public et que les clubs en tirent toujours un bénéfice. Avis aux clubs français.*

UN RECORDMAN NOMMÉ FATTON

GENEVE. — *Jacques Fatton, l'ailier gauche du Servette de Genève, est le joueur suisse le plus efficace de tous les temps. En quinze ans, il a marqué 270 buts en Championnat suisse contre 245 à Hugi et 243 à Amado. Le restaurateur genevois espère atteindre le chiffre de 300 buts avant de prendre sa retraite.*

TROP D'ETRANGERS EN SUISSE

BERNE. — *Le football suisse est-il trop international ? Toujours est-il que les techniciens helvètes regrettent que les trois quarts des équipes de Ligue nationale (Division I et II) soient dirigées par des étrangers. En effet, sept entraîneurs suisses seulement ont été engagés par les 26 principaux clubs du pays. Parmi les 21 étrangers figurent 6 Allemands, 5 Français, 3 Italiens, 2 Autrichiens, 2 Tchèques, 1 Hongrois, 1 Yougoslave et 1 Algérien.*

CRISE DU « LOTO »

FRANCFORT. — Les concours de pronostics traversent une crise grave en Allemagne Depuis la création du jeu de « loto », les pronostics sur les matches de football ont perdu les deux tiers de leur clientèle. En effet, le chiffre d'affaires annuel est tombé de 70 millions de nouveaux francs à 25 millions en sept ans.

BANFIELD N° 1 ARGENTIN

BUENOS AIRES. — L'équipe de la saison en Argentine n'est pas un des grands clubs de la première Division. Malgré les brillants résultats obtenus par le nouvel entraîneur Nestor Rossi avec River Plate, c'est un club de deuxième Division, Banfield, qui fait sensation. Cette équipe composée de joueurs inconnus a réussi l'exploit de disputer 17 matches consécutifs (record argentin) sans connaître la défaite et en ne concédant que 14 buts. Banfield, qui a adopté les méthodes brésiliennes, est attendu avec impatience en première Division où il peut provoquer une véritable révolution. Tel est du moins l'espoir du public argentin qui prend maintenant son plaisir à voir jouer Banfield plutôt que certains « grands » de première Division.

FUCHS OU LE TITRE ASSURÉ

ROTTERDAM. — Franz Fuchs, le directeur technique de Feyenoord de Rotterdam, représentant de la Hollande dans la Coupe d'Europe 1962 63, détient un record peu banal : il a remporté les quatre derniers Championnats de Hollande avec La Haye en 1959, Blauwit Amsterdam en 1960, Feyenoord en 1961 et 62. C'est la raison pour laquelle il est surnommé aux Pays-Bas « l'entraîneur champion ». Il est également l'entraîneur le mieux payé de Hollande.

« WATER-POLO FOOTBALL »

MOSCOU. — La saison de football 1962 a battu un record cette année en U.R.S.S. : celui de la pluie. Depuis fin avril il a pratiquement plu pendant tous les matches disputés à Moscou Il n'y a que dans le sud que le mauvais temps n'a pas sévi

DUSCH LE RETRAITÉ

COLOGNE. — *Albert Dusch, l'arbitre numéro 1 allemand, vient de prendre sa retraite. Du 1er janvier 1937 au 9 septembre 1962 il a dirigé plus de 1.200 rencontres de football dont 24 matches internationaux. M. Dusch, qui fut longtemps le gardien de but de Kaiserslautern, a également dirigé des matches de Championnat du monde 1958 et 1962.*

PELÉ SOUS LES SUNLIGHTS

RIO. — *Pelé, l'étonnant attaquant de Santos et de la sélection brésilienne, va tourner le film de sa vie. Il a choisi lui-même le gosse qui interprétera son rôle quand il était enfant. Il s'agit de Carlos Augusto Da Silva, 9 ans. Le film s'intitulera « O Rei Pelé » (le roi Pelé).*

BOB LORD PAR K.-O.

LONDRES. — M. Bob Lord, le volcanique président de Burnley, vient de gagner la bataille qui l'opposait à la Football Association. Il a accepté de ne plus refuser la sélection de ses joueurs dans l'équipe nationale anglaise, à la condition que ceux-ci soient assurés 700.000 NF chacun, c'est-à-dire le double par rapport à la saison dernière.

LE PACHA DE MONTEVIDEO

MONTEVIDEO. — Depuis son arrivée à Montevideo, l'entraîneur miracle Bela Guttmann est considéré comme l'homme le plus riche d'Uruguay. Le contrat qui le lie au Penarol de Montevideo lui accorde des gains supérieurs à ceux du président de la République uruguayenne lui-même. Guttmann est assuré de gagner en un an au moins 240.000 NF. Le premier personnage de l'Etat uruguayen touche pour sa part à peine 200.000 NF.

LE R.C. PARIS A NEW YORK

NEW YORK. — *Le classique tournoi de New York a connu un excellent succès populaire cette année. Il s'est disputé devant 241.337 spectateurs, soit 17 % de plus que l'an dernier.*

Le tournoi de 1963 pour lequel on espère approcher les 300.000 personnes verra très vraisemblablement, comme invité français, le Racing Club de Paris.

TREIZE FRANÇAIS DE BELGIQUE

BRUXELLES. — Treize entraîneurs français travaillent actuellement en Belgique. Il s'agit de Pierre Sinibaldi, Jean Prouff, Edmond Delfour, Jules Bigot et Jean-Marie Prévost en Première Division, de Jean Cornilli, Henri Grunebaum, Jean Laune, Georges Meurisse, William Colas, Robert Lemaître, Guy Friedrich et Guy Wavrelle dans les séries inférieures.

LE PARAGUAY COPIE LE BRESIL

ASUNCION. — Inacio Elizecho, le directeur de l'Ecole nationale d'éducation physique du Paraguay, s'est rendu, après le Championnat du monde au Chili, auquel il a assisté, au Brésil. Pendant plusieurs semaines au Brésil, accompagné de cinq secrétaires, il a pris force notes sur l'organisation du football brésilien : « Au Paraguay, dit-il, nous avons décidé d'imiter à 100 % le Brésil afin que les progrès de notre football soient plus rapides. »

LA CAGE DU MALTAIS

LONDRES. — Il se nomme Tony Macedo et garde les buts de Fulham. C'est un Maltais dont le style tranche dans un football anglais toujours rigide. (PHOTO AGIP).

H. H. FAIT PROSPERER LE CALCIO

MILAN. — Alors que les dirigeants de la plupart des pays s'interrogent sur les moyens de freiner la diminution du nombre des spectateurs, les Italiens se frottent les mains. Ainsi ces six dernières saisons la Première Division du Championnat italien a vu son public (spectateurs payants et abonnés) augmenter :

		Moyenne par match
1957	5.831.153	19.056
1958	5.890.166	19.248
1959	5.642.738	18.440
1960	5.740.670	18.760
1961	6.486.670	21.198
1962	6.006.302	19.628

Coïncidence ? Le bond en avant qu'a fait le football italien ces deux dernières saisons date de l'arrivée d'Helenio Herrera dans la péninsule. Le publiciste H.H., avec qui les Italiens sont bien peu tendres, a de quoi être fier.

GREVE SUR LE TAS

BRUXELLES. — Un événement sans précédent s'est produit en Belgique. Mécontents de la façon dont ils étaient entraînés et de la composition de l'équipe, les joueurs du C.S. Tongres (Division III) ont fait la grève pendant un mois. Ils n'ont assisté à aucun entraînement ni suivi aucune conférence pendant cette période. En revanche, le dimanche, ils n'ont pas refusé de jouer. Evidemment, ils furent chaque fois battus...

FOOTBALL ET ELEVAGE

UBERABA. — L'équipe de football d'Uberaba, capitale de l'élevage des vaches laitières dans l'Etat de Minas Gerais (Brésil) a résolu sa crise financière en lançant une « campagha do bezerro » (campagne du veau). Les supporters du club manifestent, depuis, leur générosité en offrant des veaux au club, lesquels les revend à sa convenance. En deux mois, l'Uberaba Football Club a vendu 517 têtes et a pu ainsi améliorer de façon considérable ses installations.

DOLCE VITA POUR DIDI

LIMA. — Didi, le nouvel entraîneur du Sporting Cristal de Lima, est invité à dîner une fois par semaine par M. Ricardo Bentin, son président, dans sa luxueuse résidence de l'avenue Petit-Thouars.

Sans compter les primes de résultats (victoires ou nuls) et la villa avec piscine dont il a la jouissance gracieusement, Didi est assuré de gagner en deux ans la somme de 200.000 NF.

QUI DIT MIEUX QUE L'A.S. ROMA ?

MILAN. — A la suite d'une enquête de la Ligue Nationale Italienne, inquiète des dettes contractées par ses clubs, il ressort que l'A.S. Roma est le club qui accuse le plus gros déficit : un milliard de lires (huit millions de NF).

Un chiffre qui représente les deux tiers du football français tout entier.

I.N.P., 66, rue Kléber, LEVALLOIS.